
NAZIONALE
B. Prov.
COLL.
11
27
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III




7821
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
XIV
Palchetto
Num.° d' ordine





# COLLECTION

DES

# CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Classiques François

La Fontaine

Oeuvres

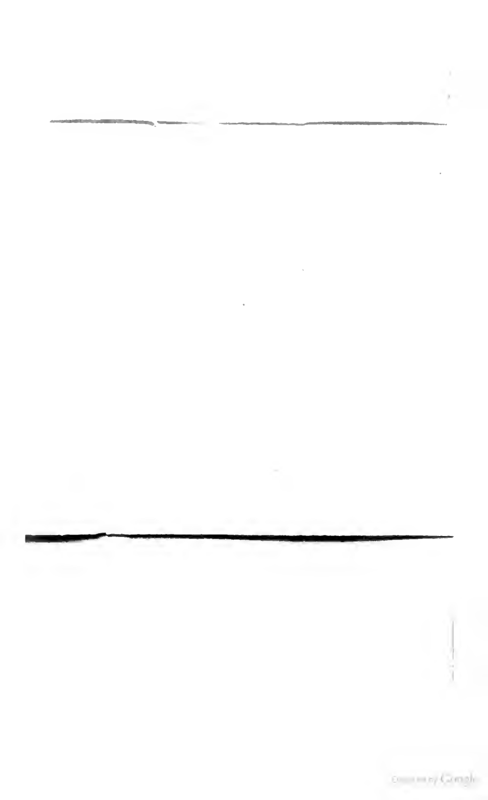
V. 1. — 6.

N: 15.

4-6.




J. DE LA FONTAINE.



# ŒUVRES

DE

# LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, MISE EN ORDRE, ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR C. A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

---

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M DCCC XXVII.



# AVANT-PROPOS

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION

## DES OEUVRES COMPLÈTES DE LA FONTAINE.

En 1726, les libraires associés de la capitale publièrent, sous la rubrique d'Anvers, les *OEuvres de M. de La Fontaine*, en trois volumes in-4°. Le rédacteur du *Journal des Savants*[1], en annonçant cette édition, qui, dit-il, a été imprimée à Paris, lui reproche de ne pas contenir différentes pièces de l'auteur connues en manuscrit et imprimées. En effet cette édition étoit tellement incomplète que non seulement elle ne renfermoit rien des *OEuvres posthumes* de l'auteur qui avoient paru en 1696, mais que plusieurs des ouvrages qu'il avoit lui-même publiés y étoient omis.

Mais, en 1729, les mêmes libraires associés firent paroître en trois volumes in-8°, sous le titre d'*OEuvres diverses de M. de La Fontaine*, tous les ouvrages de cet auteur qu'ils avoient pu réunir, tant en prose qu'en vers, à l'exception de ses *Contes* et de ses *Fables*. L'éditeur de ces trois volumes, l'abbé d'Olivet, eut communication des manuscrits de La Fontaine, qui lui furent remis par la veuve de son fils; et il en tira un assez grand nombre de pièces, qui parurent alors pour la première fois: mais il ne se donna pas la peine de mettre en ordre les différentes productions que renfermoient ces *OEuvres diverses*; quelques unes même furent réimprimées d'après des éditions

[1] Le *Journal des Savants*, 1726, p. 710.

défectueuses; et des vers entiers se trouvoient omis. On fit, dans celles qui étoient imprimées d'après les manuscrits, des erreurs dans les noms et dans les dates qui les rendirent souvent inintelligibles. Cependant cette édition des *OEuvres diverses de La Fontaine* fut plusieurs fois réimprimée, sans aucune amélioration, sous les formats in-8° et in-12, et on les joignoit aux éditions des *Fables* et des *Contes*, publiées aussi sous ces deux formats, afin d'avoir, par cette réunion, dans les bibliothèques, les œuvres complétes de La Fontaine.

Quand la stéréotypie fut inventée, les *Fables* et les *Contes* de La Fontaine furent au nombre des premiers livres qu'elle reproduisit. On imprima ensuite séparément de cette manière la *Psyché*, le *Théâtre*, et les *OEuvres diverses*, du même auteur. On puisa les matériaux de ces volumes dans l'édition des *OEuvres diverses* de 1729; et non seulement on en copia toutes les fautes, mais on crut devoir faire un choix dans les productions de La Fontaine, et en omettre quelques unes qu'on jugeoit peu dignes d'une réimpression, ou qui auroient trop grossi les volumes. C'est par la réunion de ces diverses publications, imprimées en divers temps, et vendues séparément, que l'on formoit les collections stéréotypes des *OEuvres de La Fontaine* d'Herhan et de Didot.

Enfin, en 1814, M. Lefèvre fit paroître, en six volumes in-8°, les *OEuvres complètes de La Fontaine*. On a pu voir, d'après les détails ci-dessus, que cette édition fut la première de ce genre: elle étoit aussi plus compléte et plus correcte qu'aucune des collections qu'on pouvoit former pour en tenir lieu. Elle fut promptement épuisée; et, pour répondre à la demande du public, on la réimprima en 1818. Cette seconde édition fut aussi rapidement vendue que la première, et le libraire dut songer à en donner une troisième.

Mais déja on avoit entrepris une autre édition des *OEuvres de La Fontaine* en seize volumes in-18, dont j'avois consenti à revoir les deux derniers volumes. J'avois aussi publié, en un volume in-8°, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, dont on fit une seconde édition in-18, pour la joindre aux *OEuvres complètes* qu'on venoit de publier sous ce format.

M. Lefèvre, ayant connu par-là que je m'étois occupé de La Fontaine, au lieu de réimprimer simplement une troisième fois l'édition qu'il avoit donnée de cet auteur, m'engagea à entreprendre un travail sur toutes les productions de notre fabuliste, de les revoir, de les mettre en ordre, de les accompagner des notes nécessaires, afin de rendre la nouvelle édition qu'il préparoit plus régulière, plus exacte, et plus complète. Les deux premières éditions qu'il avoit publiées étoient précédées d'une Vie de La Fontaine par M. Auger; et si ce savant académicien s'étoit rendu éditeur des œuvres de l'auteur qu'il avoit si bien apprécié, il m'auroit épargné un long travail, et le public y auroit beaucoup gagné. Mais malheureusement il n'en étoit pas ainsi: un avis qui se trouve en tête de l'édition de 1814, et qui a été retranché dans celle de 1818, nous apprend que le libraire, qui avoit conçu le premier l'idée de donner une édition complète de La Fontaine, étoit seul resté chargé du soin de la diriger; et quoiqu'il se soit acquitté de sa tâche avec zèle et discernement, il s'est facilement aperçu qu'il restoit encore à cet égard quelque chose à faire.

Je me suis donc laissé trop facilement persuader peut-être qu'il pourroit être utile aux lettres et agréable au public que je me rendisse éditeur de La Fontaine; et je publiai, en 1822 et 1823, une nouvelle édition de ce poëte, revue, mise en ordre, et accompagnée de notes, en six volumes in-8°.

Cette édition eut plus de succès que je n'eusse desiré; car on n'a cessé, depuis qu'elle a paru, de la réimprimer, en tout ou en partie, avec des retranchements plus ou moins considérables, soit dans les notes, soit dans les préfaces.

C'est cette même édition que je reproduis avec des additions et des améliorations nombreuses; mais, n'ayant rien changé au plan que je m'étois formé, je dois reproduire aussi l'exposé que j'en ai fait primitivement.

J'ai classé les œuvres de mon auteur d'après les recherches qui m'étoient propres; j'ai ajouté quelques pièces inédites, ou qui ont été inconnues à tous les éditeurs précédents. Je me suis attaché sur-tout à donner un texte pur et fidèle; et, pour cet effet, il m'a paru indispensable de rassembler toutes les éditions des diverses productions de La Fontaine qui ont été publiées par lui ou de son vivant. Je n'ai pu les trouver réunies dans aucune bibliothèque publique ou particulière, et plusieurs d'entre elles étoient ou mal connues ou totalement inconnues des bibliographes avant la collection que j'en ai formée. J'ai collationné avec soin le texte qui devoit servir de copie à l'imprimeur avec ces éditions originales. Ce travail doit être la base de toute bonne édition; il est sur-tout essentiel pour ceux qui s'adonnent à la critique littéraire. Ainsi il est arrivé plusieurs fois à Voltaire de condamner, dans les vers de Corneille, des fautes que notre grand tragique n'avoit point commises, qui ne se trouvoient point dans les éditions imprimées sous ses yeux, et qui n'étoient dues qu'à l'incurie ou à l'ignorance de ses éditeurs. Qu'il me soit permis de citer encore à ce sujet un fait de moindre importance, mais plus récent. J'avois remarqué que, du temps de Louis XIV, les poëtes se permettoient quelquefois de changer l'orthographe des mots pour les assujettir à la rime. Un jeune et savant critique a cru réfuter mon

assertion en citant un vers de La Fontaine qui donnoit un exemple semblable à celui que j'avois allégué, sans se douter le moins du monde que sa citation prouvoit l'assertion qu'il prétendoit réfuter, puisque ce vers n'étoit pas tel qu'il le citoit, et qu'au contraire, dans deux éditions successives imprimées sous les yeux de La Fontaine, l'orthographe du mot dont il est question s'y trouvoit altérée exactement de la même manière que dans l'exemple que j'avois rapporté.

J'ai donné au bas des pages toutes les variantes qui m'ont été fournies par la comparaison de ces éditions originales ou des manuscrits de l'auteur; et la plupart de ces variantes sont nouvelles, et ne se trouvoient dans aucune édition.

Je n'ai point prétendu écrire un commentaire sur La Fontaine, et je n'ai point eu l'intention de hasarder des jugements et des remarques critiques sur ses diverses productions; mais j'ai pensé qu'il étoit du devoir d'un éditeur de faire bien connoître le texte de son auteur, et de donner aux lecteurs instruits tous les moyens de le bien comprendre. C'est ce qui m'a forcé de consigner dans mes notes quelques explications grammaticales pour indiquer les variations du langage, les mots hors d'usage ou inventés par notre auteur, et aussi les locutions qui lui sont particulières, ou celles qui sont surannées, afin qu'on ne soit pas tenté, comme il est arrivé fréquemment, de les considérer comme des fautes d'imprimeur, et de corrompre le exte en croyant le corriger. C'est par la même raison que 'ai donné des éclaircissements sur les personnes et les choses dont il est fait mention dans les œuvres de La Fontaine, ou auxquelles il fait allusion; car cela est nécessaire pour l'intelligence de son texte, et même aussi pour en assurer l'exactitude.

Enfin j'ai mis en tête de chaque division des *OEuvres*



de *La Fontaine* des préfaces qui indiquent aux lecteurs les diverses éditions que j'ai eues sous les yeux, et dans lesquelles je discute, au besoin, les points principaux de bibliographie ou d'histoire littéraire auxquels peuvent donner lieu les productions que ces préfaces concernent. J'ajouterai qu'il m'est quelquefois arrivé, dans mes préfaces ou dans mes notes, d'avancer que telle pièce se trouvoit publiée dans mon édition pour la première fois, ou que telle remarque n'avoit point été faite avant moi. Ces assertions sont exactes, si on les rapporte à ma première édition; mais elles cessent de l'être pour cette seconde édition, qui se produit non seulement après la première, mais encore après toutes les réimpressions qu'on en a faites.

L'Éloge de La Fontaine par Chamfort précède ici les œuvres de notre auteur. C'est peut-être le meilleur ouvrage de ce genre. Mais ce genre a l'inconvénient d'exclure, par ses formes oratoires, les faits et les dates nécessaires à la connoissance de l'histoire des individus, et à l'histoire littéraire, comme à celle des états. C'est pour suppléer à cette lacune que j'ai rappelé, dans une courte notice, les principales dates relatives à la vie de La Fontaine et à la publication de ses ouvrages. Ceux qui desireroient plus de détails sur ce sujet pourront avoir recours à l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, dont j'ai déja fait mention, et à laquelle j'ai dû souvent renvoyer mes lecteurs, pour ne pas trop allonger les notes de cette édition.

Je n'ai pas cru outre-passer les droits d'éditeur en me permettant de mettre en tête de mon édition un *Essai sur la fable et les fabulistes avant La Fontaine*. Je desire qu'il ne soit pas jugé indigne de la place que je lui ai assignée.

# NOTICE
# SUR LA FONTAINE.

JEAN DE LA FONTAINE naquit à Château-Thierry le 8 juillet 1621. Il eut d'abord du penchant pour la vie religieuse, et entra au séminaire à l'âge de vingt ans. Après y avoir séjourné un an, il en sortit, et se passionna pour le monde, les plaisirs, et la poésie. A vingt-six ans son père lui transmit sa charge de maître particulier des eaux et forêts, et lui fit épouser Marie Hérieart. Après quelques années d'une union peu paisible il quitta sa femme, et vécut ensuite dans l'oubli le plus absolu des liens dont on avoit voulu l'enchaîner. Il se débarrassa aussi de sa charge, qu'il n'exerçoit pas, ou qu'il exerçoit mal. En 1654 il fit paroître l'*Eunuque*, comédie imitée de Térence, production qui montroit plutôt le desir que le talent de marcher sur les traces des anciens.

Il vint à Paris, se lia avec le surintendant Fouquet, qui ne connut toute la force de son affection qu'après être tombé dans le malheur. La Fontaine écrivit alors son *Élégie adressée aux nymphes de Vaux*, et dut le premier chef-d'œuvre de sa plume aux douleurs de l'amitié. Il fit en 1663 un voyage

à Limoges, pour accompagner dans l'exil Jannart, son parent, entraîné dans la disgrace du surintendant.

Ce fut à l'âge de quarante-quatre ans, et en 1665, que La Fontaine fit paroître son premier recueil de *Contes*, auquel il en ajouta successivement trois autres en 1667, en 1671, et en 1675. Les six premiers livres de ses *Fables* virent le jour en 1668, les cinq suivants en 1678 et 1679, le douzième en 1694. La publication de ces volumes créa un nouveau genre en littérature, et fit connoître à la France une langue poétique toute nouvelle.

Le roman de *Psyché* avoit paru en 1669, et montré dans La Fontaine un prosateur plein de grâce et d'élégance. Il s'essaya dans tous les genres de poésie, même dans ceux qui étoient les plus contraires à la nature de son talent; mais il laissa de brillantes empreintes dans le poëme héroïque, dans l'élégie, dans l'épître, et dans la poésie légère. Il composa des opéra, des comédies, et commença même une tragédie : le mari d'une célèbre actrice qu'il aimoit eut une grande part à la composition de ses pièces de théâtre, qui furent jouées et publiées sous le seul nom de Champmeslé.

L'histoire des ouvrages de La Fontaine est celle de ses affections, de ses jouissances, des caprices de son imagination, et de l'inconstance de ses

goûts. Simple et modeste, il aima la gloire sans chercher à occuper la renommée, et fut comblé de ses faveurs quand à peine il croyoit avoir le droit d'y prétendre. En 1684 il fut reçu à l'Académie françoise, et y succéda au grand Colbert, après l'avoir emporté sur Boilean, son concurrent.

La Fontaine fut lié avec les hommes les plus illustres de son temps, mais plus particulièrement avec Molière, Racine, et de Maucroix. Les grands le recherchèrent, et il sut se montrer reconnoissant de leur amitié et de leurs bienfaits, sans imposer aucune contrainte à son humeur libre, indolente, rêveuse, ou follement joviale. Il plaisoit par son naturel, par ses distractions, par sa franchise, par sa bonté, par ses foiblesses, par toutes les qualités, et par tous les défauts de son caractère et de son esprit. A toutes les époques de sa vie, ses inclinations l'entraînèrent de préférence dans la société des femmes. Pendant vingt ans il fut le commensal de madame de La Sablière, également célèbre par son aptitude pour les sciences, par les charmes de sa personne, et les agréments de son esprit.

Lorsque dans sa vieillesse La Fontaine eut perdu cette constante bienfaitrice, il se réfugia sous le toit et sous la tutelle d'un ami dont la jeune et belle épouse avoit su, par sa société enjouée, lui faire oublier les glaces de l'âge. Sa santé s'altéra; et il sentit le poids des années; mais la religion, qui,

dans sa jeunesse, avoit dirigé ses premières pensées, devint alors, dans le déclin de ses forces, son appui et sa consolation : il se repentit d'avoir eu peu de régularité dans sa conduite, et peu de retenue dans quelques uns de ses écrits. Après s'être rétabli foiblement d'une longue et douloureuse maladie, il passa deux ans dans les exercices de la plus austère piété, et mourut à Paris le 13 avril 1695.

Son génie lui avoit fait donner, de son vivant, le surnom d'*inimitable*, et son caractère celui de *bon-homme*. La postérité lui a conservé ces deux surnoms.

# ÉLOGE
# DE LA FONTAINE.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE EN 1774.

Æsopi ingenio statuam posuere Attici.
PHÆDR., l. II, *Epilog.*

Le plus modeste des écrivains, La Fontaine, a lui-même, sans le savoir, fait son éloge, et presque son apothéose, lorsqu'il a dit que,

Si l'apologue est un présent des hommes,
Celui qui nous l'a fait mérite des autels.

C'est lui qui a fait ce présent à l'Europe; et c'est vous, messieurs, qui, dans ce concours solennel, allez, pour ainsi dire, élever en son honneur l'autel que lui doit notre reconnoissance. Il semble qu'il vous soit réservé d'acquitter la nation envers deux de ses plus grands poëtes, ses deux poëtes les plus aimables. Celui que vous associez aujourd'hui à Racine, non moins admirable par ses écrits, encore plus intéressant par sa personne, plus simple, plus près de nous, compagnon de notre enfance, est devenu pour nous un ami de tous les moments. Mais, s'il est doux de louer La Fontaine, d'avoir à peindre le charme de cette morale in-

dulgente qui pénètre dans le cœur sans le blesser, amuse l'enfant pour en faire un homme, l'homme pour en faire un sage, et nous méneroit à la vertu en nous rendant à la nature; comment découvrir le secret de ce style enchanteur, de ce style inimitable et sans modèle, qui réunit tous les tons sans blesser l'unité? Comment parler de cet heureux instinct qui sembla le diriger dans sa conduite comme dans ses ouvrages, qui se fait également sentir dans la douce facilité de ses mœurs et de ses écrits, et forma d'une ame si naïve et d'un esprit si fin un ensemble si piquant et si original? Faudra-t-il raisonner sur le sentiment, disserter sur les graces, et ennuyer nos lecteurs pour montrer comment La Fontaine a charmé les siens? Pour moi, messieurs, évitant de discuter ce qui doit être senti, et de vous offrir l'analyse de la naïveté, je tâcherai seulement de fixer vos regards sur le charme de sa morale, sur la finesse exquise de son goût, sur l'accord singulier que l'un et l'autre eurent toujours avec la simplicité de ses mœurs; et dans ces différents points de vue, je saisirai rapidement les principaux traits qui le caractérisent.

## PREMIÈRE PARTIE.

L'apologue remonte à la plus haute antiquité; car il commença dès qu'il y eut des tyrans et des

esclaves. On offre de face la vérité à son égal: on la laisse entrevoir de profil à son maître. Mais, quelle que soit l'époque de ce bel art, la philosophie s'empara bientôt de cette invention de la servitude, et en fit un instrument de la morale. Lockman et Pilpay dans l'Orient, Ésope et Gabrias dans la Gréce, revêtirent la vérité du voile transparent de l'apologue; mais le récit d'une petite action réelle ou allégorique, aussi diffus[1] dans les deux premiers que serré et concis dans les deux autres, dénué des charmes du sentiment et de la poésie, découvroit trop froidement, quoique avec esprit, la moralité qu'il présentoit. Phédre, né dans l'esclavage comme ses trois premiers prédécesseurs, n'affectant ni le laconisme excessif de Gabrias, ni même la briéveté d'Ésope, plus élégant, plus orné, parlant à la cour d'Auguste le langage de Térence; Faërne, car j'omets Avienus, trop inférieur à son devancier, Faërne, qui, dans sa latinité du scizième siécle, sembleroit avoir imité Phédre, s'il avoit pu connoître des ouvrages ignorés de son temps, ont droit de plaire à tous les esprits cultivés, et leurs bonnes fables donneroient même l'idée de la perfection dans ce genre, si la France n'eût produit un homme unique dans

[1] Lockman n'est point diffus; c'est, au contraire, un fabuliste très concis: mais Chamfort a été induit en erreur par Galland, qui a attribué à Lockman une part dans l'ouvrage de *Calila et Dimna*, vulgairement nommé *Fables de Bidpaï*.

l'histoire des lettres, qui devoit porter la peinture des mœurs dans l'apologue, et l'apologue dans le champ de la poésie. C'est alors que la fable devient un ouvrage de génie, et qu'on peut s'écrier, comme notre fabuliste, dans l'enthousiasme que lui inspire ce bel art: *C'est proprement un charme*[1]. Oui, c'en est un, sans doute; mais on ne l'éprouve qu'en lisant La Fontaine, et c'est à lui que le charme a commencé.

L'art de rendre la morale aimable existoit à peine parmi nous. De tous les écrivains profanes, Montaigne seul (car pourquoi citerois-je ceux qu'on ne lit plus?) avoit approfondi avec agrément cette science si compliquée, qui, pour l'honneur du genre humain, ne devroit pas même être une science. Mais, outre l'inconvénient d'un langage déja vieux, sa philosophie audacieuse, souvent libre jusqu'au cynisme, ne pouvoit convenir ni à tous les âges, ni à tous les esprits; et son ouvrage, précieux à tant d'égards, semble plutôt une peinture fidèle des inconséquences de l'esprit humain, qu'un traité de philosophie pratique. Il nous falloit un livre d'une morale douce, aimable, facile, applicable à toutes les circonstances, faite pour tous les états, pour tous les âges, et qui pût remplacer enfin, dans l'éducation de la jeunesse,

[1] Chamfort, dans cet éloge, se plait souvent à emprunter à La Fontaine ses propres expressions: on a eu soin de les distinguer par un caractère différent.

> Les quatrains de Pibrac et les doctes sentences
> Du conseiller Mathieu :
>
> MOLIÈRE.

car c'étoient là les livres de l'éducation ordinaire. La Fontaine cherche ou rencontre le genre de la fable que Quintilien regardoit comme consacré à l'instruction de l'ignorance. Notre fabuliste, si profond aux yeux éclairés, semble avoir adopté l'idée de Quintilien : écartant tout appareil d'instruction, toute notion trop compliquée, il prend sa philosophie dans les sentiments universels, dans les idées généralement reçues, et, pour ainsi dire, dans la morale des proverbes, qui, après tout, sont le produit de l'expérience de tous les siècles. C'étoit le seul moyen d'être à jamais l'homme de toutes les nations; car la morale, si simple en elle-même, devient contentieuse au point de former des sectes, lorsqu'elle veut remonter aux principes d'où dérivent ses maximes, principes presque toujours contestés. Mais La Fontaine, en partant des notions communes et des sentiments nés avec nous, ne voit point dans l'apologue un simple récit qui mène à une froide moralité; il fait de son livre

> Une ample comédie à cent acteurs divers.

C'est en effet comme de vrais personnages dramatiques qu'il faut les considérer; et s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier cette idée si heureuse

d'emprunter aux différentes espèces d'animaux l'image des différents vices que réunit la nôtre; s'ils ont pu se dire comme lui,

> Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
> Que ses sujets,

lui seul a peint les défauts que les autres n'ont fait qu'indiquer. Ce sont des sages qui nous conseillent de nous étudier; La Fontaine nous dispense de cette étude en nous montrant à nous-mêmes: différence qui laisse le moraliste à une si grande distance du poëte. La bonhomie réelle ou apparente qui lui fait donner des noms, des surnoms, des métiers aux individus de chaque espèce; qui lui fait envisager les espèces mêmes comme des républiques, des royaumes, des empires, est une sorte de prestige qui rend leur feinte existence réelle aux yeux de ses lecteurs. Ratopolis devient une grande capitale; et l'illusion où il nous amène est le fruit de l'illusion parfaite où il a su se placer lui-même. Ce genre de talent si nouveau, dont ses devanciers n'avoient pas eu besoin pour peindre les premiers traits de nos passions, devient nécessaire à La Fontaine, qui doit en exposer à nos yeux les nuances les plus délicates; autre caractère essentiel, né de ce génie d'observation dont Molière étoit si frappé dans notre fabuliste.

Je pourrois, messieurs, saisir une multitude de rapports entre plusieurs personnages de Molière et d'autres de La Fontaine, montrer entre eux des

ressemblances frappantes dans la marche et dans le langage des passions[1]; mais, négligeant les détails de ce genre, j'ose considérer l'auteur des fables d'un point de vue plus élevé. Je ne cède point au vain desir d'exagérer mon sujet, maladie trop commune de nos jours; mais, sans méconnoître l'intervalle immense qui sépare l'art si simple de l'apologue, et l'art si compliqué de la comédie, j'observerai, pour être juste envers La Fontaine, que la gloire d'avoir été avec Molière le peintre le plus fidèle de la nature et de la société, doit rapprocher ici ces deux grands hommes. Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue: La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la

[1] Qui peint le mieux, par exemple, les effets de la prévention, ou M. de Sotenville repoussant un homme à jeun, et lui disant: *Retirez-vous, vous puez le vin;* ou l'ours qui, s'écartant d'un corps qu'il prend pour un cadavre, se dit à lui-même: *Otons-nous, car il sent?* Et le chien, dont le raisonnement seroit fort bon dans la bouche d'un maître, mais qui, *n'étant que d'un simple chien*, fut trouvé fort mauvais, ne rappelle-t-il pas Sosie?

> Tous les discours sont des sottises,
> Partant d'un homme sans éclat:
> Ce seroient paroles exquises,
> Si c'étoit un grand qui parlât.

On pourroit rapprocher plusieurs traits de cette espèce; mais il suffit d'en citer quelques exemples. La Fontaine est, après la nature et Molière, la meilleure étude d'un poëte comique.

comédie, les caractères. Doués tous les deux, au plus haut degré, du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos foiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme; celui de La Fontaine, plus délicat et plus fin : l'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poëte comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société; le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance, choquant pour la société; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raison, fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique; après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pour-

roit demeurer vicieux: corrigé par La Fontaine, il ne seroit plus ni vicieux ni ridicule; il seroit raisonnable et bon; et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine étoit philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes; et si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que, nés l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèle parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant la vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort, et que la même poussière couvre les deux écrivains les plus originaux que la France ait jamais produits [1].

Mais ce qui distingue La Fontaine de tous les moralistes, c'est la facilité insinuante de sa morale; c'est cette sagesse, naturelle comme lui-même, qui paroît n'être qu'un heureux développement de son instinct. Chez lui, la vertu ne se présente point environnée du cortège effrayant qui l'accompagne d'ordinaire: rien d'affligeant, rien de pénible. Offre-t-il quelque exemple de généro-

[1] Ils ont été enterrés dans l'église Saint-Joseph, rue Montmartre [*]. (*Note de Chamfort.*)

[*] Ceci est une erreur, mais elle est générale: La Fontaine a été enterré au cimetière des Innocents. Voyez l'*Histoire de sa vie*, in-8°, 1820, p. 500 à 505.

sité, quelque sacrifice : il le fait naître de l'amour, de l'amitié, d'un sentiment si simple, si doux, que ce sacrifice même a dû paroître un bonheur. Mais, s'il écarte en général les idées tristes d'efforts, de privations, de dévouement, il semble qu'ils cesseroient d'être nécessaires, et que la société n'en auroit plus besoin. Il ne vous parle que de vous-même ou pour vous-même ; et de ses leçons, ou plutôt de ses conseils, naîtroit le bonheur général. Combien cette morale est supérieure à celle de tant de philosophes qui paroissent n'avoir point écrit pour des hommes, et qui *taillent,* comme dit Montaigne, *nos obligations à la raison d'un autre être!* Telles sont en effet la misère et la vanité de l'homme, qu'après s'être mis au-dessous de lui-même par ses vices, il veut ensuite s'élever au-dessus de sa nature par le simulacre imposant des vertus auxquelles il se condamne, et qu'il deviendroit, en réalisant les chimères de son orgueil, aussi méconnoissable à lui-même par sa sagesse, qu'il l'est en effet par sa folie. Mais, après tous ces vains efforts, rendu à sa médiocrité naturelle, son cœur lui répète ce mot d'un vrai sage : que c'est une cruauté de vouloir élever l'homme à tant de perfection. Aussi tout ce faste philosophique tombe-t-il devant la raison simple, mais lumineuse, de La Fontaine. Un ancien osoit dire qu'il faut combattre souvent les lois par la nature : c'est par la nature que La Fontaine combat les

maximes outrées de la philosophie. Son livre est la loi naturelle en action : c'est la morale de Montaigne épurée dans une ame plus douce, rectifiée par un sens encore plus droit, embellie des couleurs d'une imagination plus aimable, moins forte peut-être, mais non pas moins brillante.

N'attendez point de lui ce fastueux mépris de la mort, qui, parmi quelques leçons d'un courage trop souvent nécessaire à l'homme, a fait débiter aux philosophes tant d'orgueilleuses absurdités. Tout sentiment exagéré n'avoit point de prise sur son ame, s'en écartoit naturellement; et la facilité même de son caractère sembloit l'en avoir préservé. La Fontaine n'est point le poëte de l'héroïsme : il est celui de la vie commune, de la raison vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence sans inquiétude, l'avantage de vivre avec ses égaux, le besoin qu'on peut avoir de ses inférieurs, la modération, la retraite, voilà ce qu'il aime et ce qu'il fait aimer. L'amour, cet objet de tant de déclamations,

Ce mal qui peut-être est un bien,

dit La Fontaine, il le montre comme une foiblesse naturelle et intéressante. Il n'affecte point ce mépris pour l'espèce humaine, qui aiguise la satire mordante de Lucien, qui s'annonce hardiment dans les écrits de Montaigne, se découvre dans la folie de Rabelais, et perce quelquefois

même dans l'enjouement d'Horace. Ce n'est point cette austérité qui appelle, comme dans Boileau, la plaisanterie au secours d'une raison sévère, ni cette dureté misanthropique de La Bruyère et de Pascal, qui, portant le flambeau dans l'abyme du cœur humain, jette une lueur effrayante sur ses tristes profondeurs. Le mal qu'il peint, il le rencontre: les autres l'ont cherché. Pour eux, nos ridicules sont des ennemis dont ils se vengent: pour La Fontaine, ce sont des passants incommodes dont il songe à se garantir; il rit, et ne hait point [1]. Censeur assez indulgent de nos foiblesses, l'avarice est de tous nos travers celui qui paroît le plus révolter son bon sens naturel. Mais, s'il n'éprouve et n'inspire point

ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux ames vertueuses,

au moins préserve-t-il ses lecteurs du poison de la misanthropie, effet ordinaire de ces haines. L'ame, après la lecture de ses ouvrages, calme, reposée, et, pour ainsi dire, rafraîchie comme au retour d'une promenade solitaire et champêtre, trouve en soi-même une compassion douce pour l'humanité, une résignation tranquille à la Providence, à la nécessité, aux lois de l'ordre établi; enfin l'heureuse disposition de supporter patiemment les défauts d'autrui, et même les siens; le-

[1] *Ridet et odit.* Juvénal.

çon qui n'est peut-être pas une des moindres que puisse donner la philosophie.

Ici, messieurs, je réclame pour La Fontaine l'indulgence dont il a fait l'ame de sa morale; et déja l'auteur des fables a sans doute obtenu la grace de l'auteur des contes: grace que ses derniers moments ont encore mieux sollicitée. Je le vois, dans son repentir, imitant en quelque sorte ce héros dont il fut estimé [1], qu'un peintre ingénieux nous représente déchirant de son histoire le récit des exploits que sa vertu condamnoit; et, si le zèle d'une pieuse sévérité reprochoit encore à La Fontaine une erreur qu'il a pleurée lui-même, j'observerois qu'elle prit sa source dans l'extrême simplicité de son caractère; car c'est lui qui, plus que Boileau,

> Fit, sans être malin, ses plus grandes malices;
>
> BOILEAU.

je remarquerois que les écrits de ce genre ne passèrent long-temps que pour des jeux d'esprit, des *joyeusetés folâtres*, comme le dit Rabelais dans un livre plus licencieux, devenu la lecture favorite, et publiquement avouée, des hommes les plus graves de la nation; j'ajouterois que la reine de Navarre, princesse d'une conduite irréprochable, et même de mœurs austères, publia des contes beaucoup plus libres, sinon par le fond, du moins

[1] Le grand Condé.

par la forme, sans que la médisance se permît, même à la cour, de soupçonner sa vertu. Mais, en abandonnant une justification trop difficile de nos jours, s'il est vrai que la décence dans les écrits augmente avec la licence des mœurs, bornons-nous à rappeler que La Fontaine donna dans ses contes le modèle de la narration badine; et, puisque je me permets d'anticiper ici sur ce que je dois dire de son style et de son goût, observons qu'il eut sur Pétrone, Machiavel, et Boccace, malgré leur élégance et la pureté de leur langage, cette même supériorité que Boileau, dans sa dissertation sur Joconde, lui donne sur l'Arioste lui-même. Et, parmi ses successeurs, qui pourroit-on lui comparer? Seroit-ce ou Vergier, ou Grécourt, qui, dans la foiblesse de leur style, négligeant de racheter la liberté du genre par la décence de l'expression, oublient que les Graces, pour être sans voile, ne sont pourtant pas sans pudeur? ou Senecé, estimable pour ne s'être pas traîné sur les traces de La Fontaine en lui demeurant inférieur? ou l'auteur de la *Métromanie,* dont l'originalité, souvent heureuse, paroît quelquefois trop bizarre? Non sans doute, et il faut remonter jusqu'au plus grand poëte de notre âge; exception glorieuse à La Fontaine lui-même, et pour laquelle il désavoueroit le sentiment qui lui dicta l'un de ses plus jolis vers:

L'or se peut partager, mais non pas la louange.

Où existoit avant lui, du moins au même degré, cet art de préparer, de fonder, comme sans dessein, les incidents; de généraliser des peintures locales; de ménager au lecteur ces surprises qui font l'ame de la comédie; d'animer ses récits par cette gaieté de style, qui est une nuance du style comique, relevée par les graces d'une poésie légère qui se montre et disparoît tour-à-tour? Que dirai-je de cet art charmant de s'entretenir avec son lecteur, de se jouer de son sujet, de changer ses défauts en beautés, de plaisanter sur les objections, sur les invraisemblances; talent d'un esprit supérieur à ses ouvrages, et sans lequel on demeure trop souvent au-dessous? Telle est la portion de sa gloire que La Fontaine vouloit sacrifier; et j'aurois essayé moi-même d'en dérober le souvenir à mes juges, s'ils n'admiroient en hommes de goût ce qu'ils réprouvent par des motifs respectables, et si je n'étois forcé d'associer ses contes à ses apologues, en m'arrêtant sur le style de cet immortel écrivain.

## SECONDE PARTIE.

Si jamais on a senti à quelle hauteur le mérite du style et l'art de la composition pouvoient élever un écrivain, c'est par l'exemple de La Fontaine. Il régne dans la littérature une sorte de convention qui assigne les rangs d'après la distance reconnue entre les différents genres, à-peu-

près comme l'ordre civil marque les places dans la société d'après la différence des conditions ; et, quoique la considération d'un mérite supérieur puisse faire déroger à cette loi, quoiqu'un écrivain parfait dans un genre subalterne soit souvent préféré à d'autres écrivains d'un genre plus élevé, et qu'on néglige Stace pour Tibulle, ce même Tibulle n'est point mis à côté de Virgile. La Fontaine seul, environné d'écrivains dont les ouvrages présentent tout ce qui peut réveiller l'idée de génie, l'invention, la combinaison des plans, la force et la noblesse du style ; La Fontaine paroît avec des ouvrages de peu d'étendue, dont le fond est rarement à lui, et dont le style est ordinairement familier ; *le bon-homme* se place parmi tous ces grands écrivains, comme l'avoit prévu Molière, et conserve au milieu d'eux le surnom d'inimitable. C'est une révolution qu'il a opérée dans les idées reçues, et qui n'aura peut-être d'effet que pour lui ; mais elle prouve au moins que, quelles que soient les conventions littéraires qui distribuent les rangs, le génie garde une place distinguée à quiconque viendra, dans quelque genre que ce puisse être, instruire et enchanter les hommes. Qu'importe en effet de quel ordre soient les ouvrages, quand ils offrent des beautés du premier ordre ? D'autres auront atteint la perfection de leur genre, le fabuliste aura élevé le sien jusqu'à lui.

Le style de La Fontaine est peut-être ce que l'histoire littéraire de tous les siècles offre de plus étonnant. C'est à lui seul qu'il étoit réservé de faire admirer, dans la brièveté d'un apologue, l'accord des nuances les plus tranchantes, et l'harmonie des couleurs les plus opposées. Souvent une seule fable réunit la naïveté de Marot, le badinage et l'esprit de Voiture, des traits de la plus haute poésie, et plusieurs de ces vers que la force du sens grave à jamais dans la mémoire. Nul auteur n'a mieux possédé cette souplesse de l'ame et de l'imagination qui suit tous les mouvements de son sujet. Le plus familier des écrivains devient tout-à-coup et naturellement le traducteur de Virgile ou de Lucrèce; et les objets de la vie commune sont relevés chez lui par ces tours nobles et cet heureux choix d'expressions qui les rendent dignes du poëme épique. Tel est l'artifice de son style que toutes ces beautés semblent se placer d'elles-mêmes dans sa narration, sans interrompre ni retarder sa marche. Souvent même la description la plus riche, la plus brillante, y devient nécessaire, et ne paroît, comme dans la fable *du Chêne et du Roseau*, dans celle *du Soleil et de Borée*, que l'exposé même du fait qu'il raconte. Ici, messieurs, le poëte des Graces m'arrête et m'interdit, en leur nom, les détails et la sécheresse de l'analyse. Si l'on a dit de Montaigne qu'il faut le montrer et non le peindre, le

transcrire et non le décrire, ce jugement n'est-il pas plus applicable à La Fontaine? Et combien de fois en effet n'a-t-il pas été transcrit? Mes juges me pardonneroient-ils d'offrir à leur admiration cette foule de traits présents au souvenir de tous ses lecteurs, et répétés dans tous ces livres consacrés à notre éducation, comme le livre qui les a fait naître? Je suppose en effet que mes rivaux relèvent : l'un l'heureuse alliance de ses expressions, la hardiesse et la nouveauté de ses figures d'autant plus étonnantes qu'elles paroissent plus simples; que l'autre fasse valoir ce charme continu du style qui réveille une foule de sentiments, embellit de couleurs si riches et si variées tous les contrastes que lui présente son sujet, m'intéresse à des bourgeons gâtés par un écolier, m'attendrit sur le sort de l'aigle qui vient de perdre

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance;

qu'un troisième vous vante l'agrément et le sel de sa plaisanterie qui rapproche si naturellement les grands et les petits objets, voit tour-à-tour, dans un renard, Patrocle, Ajax, Annibal; Alexandre, dans un chat; rappelle, dans le combat de deux coqs pour une poule, la guerre de Troie pour Hélène; met de niveau Pyrrhus et la laitière; se représente dans la querelle de deux chèvres qui se disputent le pas, fières de leur généalogie si poétique et si plaisante, Philippe IV et Louis XIV

s'avançant dans l'île de la Conférence : que prouveront-ils ceux qui vous offriront tous ces traits, sinon que des remarques devenues communes peuvent être plus ou moins heureusement rajeunies par le mérite de l'expression? Et, d'ailleurs, comment peindre un poëte qui souvent semble s'abandonner comme dans une conversation facile; qui, citant Ulysse à propos des voyages d'une tortue, s'étonne lui-même de le trouver là; dont les beautés paroissent quelquefois une heureuse rencontre, et possèdent ainsi, pour me servir d'un mot qu'il aimoit, *la grace de la soudaineté;* qui s'est fait une langue et une poétique particulières; dont le tour est naïf quand sa pensée est ingénieuse, l'expression simple quand son idée est forte; relevant ses graces naturelles par cet attrait piquant qui leur prête ce que la physionomie ajoute à la beauté; qui se joue sans cesse de son art; qui, à propos de la tardive maternité d'une alouette, me peint les délices du printemps, les plaisirs, les amours de tous les êtres, et met l'enchantement de la nature en contraste avec le veuvage d'un oiseau?

Pour moi, sans insister sur ces beautés différentes, je me contenterai d'indiquer les sources principales d'où le poëte les a vues naître; je remarquerai que son caractère distinctif est cette étonnante aptitude à se rendre présent à l'action qu'il nous montre; à donner à chacun de ses per-

sonnages un caractère particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses fables, et le fait reconnoître par-tout. Mais une autre source de beautés bien supérieures, c'est cet art de savoir, en paroissant vous occuper de bagatelles, vous placer d'un mot dans un grand ordre de choses. Quand le loup, par exemple, accusant, auprès du lion malade, l'indifférence du renard sur une santé si précieuse,

Daube, au coucher du roi, son camarade absent,

suis-je dans l'antre du lion? suis-je à la cour? Combien de fois l'auteur ne fait-il pas naître du fond de ses sujets, si frivoles en apparence, des détails qui se lient comme d'eux-mêmes aux objets les plus importants de la morale, et aux plus grands intérêts de la société! Ce n'est pas une plaisanterie d'affirmer que la dispute du lapin et de la belette qui s'est emparée d'un terrier dans l'absence du maître, l'une faisant valoir la raison du premier occupant, et se moquant des prétendus droits de Jean Lapin, l'autre réclamant les droits de succession transmis au susdit Jean par Pierre et Simon ses aïeux, nous offre précisément le résultat de tant de gros ouvrages sur la propriété. Et La Fontaine faisant dire à la belette,

Et quand ce seroit un royaume;

disant lui-même ailleurs,

Mon sujet est petit, cet accessoire est grand,

ne me force-t-il point d'admirer avec quelle adresse il me montre les applications générales de son sujet dans le badinage même de son style? Voilà sans doute un de ses secrets; voilà ce qui rend sa lecture si attachante, même pour les esprits les plus élevés: c'est qu'à propos du dernier insecte, il se trouve, plus naturellement qu'on ne croit, près d'une grande idée, et qu'en effet il touche au sublime en parlant de la fourmi. Et craindrois-je d'être égaré par mon admiration pour La Fontaine, si j'osois dire que le système abstrait, *tout est bien*, paroît peut-être plus vraisemblable, et sur-tout plus clair, après le discours de Garo dans la fable *de la Citrouille et du Gland*, qu'après la lecture de Leibnitz et de Pope lui-même?

S'il sait quelquefois simplifier ainsi les questions les plus compliquées, avec quelle facilité la morale ordinaire doit-elle se placer dans ses écrits! Elle y naît sans effort, comme elle s'y montre sans faste; car La Fontaine ne se donne point pour un philosophe: il semble même avoir craint de le paroître. C'est en effet ce qu'un poëte doit le plus dissimuler. C'est, pour ainsi dire, son secret; et il ne doit le laisser surprendre qu'à ses lecteurs les plus assidus et admis à sa confiance intime. Aussi La Fontaine ne veut-il être qu'un homme, et même un homme ordinaire. Peint-il les charmes de la beauté,

Un philosophe, un marbre, une statue,
Auroient senti *comme nous* ces plaisirs.

C'est sur-tout quand il vient de reprendre quelques uns de nos travers, qu'il se plaît à faire cause commune avec nous, et à devenir le disciple des animaux qu'il a fait parler. Veut-il faire la satire d'un vice, il raconte simplement ce que ce vice fait faire au personnage qui en est atteint; et voilà la satire faite. C'est du dialogue, c'est des actions, c'est des passions des animaux que sortent les leçons qu'il nous donne : nous en adresse-t-il directement, c'est la raison qui parle avec une dignité modeste et tranquille. Cette bonté naive qui jette tant d'intérêt sur la plupart de ses ouvrages, le ramène sans cesse au genre d'une poésie simple qui adoucit l'éclat d'une grande idée, la fait descendre jusqu'au vulgaire par la familiarité de l'expression, et rend la sagesse plus persuasive en la rendant plus accessible. Pénétré lui-même de tout ce qu'il dit, sa bonne foi devient son éloquence, et produit cette vérité de style qui communique tous les mouvements de l'écrivain. Son sujet le conduit à répandre la plénitude de ses pensées, comme il épanche l'abondance de ses sentiments, dans cette fable charmante où la peinture du bonheur de deux pigeons attendrit par degrés son ame, lui rappelle les souvenirs les plus chers, et lui inspire le regret des illusions qu'il a perdues.

Je n'ignore pas qu'un préjugé vulgaire croit ajouter à la gloire du fabuliste, en le représentant comme un poëte qui, dominé par un instinct aveugle et involontaire, fut dispensé par la nature du soin d'ajouter à ses dons, et de qui l'heureuse indolence cueilloit nonchalamment des fleurs qu'il n'avoit point fait naître. Sans doute La Fontaine dut beaucoup à la nature, qui lui prodigua la sensibilité la plus aimable et tous les trésors de l'imagination; sans doute le *fablier* étoit né pour porter des fables: mais par combien de soins cet arbre si précieux n'avoit-il pas été cultivé! Qu'on se rappelle cette foule de préceptes du goût le plus fin et le plus exquis, répandus dans ses préfaces et dans ses ouvrages; qu'on se rappelle ce vers si heureux qu'il met dans la bouche d'Apollon lui-même:

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde;

doutera-t-on que La Fontaine ne l'ait cherché, et que la gloire, ainsi que la fortune, ne vende *ce qu'on croit qu'elle donne?* Si ses lecteurs, séduits par la facilité de ses vers, refusent d'y reconnoître les soins d'un art attentif, c'est précisément ce qu'il a desiré. Nier son travail, c'est lui en assurer la plus belle récompense. O La Fontaine! ta gloire en est plus grande: le triomphe de l'art est d'être ainsi méconnu.

Et comment ne pas apercevoir ses progrès et

ses études dans la marche même de son esprit? Je vois cet homme extraordinaire, doué d'un talent qu'à la vérité il ignore lui-même jusqu'à vingt-deux ans, s'enflammer tout-à-coup à la lecture d'une ode de Malherbe, comme Malebranche à celle d'un livre de Descartes, et sentir cet enthousiasme d'une ame qui, voyant de plus près la gloire, s'étonne d'être née pour elle. Mais pourquoi Malherbe opéra-t-il le prodige refusé à la lecture d'Horace et de Virgile? C'est que La Fontaine les voyoit à une trop grande distance; c'est qu'ils ne lui montroient pas, comme le poëte françois, quel usage on pouvoit faire de cette langue qu'il devoit lui-même illustrer un jour. Dans son admiration pour Malherbe, auquel il devoit, si je puis parler ainsi, sa naissance poétique, il le prit d'abord pour son modèle; mais, bientôt revenu au ton qui lui appartenoit, il s'aperçut qu'une naïveté fine et piquante étoit le vrai caractère de son esprit; caractère qu'il cultiva par la lecture de Rabelais, de Marot, et de quelques uns de leurs contemporains. Il parut ainsi faire rétrograder la langue, quand les Bossuet, les Racine, les Boileau, en avançoient le progrès par l'élévation et la noblesse de leur style: mais elle ne s'enrichissoit pas moins dans les mains de La Fontaine, qui lui rendoit les biens qu'elle avoit laissé perdre, et qui, comme certains curieux, rassemblant avec soin des monnoies antiques, se composoit un véritable

trésor. C'est dans notre langue ancienne qu'il puisa ces expressions imitatives ou pittoresques, qui présentent sa pensée avec toutes les nuances accessoires; car nul auteur n'a mieux senti le besoin *de rendre son ame visible:* c'est le terme dont il se sert pour exprimer un des attributs de la poésie. Voilà toute sa poétique, à laquelle il paroît avoir sacrifié tous les préceptes de la poétique ordinaire et de notre versification, dont ses écrits sont un modèle, souvent même parcequ'il en brave les régles. Eh! le goût ne peut-il pas les enfreindre, comme l'équité s'élève au-dessus des lois?

Cependant La Fontaine étoit né poëte, et cette partie de ses talents ne pouvoit se développer dans les ouvrages dont il s'étoit occupé jusqu'alors. Il la cultivoit par la lecture des modèles de l'Italie ancienne et moderne, par l'étude de la nature et de ceux qui l'ont su peindre. Je ne dois point dissimuler le reproche fait à ce rare écrivain par le plus grand poëte de nos jours, qui refuse ce titre de peintre à La Fontaine. Je sens, comme il convient, le poids d'une telle autorité; mais celui qui loue La Fontaine seroit indigne d'admirer son critique, s'il ne se permettoit d'observer que l'auteur des fables, sans multiplier ces tableaux où le poëte s'annonce à dessein comme peintre, n'a pas laissé d'en mériter le nom. Il peint rapidement et d'un trait: il peint par le mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures et de

ses repos, et sur-tout par l'harmonie imitative. Des figures vraies et frappantes, mais peu de bordure et point de cadre : voilà La Fontaine. Sa muse aimable et nonchalante rappelle ce riant tableau de l'Aurore[1] dans un de ses poëmes, où il représente cette jeune déesse qui, se balançant dans les airs,

> La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
> Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas.

Cette description charmante est à-la-fois une réponse à ses censeurs, et l'image de sa poésie.

Ainsi se formèrent par degrés les divers talents de La Fontaine, qui tous se réunirent enfin dans ses fables. Mais elles ne purent être que le fruit de sa maturité : c'est qu'il faut du temps à de certains esprits pour connoître les qualités différentes dont l'assemblage forme leur vrai caractère, les combiner, les assortir, fortifier ces traits primitifs par l'imitation des écrivains qui ont avec eux quelque ressemblance, et pour se montrer enfin tout entiers dans un genre propre à déployer la variété de leurs talents. Jusqu'alors l'auteur, ne faisant pas usage de tous ses moyens, ne se présente point avec tous ses avantages. C'est un athlète doué d'une force réelle, mais qui n'a point encore appris à se placer dans une attitude qui puisse la développer tout entière. D'ailleurs les ouvrages qui, tels que

[1] Il est question de la Nuit, et non de l'Aurore, dans les vers de La Fontaine.

les fables de La Fontaine, demandent une grande connoissance du cœur humain et du système de la société, exigent un esprit mûri par l'étude et par l'expérience; mais aussi, devenus une source féconde de réflexions, ils rappellent sans cesse le lecteur, auquel ils offrent de nouvelles beautés et une plus grande richesse de sens, à mesure qu'il a lui-même par sa propre expérience étendu la sphère de ses idées: et c'est ce qui nous ramène si souvent à Montaigne, à Molière, et à La Fontaine.

Tels sont les principaux mérites de ces écrits,

Toujours plus beaux, plus ils sont regardés,

Boileau.

et qui, mettant l'auteur des fables au-dessus de son genre même, me dispensent de rappeler ici la foule de ses imitateurs étrangers ou françois: tous se déclarent trop honorés de le suivre de loin; et, s'il eut la bêtise, suivant l'expression de M. de Fontenelle, de se mettre au-dessous de Phèdre, ils ont l'esprit de se mettre au-dessous de La Fontaine, et d'être aussi modestes que ce grand homme. Un seul, plus confiant, s'est permis l'espérance de lutter avec lui; et cette hardiesse, non moins que son mérite réel, demande peut-être une exception. Lamotte, qui conduisit son esprit par-tout, parceque son génie ne l'emporta nulle part; Lamotte fit des fables... O La Fontaine! la révolution d'un siécle n'avoit point encore appris à la France combien tu étois un homme rare; mais, après un

moment d'illusion, il fallut bien voir qu'un philosophe froidement ingénieux, ne joignant à la finesse ni le naturel,

> Ni la grace plus belle encor que la beauté;

ne possédant point *ce qui plaît plus d'un jour;* dissertant sur son art et sur la morale; laissant percer l'orgueil de descendre jusqu'à nous, tandis que son devancier paroît se trouver naturellement à notre niveau; tâchant d'être naïf, et prouvant qu'il a dû plaire; foible avec recherche, quand La Fontaine ne l'est jamais que par négligence; ne pouvoit être le rival d'un poëte simple, souvent sublime, toujours vrai, qui laisse dans le cœur le souvenir de tout ce qu'il dit à la raison, joint à *l'art de plaire* celui *de n'y penser pas,* et dont les fautes quelquefois heureuses font appliquer à son talent ce qu'il a dit d'une femme aimable :

> La négligence, à mon gré, si requise,
> Pour cette fois fut sa dame d'atours.

Aussi tous les reproches qu'on a pu lui faire sur quelques longueurs, sur quelques incorrections, n'ont point affoibli le charme qui ramène sans cesse à lui, qui le rend aimable pour toutes les nations et pour tous les âges, sans en excepter l'enfance. Quel prestige peut fixer ainsi tous les esprits et tous les goûts? qui peut frapper les enfants, d'ailleurs si incapables de sentir tant de beautés? C'est la simplicité de ces formules où ils

retrouvent la langue de la conversation ; c'est le jeu presque théâtral de ces scènes si courtes et si animées; c'est l'intérêt qu'il leur fait prendre à ses personnages en les mettant sous leurs yeux : illusion qu'on ne retrouve plus chez ses imitateurs, qui ont beau appeler un singe Bertrand et un chat Raton, ne montrent jamais ni un chat ni un singe. Qui peut frapper tous les peuples? C'est ce fonds de raison universelle répandu dans ses fables; c'est ce tissu de leçons convenables à tous les états de la vie ; c'est cette intime liaison de petits objets à de grandes vérités : car nous n'osons penser que tous les esprits puissent sentir les graces de ce style qui s'évanouissent dans une traduction ; et si on lit La Fontaine dans la langue originale, n'est-il pas vraisemblable qu'en supposant aux étrangers la plus grande connoissance de cette langue, les graces de son style doivent toujours être mieux senties chez un peuple où l'esprit de société, vrai caractère de la nation, rapproche les rangs sans les confondre; où, le supérieur voulant se rendre agréable sans trop descendre, l'inférieur plaire sans s'avilir, l'habitude de traiter avec tant d'espèces différentes d'amour-propre, de ne point les heurter dans la crainte d'en être blessés nous-mêmes, donne à l'esprit ce tact rapide, cette sagacité prompte, qui saisit les nuances les plus fines des idées d'autrui, présente les siennes dans le jour le plus convenable, et lui fait apprécier dans

les ouvrages d'agrément les finesses de la langue, les bienséances du style, et ces convenances générales, dont le sentiment se perfectionne par le grand usage de la société? S'il est ainsi, comment les étrangers, supérieurs à nous sur tant d'objets, et si respectables d'ailleurs, pourroient-ils?... Mais quoi! puis-je hasarder cette opinion, lorsqu'elle est réfutée d'avance par l'exemple d'un étranger qui signale aux yeux de l'Europe son admiration pour La Fontaine? Sans doute cet étranger illustre, si bien naturalisé parmi nous, sent toutes les graces de ce style enchanteur. La préférence qu'il accorde à notre fabuliste sur tant de grands hommes, dans le zèle qu'il montre pour sa mémoire, en est elle-même une preuve, à moins qu'on ne l'attribue en partie à l'intérêt qu'inspirent sa personne et son caractère [1].

## TROISIÈME PARTIE.

Un homme ordinaire, qui auroit dans le cœur les sentiments aimables dont l'expression est si intéressante dans les écrits de La Fontaine, seroit cher à tous ceux qui le connoîtroient; mais le fabuliste avoit pour eux (et ce charme n'est point tout-à-fait perdu pour nous) un attrait en-

[1] On sait qu'un étranger demanda à l'académie de Marseille la permission de joindre la somme de deux mille livres à la médaille académique.

core plus piquant: c'est d'être l'homme tel qu'il paroît être sorti des mains de la nature. Il semble qu'elle l'ait fait naître pour l'opposer à l'homme tel qu'il se compose dans la société, et qu'elle lui ait donné son esprit et son talent pour augmenter le phénomène et le rendre plus remarquable par la singularité du contraste. Il conserva jusqu'au dernier moment tous les goûts simples qui supposent l'innocence des mœurs et la douceur de l'ame. Il a lui-même essayé de se peindre en partie dans son roman de *Psyché*, où il représente la variété de ses goûts sous le nom de *Poliphyle*, qui aime *les jardins*, *les fleurs*, *les ombrages*, *la musique*, *les vers*, *et réunit toutes ces passions douces qui remplissent le cœur d'une certaine tendresse*. On ne peut assez admirer ce fonds de bienveillance générale qui l'intéresse à tous les êtres vivants;

Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux:

c'est sous ce point de vue qu'il les considère. Cette habitude de voir dans les animaux des membres de la société universelle, enfants d'un même père, disposition si étrange dans nos mœurs, mais commune dans les siècles reculés, comme on peut le voir par Homère, se retrouve encore chez plusieurs Orientaux. La Fontaine est-il bien éloigné de cette disposition, lorsque, attendri par le malheur des animaux qui périssent dans une inonda-

tion, châtiment des crimes des hommes, il s'écrie par la bouche d'un vieillard?

> Les animaux périr! car encor les humains,
> Tous devoient succomber sous les célestes armes.

Il étend même cette sensibilité jusqu'aux plantes, qu'il anime non seulement par ces traits hardis qui montrent toute la nature vivante sous les yeux d'un poëte, et qui ne sont que des figures d'expression, mais par le ton affectueux d'un vif intérêt qu'il déclare lui-même, lorsque, voyant le cerf brouter la vigne qui l'a sauvé, il s'indigne

> . . . . Que de si doux ombrages
> Soient exposés à ces outrages.

Seroit-il impossible qu'il eût senti lui-même le prix de cette partie de son caractère, et qu'averti par ses premiers succès, il l'eût soigneusement cultivée? Non, sans doute; car cet homme, qu'on a cru [1] inconnu à lui-même, déclare formellement qu'il étudioit sans cesse le goût du public, c'est-à-dire tous les moyens de plaire. Il est vrai que, quoiqu'il se soit formé sur son art une théorie très fine et très profonde, quoiqu'il eût reçu de la nature ce coup d'œil qui fit donner à Molière le nom de *contemplateur,* sa philosophie, si admirable dans les développements du cœur humain, ne s'éleva point jusqu'aux généralités qui forment les systèmes : de là quelques incertitudes dans ses

[1] Ce La Fontaine à lui seul inconnu.
MARMONTEL, *Épître aux poëtes.*

principes, quelques fables dont le résultat n'est point irrépréhensible, et où la morale paroît trop sacrifiée à la prudence; de là quelques contradictions sur différents objets de politique et de philosophie. C'est qu'il laisse indécises les questions épineuses, et prononce rarement sur ces problèmes dont la solution n'est point dans le cœur et dans un fonds de raison universelle. Sur tous les objets de ce genre qui sont absolument hors de lui, il s'en rapporte volontiers à Plutarque et à Platon, et n'entre point dans les disputes des philosophes; mais, toutes les fois qu'il a véritablement une manière de sentir personnelle, il ne consulte que son cœur, et ne s'en laisse imposer ni par de grands mots, ni par de grands noms. Sénèque, en nous conservant le mot de Mécénas qui veut vivre absolument, dût-il vivre goutteux, impotent, perclus, a beau invectiver contre cet opprobre; La Fontaine ne prend point le change: il admire ce trait avec une bonne foi plaisante; il le juge digne de la postérité. Selon lui, *Mécénas fut un galant homme*, et je reconnois celui qui déclare plus d'une fois vouloir vivre un siècle tout au moins.

Cette même incertitude de principes, il faut en convenir, passa même quelquefois dans sa conduite: toujours droit, toujours bon sans effort, il n'a point à lutter contre lui-même; mais a-t-il un mouvement blâmable, il succombe et cède

sans combat. C'est ce qu'on peut remarquer dans sa querelle avec Furetière et avec Lulli, par lequel il s'étoit vu trompé, et, comme il dit, *enquinaudé;* car on ne peut dissimuler que l'auteur des fables n'ait fait des opéras peu connus : le ressentiment qu'il conçut contre la mauvaise foi de cet Italien lui fit trouver dans *le peu qu'il avoit de bile* de quoi faire une satire violente, et sa gloire est qu'on puisse en être si étonné; mais, après ce premier mouvement, redevenu La Fontaine, il reprit son caractère véritable, qui étoit celui d'un enfant, dont en effet il venoit de montrer la colère. Ce n'est pas un spectacle sans intérêt que d'observer les mouvements d'une ame qui, conservant même dans le monde les premiers traits de son caractère, sembla toujours n'obéir qu'à l'instinct de la nature. Il connut et sentit les passions; et tandis que la plupart des moralistes les considéroient comme des ennemis de l'homme, il les regarda comme les ressorts de notre ame, et en devint même l'apologiste. Cette idée, que les philosophes ennemis des stoïciens avoient rendue familière à l'antiquité, paroissoit de son temps une idée nouvelle; et si l'auteur des fables la développa quelquefois avec plaisir, c'est qu'elle étoit pour lui une vérité de sentiment, c'est que des passions modérées étoient les instruments de son bonheur. Sans doute le philosophe, dont la rigide sévérité voulut les anéantir en soi-même,

s'indignoit d'être entraîné par elles, et les redoutoit comme l'intempérant craint quelquefois les festins. La Fontaine, défendu par la nature contre le danger d'abuser de ses dons, se laissa guider sans crainte à des penchants qui l'égarèrent quelquefois, mais sans le conduire au précipice. L'amour, cette passion qui parmi nous se compose de tant d'autres, reprit dans son ame sa simplicité naturelle: fidèle à l'objet de son goût, mais inconstant dans ses goûts, il paroit que ce qu'il aima le plus dans les femmes fut celui de leurs avantages dont elles sont elles-mêmes les plus éprises, leur beauté. Mais le sentiment qu'elle lui inspira, doux comme l'ame qui l'éprouvoit, s'embellit des graces de son esprit, et la plus aimable sensibilité prit le ton de la galanterie la plus tendre. Qui a jamais rien dit de plus flatteur pour le sexe que le sentiment exprimé dans ces vers:

Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune:
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois.

C'est ce goût pour les femmes, dont il parle sans cesse, comme l'Arioste, en bien et en mal, qui lui dicta ses contes, se reproduisit sans danger et avec tant de grace dans ses fables mêmes, et conduisit sa plume dans son roman de Psyché. Cette déesse nouvelle, que le conte ingénieux d'Apulée n'avoit pu associer aux anciennes divinités de la poésie, reçut de la brillante imagination de La

Fontaine une existence égale à celle des dieux d'Hésiode et d'Homère, et il eut l'honneur de créer comme eux une divinité. Il se plut à réunir en elle seule toutes les foiblesses des femmes, et, comme il le dit, leurs trois plus grands défauts : la vanité, la curiosité, et le trop d'esprit; mais il l'embellit en même temps de toutes les graces de ce sexe enchanteur. Il la place ainsi au milieu des prodiges de la nature et de l'art, qui s'éclipsent tous auprès d'elle. Ce triomphe de la beauté, qu'il a pris tant de plaisir à peindre, demande et obtient grace pour les satires qu'il se permet contre les femmes, satires toujours générales; et, dans cette Psyché même, il place au Tartare

Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

Aussi ses vers et sa personne furent-ils également accueillis de ce sexe aimable, d'ailleurs si bien vengé de la médisance par le sentiment qui en fait médire. On a remarqué que trois femmes furent ses bienfaitrices, parmi lesquelles il faut compter cette fameuse duchesse de Bouillon, qui, séduite par cet esprit de parti, fléau de la littérature, se déclara si hautement contre Racine; car ce grand tragique, qu'on a depuis appelé le poete des femmes, ne put obtenir le suffrage des femmes les plus célébres de son siècle, qui toutes s'intéressoient à la gloire de La Fontaine. La

gloire fut une de ses passions les plus constantes : il nous l'apprend lui-même :

Un vain bruit et l'amour ont occupé mes ans ;

et, dans les illusions de l'amour même, cet autre sentiment conservoit des droits sur son cœur.

Adieu, plaisirs, honneurs, louange bien-aimée !

s'écrioit-il dans le regret que lui laissoient les moments perdus pour sa réputation. Ce ne fut pas sans doute une passion malheureuse : il jouit de cette gloire si chère, et ses succès le mirent au nombre de ces hommes rares à qui le suffrage public donne le droit de se louer eux-mêmes sans affliger l'amour-propre d'autrui. Il faut convenir qu'il usa quelquefois de cet avantage ; car, tout étonnant que paroît La Fontaine, il ne fut pourtant pas sans vanité : mais, ne se louant que pour promettre à ses amis

Un temple dans ses vers,

pour rendre son encens plus digne d'eux, sa vanité même devint intéressante, et ne parut que l'aimable épanchement d'une ame naïve qui vent associer ses amis à sa renommée. Ne croiroit-on pas encore qu'il a voulu réclamer contre les portraits qu'on s'est permis de faire de sa personne, lorsqu'il ose dire :

Qui n'admettroit Anacréon chez soi?
Qui banniroit Waller et La Fontaine?

Est-il vraisemblable, en effet, qu'un homme admis chez les Conti, les Vendôme, et parmi tant de sociétés illustres, fût tel que nous le représente une exagération ridicule sur la foi de quelques réponses naïves échappées à ses distractions? La grandeur encourage, l'orgueil protége, la vanité cite un auteur illustre, mais la société n'appelle ou n'admet que celui qui sait plaire; et les Chaulieu, les Lafare, avec lesquels il vivoit familièrement, n'ignoroient pas l'ancienne méthode de négliger la personne, en estimant les écrits. Leur société, leur amitié, les bienfaits des princes de Conti et de Vendôme, et dans la suite ceux de l'auguste éléve de Fénelon, récompensèrent le mérite de La Fontaine, et le consolèrent de l'oubli de la cour, s'il y pensa.

C'est une singularité bien frappante de voir un écrivain tel que lui, né sous un roi dont les bienfaits allèrent étonner les savants du Nord, vivre négligé, mourir pauvre, et près d'aller, dans sa caducité, chercher loin de sa patrie les secours nécessaires à la simple existence. c'est qu'il porta toute sa vie la peine de son attachement à Fouquet, ennemi du grand Colbert. Peut-être n'eût-il pas été indigne de ce ministre célébre, de ne pas punir une reconnoissance et un courage qu'il devoit estimer. Peut-être, parmi les écrivains dont

il présentoit les noms à la bienfaisance du roi, le nom de La Fontaine n'eût-il pas été déplacé ; et la postérité ne reprocheroit point à sa mémoire d'avoir abandonné au zèle bienfaisant de l'amitié un homme qui fut un des ornements de son siècle, qui devint le successeur immédiat de Colbert lui-même à l'Académie, et le loua d'avoir protégé les lettres. Une fois négligé, ce fut une raison de l'être toujours, suivant l'usage ; et le mérite de La Fontaine n'étoit pas d'un genre à toucher vivement Louis XIV. Peut-être les rois et les héros sont-ils trop loin de la nature pour apprécier un tel écrivain : il leur faut des tableaux d'histoire plutôt que des paysages ; et Louis XIV, mêlant à la grandeur naturelle de son ame quelques nuances de la fierté espagnole qu'il sembloit tenir de sa mère, Louis XIV, si sensible au mérite des Corneille, des Racine, des Boileau, ne se retrouvoit point dans des fables. C'étoit un grand défaut, dans un siècle où Despréaux fit un précepte de l'art poétique de former tous les héros de la tragédie sur le monarque françois[1]; et la description du passage du Rhin importoit plus au roi que les débats du lapin et de la belette.

Malgré cet abandon du maître, qui retarda

[1] Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ses héros sur lui forme tous les tableaux.
BOILEAU, *Art poét.*

même la réception de l'auteur des fables à l'Académie françoise; malgré la médiocrité de sa fortune, La Fontaine (et l'on aime à s'en convaincre), La Fontaine fut heureux; il le fut même plus qu'aucun des grands poëtes ses contemporains. S'il n'eut point cet éclat imposant attaché aux noms des Racine, des Corneille, des Molière, il ne fut point exposé au déchaînement de l'envie, toujours plus irritée par les succès de théâtre. Son caractère pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmentèrent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siècle, il vécut en paix avec les écrivains médiocres; ce qui paroît un peu plus difficile. Pauvre, mais sans humeur, et comme à son insu; libre de chagrins domestiques, d'inquiétude sur son sort; possédant le repos, de douces rêveries, et le *vrai dormir,* dont il fait de grands éloges; ses jours parurent couler négligemment comme ses vers. Aussi, malgré son amour pour la solitude, malgré son goût pour la campagne, ce goût si ami des arts auxquels il offre de plus près leur modèle, il se trouvoit bien par-tout. Il s'écrie, dans l'ivresse des plus doux sentiments, qu'il aime à-la-fois la ville, la campagne; que tout est pour lui le souverain bien:

Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique,
Les chimères, le rien, tout est bon.

Il retrouve en tout lieu le bonheur qu'il porte en

lui-même, et dont les sources intarissables sont l'innocente simplicité de son ame et le sentiment d'une imagination souple et légère. Les yeux s'arrêtent, se reposent avec délices sur le spectacle d'un homme qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions et d'intérêts divers, marche avec l'abandon d'une paisible sécurité, trouve sa sûreté dans sa confiance même, et s'ouvre un accès dans tous les cœurs, sans autre artifice que d'ouvrir le sien, d'en laisser échapper tous les mouvements, d'y laisser lire même ses foiblesses, garants d'une aimable indulgence pour les foiblesses d'autrui. Aussi La Fontaine inspira-t-il toujours cet intérêt qu'on accorde involontairement à l'enfance. L'un se charge de l'éducation et de la fortune de son fils; car il avoit cédé aux desirs de sa famille, et un soir il se trouva marié: l'autre lui donne un asile dans sa maison; il se croit parmi des frères; ils vont le devenir en effet, et la société reprend les vertus de l'âge d'or pour celui qui en a la candeur et la bonne foi. Il reçoit des bienfaits: il en a le droit, car il rendroit tout sans croire s'être acquitté. Peut-être il est des ames qu'une simplicité noble élève naturellement au-dessus de la fierté; et, sans blâmer le philosophe, qui écarte un bienfaiteur dans la crainte de se donner un tyran, sait se priver, souffrir, et se taire, n'est-il pas plus beau peut-être, n'est-il pas du moins plus doux de voir La Fontaine montrer à son ami

ses besoins comme ses pensées, abandonner généreusement à l'amitié le droit précieux qu'elle réclame, et lui rendre hommage par le bien qu'il reçoit d'elle? Il aimoit; c'étoit sa reconnoissance, et ce fut celle qu'il fit éclater envers le malheureux Fouquet. J'admirerai sans doute, il le faut bien, un chef-d'œuvre de poésie et de sentiment dans sa touchante élégie sur cette fameuse disgrace; mais si je le vois, deux ans après la chute de son bienfaiteur, pleurer à l'aspect du château où M. Fouquet avoit été détenu; s'il s'arrête volontairement autour de cette fatale prison dont il ne s'arrache qu'avec peine; si je trouve l'expression de cette sensibilité, non dans un écrit public, monument d'une reconnoissance souvent fastueuse, mais dans l'épanchement d'un commerce secret, je partagerai sa douleur : j'aimerai l'écrivain que j'admire. O La Fontaine! essuie tes larmes, écris cette fable charmante *des deux Amis;* et je sais où tu trouves l'éloquence du cœur et le sublime de sentiment : je reconnois le maître de cette vertu qu'il nomme, par une expression nouvelle, *le don d'être ami.* Qui l'avoit mieux reçu de la nature, ce don si rare? Qui a mieux éprouvé les illusions du sentiment? Avec quel intérêt, avec quelle bonne foi naïve, associant dans un même recueil plusieurs de ses immortels écrits à la traduction de quelques harangues anciennes, ouvrage de son ami Maucroix, ne se livre-t-il pas à l'espérance d'une com-

mune immortalité! Que mettre au-dessus de son dévouement à ses amis, si ce n'est la noble confiance qu'il avoit lui-même en eux? O vous, messieurs, vous qui savez si bien, puisque vous chérissez sa mémoire, sentir et apprécier ce charme inexprimable de la facilité dans les vertus, partage des mœurs antiques; qui de vous, allant offrir à son ami l'hospice de sa maison, n'éprouveroit l'émotion la plus douce, et même le transport de la joie, s'il en recevoit cette réponse aussi attendrissante qu'inattendue, *J'y allois?* Ce mot si simple, cette expression si naïve d'un abandon sans réserve, est le plus digne hommage rendu à l'humanité généreuse; et jamais bienfaiteur, digne de l'être, n'a reçu une si belle récompense de son bienfait.

Telle est l'image que mes foibles yeux ont pu saisir de ce grand homme, d'après ses ouvrages mêmes, plus encore que d'après une tradition récente, mais qui, trop souvent infidèle, s'est plu, sur la foi de quelques plaisanteries de société, à montrer comme un jeu bizarre de la nature un homme qui en fut véritablement un prodige; qui offrit le singulier contraste d'un conteur trop libre et d'un excellent moraliste; reçut en partage l'esprit le plus fin qui fut jamais, et devint en tout le modèle de la simplicité; posséda le génie de l'observation, même de la satire, et ne passa jamais que pour un bon homme; déroba, sous l'air

d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la composition la plus savante; fit ressembler l'art au naturel, souvent même à l'instinct; cacha son génie par son génie même; tourna au profit de son talent l'opposition de son esprit et de son ame, et fut dans le siècle des grands écrivains, sinon le premier, du moins le plus étonnant. Malgré ses défauts, observés même dans son éloge, il sera toujours le plus relu de tous les auteurs; et l'intérêt qu'inspirent ses ouvrages s'étendra toujours sur sa personne. C'est que plusieurs de ses défauts mêmes participent quelquefois des qualités aimables qui les avoient fait naître; c'est qu'on juge l'homme et l'auteur par l'assemblage de ses qualités habituellement dominantes; et La Fontaine, désigné de son vivant par l'épithète de *bon*, ressemblance remarquable avec Virgile, conservera, comme écrivain, le surnom d'inimitable, titre qu'il obtint avant même d'être tout-à-fait apprécié, titre confirmé par l'admiration d'un siècle, et devenu, pour ainsi dire, inséparable de son nom.

# ESSAI
# SUR LA FABLE
ET
## SUR LES FABULISTES
AVANT LA FONTAINE.

On a reproché à La Fontaine un défaut qui n'est pas commun chez les poëtes, c'est celui d'une trop grande modestie; et cependant il a dit de son recueil de fables:

Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin [1].

Il avoit une si grande conviction des titres qu'il s'étoit acquis à cet égard, qu'il n'a fait que répéter dans ses vers ce qu'il avoit déja dit en prose. « Je me suis flatté (dit-il dans la préface de son premier recueil de fables) de l'espérance que si je ne courois dans cette carrière avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte. »

Comment l'entendoit le bon homme?

Croyoit-il que les modernes qui avant lui avoient écrit des fables en vers ne devoient pas être comp-

[1] Liv. XI, épilog., t. II.

tés? oublioit-il les anciens, pour lesquels il montre dans tous ses écrits un si grand respect? ne se ressouvenoit-il plus d'Ésope, de Phèdre, qui lui ont fourni les sujets de la plupart de ses compositions, qu'il appelle ses maîtres, et qu'il désespère d'égaler?

Il y a dans Lessing un passage[1] qui me paroît propre à éclaircir l'idée de La Fontaine. Lessing a composé en prose des fables dont l'invention est presque toujours ingénieuse, mais qu'il a cru devoir écrire d'une manière simple et concise. Il a accompagné ces fables de cinq dissertations plus longues que son recueil, et destinées à prouver que ce recueil est excellent, qu'il est écrit à la manière d'Ésope, d'après une théorie qui est la seule bonne, la seule que l'on doive suivre. Comme les fables de Phèdre, et surtout celles de La Fontaine, sont par malheur contraires à cette théorie, Lessing n'hésite pas à condamner Phèdre et La Fontaine; il soutient que le fabuliste françois est un des corrupteurs du genre de l'apologue, et la cause principale de sa décadence parmi les modernes. Voici de quelle manière le critique allemand soutient ce curieux paradoxe.

« L'applaudissement général que reçut la narration enjouée de La Fontaine fit que peu à peu on considéra la fable d'un côté bien différent de celui dont les anciens l'avoient considérée. Elle étoit chez eux du ressort de la philosophie; c'est de là que les maîtres de rhétorique l'ont fait passer sous leurs

[1] *Fables et dissertations sur la nature de la fable*, traduites de l'allemand de M. Gotthold Èphraïm Lessing, par M. d'Antelmy, 1476, in-12. — Dissert. IV, p. 258.

drapeaux. Aristote en a traité dans sa Rhétorique, et non dans sa Poétique. Ce qu'Aphtonius et Théon en disent se trouve aussi dans les Prolusions de la Rhétorique. Chez les modernes ce n'est pareillement que dans la rhétorique que l'on traite de l'apologue, du moins jusqu'au temps de La Fontaine. Cet auteur célèbre réussit à faire de la fable un pompon poétique ; il plut, il enchanta. Ses imitateurs ne crurent pas pouvoir acquérir le nom de poëtes à meilleur marché que par des fables délayées dans des vers agréables. Les auteurs de poétique s'emparèrent de l'apologue ; ceux de rhétorique cessèrent de le recommander comme un moyen sûr de convaincre vivement, et ne s'opposèrent pas à cette usurpation. Les premiers commencèrent, au contraire, à le regarder comme un jouet d'enfant, et nous apprirent à le charger de toute la parure possible. Voilà où nous en sommes encore... Si Platon [1], qui bannissoit Homère et tous les poëtes de sa République, et qui y accordoit une place honorable à Ésope, voyoit la manière dont La Fontaine l'a déguisé ; Platon diroit à Ésope : Mon ami, je ne vous connois plus ! Partez, vous aussi ; partez. »

Voilà donc le bon La Fontaine, cet admirateur si sincère de Platon, lui qui disoit, dans son épître au savant Huet, et au temps des Bossuet, des Pascal, des Fénelon,

> Quand notre siècle auroit ses savants et ses sages,
> En trouverai-je un seul approchant de Platon ?

[1] Ibid., p. 264.

le voilà, à cause de ses fables, exclu pour toujours, par ce même Platon, d'un état bien ordonné!

Nous ne pouvons admettre cette supposition du critique allemand : nous prouverons sans peine que, dans un très grand nombre de fables, La Fontaine a rempli toutes les conditions que Lessing lui-même exige pour la perfection de ce genre. Or, puisque Platon considéroit l'apologue comme un des moyens les plus puissants pour inculquer les préceptes de la morale et les règles de conduite qui contribuent le plus au bonheur[1], il en résulte que le philosophe grec n'eût point banni de sa République celui qui avoit le mieux atteint ce but. Mais ce n'est point ce qui m'occupe en ce moment. En citant ce passage de Lessing, j'ai eu intention, au contraire, d'appuyer d'abord sur ce qu'il contient de juste et de vrai, me réservant de réfuter plus tard ce qu'il renferme d'erroné. Il est rare qu'un esprit supérieur soutienne un paradoxe sans mêler à ses erreurs des vérités. Lessing nous en donne ici une nouvelle preuve. Malgré ses étranges assertions, on ne peut disconvenir qu'il n'ait raison de dire que dans La Fontaine la fable, parée de tous les ornements de la poésie, ne ressemble plus à ce qu'elle étoit avant lui, à ce qu'elle étoit chez les anciens, et encore moins à ce qu'elle étoit dans son origine.

Chez les premiers peuples dont l'histoire nous a retracé le souvenir, qui croyoient à la métempsycose et aux métamorphoses, qui animoient la nature

[1] *Plato in Republ.*, lib. II.

morte, et divinisoient la nature humaine, qui prêtoient aux animaux le sentiment et la raison, la fable dut se présenter comme un moyen de persuasion d'autant plus efficace, qu'elle sembloit à ces esprits grossiers et superstitieux plutôt s'appuyer sur des exemples que produire des fictions. Aussi voyons-nous que l'emploi de l'apologue dans les discours moraux ou philosophiques remonte à la plus haute antiquité. Ainsi, dans l'ancien Testament, Nathan voulant convaincre David de son injustice, et le forcer à prononcer lui-même sa propre condamnation, lui raconte l'apologue de l'homme riche qui, ayant plusieurs brebis, avoit enlevé celle d'un pauvre qui n'en avoit qu'une[1]. Joatham, pour démontrer aux Sichimites leur ingratitude, et leur faire sentir les malheurs qui en seroient le résultat, leur récite la fable ingénieuse du Figuier, de la Vigne et de l'Olivier[2]. Joas, roi d'Israël, pour réprimer la vanité d'Amasias, roi de Juda, lui raconte la fable du Cèdre et du Chardon[3]. Dans l'Ecclésiaste, la fable du Pot de terre et du Pot de fer se trouve rapportée pour démontrer qu'il ne peut exister d'union solide entre le foible et le fort. L'histoire profane nous fournit aussi des exemples semblables. Si Stésichore veut mettre en garde les Himériens contre la tyrannie de Phalaris, il accompagne le discours qu'il leur adresse de la fable du Cheval et du Cerf[4]. Cyrus, dans Héro-

[1] II *Reg.*, XII, 1; XIV, 4.

[2] *Judic.*, IX, 8.

[3] IV *Reg.*, XIV, 9 et 11. *Paralipom.*, XXV, 18.

[4] *Arist. Rhetor.*, lib. II, cap. XX. Mais Stésichore est postérieur à Ésope.

dote, pour retracer les devoirs des rois qui ont épuisé tous les moyens de persuasion, rapporte l'apologue du Pêcheur obligé de recourir à ses filets pour prendre les poissons qui s'étoient rendus sourds aux sons de sa flûte[1]. Menenius Agrippa, voulant rappeler dans Rome le peuple mutiné et réfugié sur le Mont sacré, termine sa harangue par l'apologue des Membres du corps humain révoltés contre l'Estomac[2]. Le Ligurien, desirant prouver au roi Comanus combien il a eu tort d'accorder aux Phocéens une portion du territoire de son royaume pour bâtir Marseille, ajoute à son discours la fable de la Lice qui demande qu'on lui prête une place pour mettre bas ses petits, et qui, lorsqu'ils furent devenus grands, s'arrogea par force la propriété du lieu[3].

Dans tous ces exemples la fable n'est qu'un accessoire au discours, qu'un moyen oratoire pour lui donner plus d'énergie ou plus de clarté, pour rendre plus sensibles et plus convaincantes les vérités qu'on prétend démontrer. Les poëtes les plus anciens ont usé des mêmes moyens. Ainsi Hésiode a orné un de ses poëmes de la fable de l'Épervier et du Rossignol; et Quintilien, qui ne connoissoit pas d'auteur plus ancien, le considéroit, par cette raison, comme l'inventeur de l'apologue. Il nous reste des fragments de la fable de l'Aigle et du Renard, au moyen de laquelle le fougueux Archiloque avoit cherché à augmenter la redoutable énergie de ses compositions

[1] *Herodot.*, lib. II, cap. CXLI.
[2] *Dionysius Halicarn.*, lib. VI, 86, t. I, p. 392, edit. Oxford.
[3] Justin. *Hist.*, lib. XLIII, cap. IV, p. 715, edit. var. 1760.

satiriques[1]. Enfin les philosophes eux-mêmes n'avoient pas négligé ce moyen pour inculquer plus facilement dans la mémoire les vérités qu'ils croyoient utiles; et Alcmæon le Crotoniate l'avoit si fréquemment employé, qu'il a passé pour en être l'inventeur[2].

Ésope, qui est postérieur de beaucoup à la plupart des auteurs dont nous venons de parler, n'a donc pas, comme on l'a si souvent répété, inventé l'apologue; il n'en a pas même changé la nature ni la destination: il s'en servit, comme on avoit fait avant lui, pour rendre les conseils de la sagesse plus évidents et plus persuasifs. J'ai donné, dans mes notes sur la Vie d'Ésope, que La Fontaine a traduite de Planude, tout ce que l'on sait sur le fabuliste grec. Je ne répèterai point ici ce que j'en ai dit. Il me suffit seulement de remarquer que les fables citées par Aristote, Platon, Aristophane[3] et d'autres anciens, comme étant de l'invention d'Ésope, et qui sont les seules qu'on puisse considérer comme incontestablement de lui, faisoient partie de discours ou de harangues prononcés dans des occasions importantes, lorsqu'il s'agissoit de diriger les résolutions d'un peuple entier, de le faire renoncer à des entreprises hasardeuses, de

[1] G. Huschii *Dissertatio de fabulis Archilochi;* dans les *Fabulæ Æsopicæ*, Lipsiæ, 1810, in-8°, p. cciv.

[2] *Isidor Hispan.*, lib. I, cap. XXXIX.

[3] Aristot. *Rhetor.*, 2, 20. — Aristophan., *in Vesp. et Pace*, v. 128. — Plat., *Alcibiad.*, 1. — Alb. Fabricius, *de Æsopo;* et Bentleii, *de Fabulis Æsopi*, dans les *Fabulæ Æsopicæ*, Lipsiæ, 1810, in-8°, p. lviij et cxlij.

l'empêcher de commettre de grandes injustices, ou de le mettre en garde contre les vexations de la tyrannie. Ainsi les œuvres d'Ésope, s'il s'étoit donné la peine de les écrire, n'eussent point été un recueil de fables, mais une collection de discours, d'exhortations, ou de maximes éclaircies ou fortifiées par des apologues. Ésope s'est servi plus fréquemment et avec plus d'habileté de ce moyen oratoire, et dut à ce caractère particulier de son talent sa grande célébrité. Le premier il fit voir toute la puissance de l'apologue, et c'est dans ce sens qu'il a mérité d'en être considéré comme l'inventeur. Comme il n'écrivit rien, on oublia ses exhortations, ses harangues, et les circonstances qui l'avoient engagé à les prononcer: mais les ingénieux récits dont il les avoit accompagnées restèrent dans la mémoire des hommes; on en forma différents recueils. Ces premiers recueils de fables durent se rapprocher le plus de l'auteur original, et reproduire ses propres paroles; c'est-à-dire que les apologues qu'ils contenoient étoient d'une extrême brièveté, et tels enfin qu'il le falloit pour ne pas entraver la marche des discours dont ils avoient fait partie.

Socrate fut le premier qui, en cherchant seulement à tromper l'ennui de sa prison, montra que l'apologue pouvoit former un genre particulier de composition propre à être embelli par les attraits de la poésie. Il entreprit de mettre en vers les fables d'Ésope. C'est donc Socrate, et non La Fontaine, qui, selon la manière de voir de Lessing, a le premier dénaturé le genre de la fable, et lui a ôté cette simplicité et cette

briéveté qui paroissent au critique allemand nécessaires à sa perfection.

Il ne nous est rien resté que quelques vers isolés des fables que Socrate avoit composées, et nous n'avons rien de celles qu'avoient écrites Diagoras de Mélos, Démétrius de Phalère, et une dame romaine nommée Myro[1].

Il n'en est pas de même de Babrias, auteur grec, qui paroît avoir vécu au temps d'Auguste[2]: nous avons six fables de lui, écrites en vers avec assez de talent pour nous faire regretter la perte de son ouvrage. Il paroît qu'il devint d'un usage universel parmi les Romains. Sénéque conseilloit à un de ses amis d'en donner une version latine[3]: on le mettoit entre les mains des enfants; et Quintilien vouloit qu'en le leur faisant lire on leur fît rompre la mesure des vers, afin de les habituer à pouvoir redire ces fables naturellement et d'eux-mêmes[4]. L'empereur Julien[5] faisoit ses délices de la lecture de Babrias, et aucun autre fabuliste dans l'antiquité ne paroît lui avoir été comparé. Phèdre, qui excite aujourd'hui notre admiration par son exquise élégance et sa concision classique, fut peu connu, peu apprécié de son temps.

[1] J. Alb. Fabricius, *de Æsopo*, § VI; dans les *Fabulæ Æsopicæ*, Lipsiæ, 1810, in-8°, p. lx. — Diog. Laert., v. 80 et 81.

[2] Tyrhwitt, *Dissertatio de Babrio*; dans les *Fabulæ Æsopicæ*, 1810, in-8°, p. 161. — *Notitia litter. de Phædro*; dans Schwabe, t. I, p. 156.

[3] Senec., *Consol. ad Polyb.*, c. XXVII.

[4] Quintilian., *de Oratore*, lib. I, cap. IX.

[5] Julian., *Epistol. ad Dionysium* LIX, p. 444.

Il vécut sous Auguste[1], et écrivit au plus tard sous Tibère[2]. Sénèque le philosophe, qui lui est par conséquent postérieur, ne connoissoit point l'ouvrage de Phèdre, ou en faisoit peu de cas, puisqu'il regardoit la fable ésopique comme un genre de littérature que les Romains n'avoient point encore essayé : *Intentatum Romanorum ingeniis opus.* Un certain Julius Titianus, cité par Ausone, s'acquit, dans le deuxième siècle de notre ère, plus de célébrité que Phèdre, en suivant le conseil qu'avoit donné Sénèque, et en traduisant en prose latine les fables de Babrias[3] : c'est le recueil de Titianus qu'Avienus mit en vers latins sous le règne de l'empereur Théodose. Il est remarquable que Flavius Avienus[4] est le seul auteur ancien qui ait fait mention de Phèdre ; car le vers de Martial[5], qu'on a voulu appliquer à ce fabuliste, désigne évidemment un autre auteur de ce nom qui avoit composé des pièces satiriques ou licencieuses. Flavius Avienus parle de Phèdre sans en faire aucun éloge, et seulement pour nous apprendre que cet auteur a abrégé en cinq livres les fables d'Ésope et de Babrias. L'ouvrage de l'un et de l'autre est parvenu jusqu'à nous, et l'équitable postérité a suffisamment vengé l'affranchi d'Auguste des dédains de ses contemporains et des injustices de ses rivaux.

La translation de la capitale de l'empire romain à

[1] Schwabe, *Notitia litteraria de Phædro ;* dans *Phædri Fabul. Æsop.*, lib. V, 1806, in-8°, Brunsvig., p. 25-194.

[2] Schwabe, *de Phædro antiquitatis scriptore disputatio ;* dans *Phædri Fab. Æsop.*, lib. V, 1806, in-8°, p. 197.

[3] Auson., *Epistol.* XVI *ad Probum.*

[4] Avieni *Præfatio*, dans Nevelet, *Fab. var. auct.*, p. 453.

[5] Martial., lib. III, epigr. XX.

Byzance donna en Orient à la langue grecque la prééminence sur la langue latine; et le rhéteur Aphtonius, qui vivoit vers la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne et le commencement du quatrième, écrivit en prose grecque une quarantaine de fables tirées d'Ésope et de Babrias, qu'on place ordinairement à la suite de celles du sage de Phrygie. Théon le sophiste fut plutôt orateur que fabuliste; mais il ne nous reste de lui que trois fables. Enfin les historiens, les orateurs, et les poëtes, faisoient un fréquent emploi de l'apologue dans leurs écrits. Diodore de Sicile raconte la fable du Lion amoureux. Flavien Josèphe met dans la bouche de Tibère la fable du Renard et du Hérisson. La fable de la Besace est racontée par Themistius et par le médecin Galien. Valère Maxime[1] rapporte la fable des Grenouilles qui demandent un roi. Horace a été si heureux dans le petit nombre de fables qu'il a traité, qu'un membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a cru devoir composer une dissertation sur ce poëte considéré comme fabuliste. On trouve quelques fables dans Aulu-Gelle et dans Apulée: c'est au premier que l'on doit celle de l'Alouette et ses Petits.

Voilà en abrégé l'histoire de la fable chez les anciens, et avant cette grande irruption des barbares qui devoit fonder de nouveaux états sur les débris du grand empire des Romains, et donner à l'Europe de nouvelles lois, de nouvelles mœurs, et une nouvelle littérature. Avant d'examiner ce que devint l'apologue pendant ces temps de trouble et de déca-

[1] Valer. Maxim., liv. VI, c. II.

dence qu'on nomme communément le moyen âge, et de montrer ce qu'il fut lors de l'époque heureuse et brillante de la renaissance des lettres, il est nécessaire de parler d'un ouvrage qui a été inconnu à l'antiquité classique, qu'on a prétendu être plus ancien qu'Ésope, et que tous les recueils de fables des Grecs et des Romains, mais qui, suivant nous, est postérieur à Aphtonius. On voit que je veux parler du livre de *Calila et Dimna*, improprement attribué à Bidpaï. Il est nécessaire de retracer en peu de mots les diverses destinées et les diverses métamorphoses de cet ouvrage remarquable, qui a exercé une grande influence sur le genre de l'apologue parmi les modernes, et a contribué à lui donner un caractère différent de celui qu'il avoit chez les anciens.

Cet ouvrage diffère, par le plan, de tous les recueils de fables ou d'apologues imités d'Ésope, ou publiés sous son nom. Ce ne sont point des récits détachés, ni des préceptes isolés: c'est un traité complet de morale destiné principalement à l'usage de ceux qui sont appelés à gouverner les hommes. Les maximes qu'il renferme sont liées entre elles, et distribuées méthodiquement: elles y sont prouvées par des narrations qui s'entremêlent les unes dans les autres, et qui se rapportent à une fiction principale. Sans aucun égard pour la vraisemblance, ou plutôt par suite des idées et des superstitions orientales, on y a prêté aux animaux les sentiments les plus délicats, les idées les plus élevées, les combinaisons les plus profondes. Les acteurs de la fable fondamentale, pour développer leurs pensées ou pour prouver ce qu'ils ont avancé,

racontent eux-mêmes d'autres fables, qui ne semblent pas imaginées, comme les fables ésopiques, dans le seul but de démontrer des maximes ou des vérités morales, mais qui ne sont que l'expression de leurs sentiments ou de leurs passions. Ainsi ces fables nous intéressent doublement par les préceptes et les régles de conduite qu'elles inculquent dans notre esprit, et par la connoissance qu'elles nous procurent du caractère particulier et des motifs secrets qui font agir et parler chacun des personnages qui figurent dans ce singulier drame.

Telle est l'idée principale de ce livre et de toutes les amplifications et imitations qu'on en a faites. De savantes recherches ont prouvé qu'il avoit pour type primitif un autre livre composé dans l'Inde à une époque très ancienne[1].

L'Inde et l'Égypte se distinguent de toutes les contrées de la terre par des monuments et par des écrits dont la date n'a pu être déterminée, mais qui appartiennent à des siécles antérieurs à ceux que l'histoire commence à éclairer de son flambeau : cependant il y a cette différence entre ces deux régions, que tous les écrits qui nous restent de l'antique Égypte, soit en caractères hiéroglyphiques, soit en écriture cursive, soit qu'on les ait gravés avec le ciseau, ou qu'on les ait tracés avec la plume ou le

[1] Silvestre de Sacy, *Mémoire historique sur le livre de Calila et Dimna*, en tête de l'édition arabe des fables de Bidpaï, 1816, in-4°. — Ibid., *Notices des manuscrits*, tom. IX, première partie, p. 451; tom. X, première partie, p. 1-398, et p. 427; seconde partie, p. 3-49.

pinceau, sont, dans l'état actuel de nos connoissances, également inintelligibles pour tous les habitants du globe, tandis qu'au contraire les plus anciens écrits des Hindous sont composés dans une langue comprise et cultivée dans le pays où elle a pris naissance. C'est dans cette ancienne langue, le samscrit, qui n'est plus parlée aujourd'hui, mais dont l'analogie avec les langues anciennes de l'Europe et de l'Asie dénote une origine commune, qu'a été écrit primitivement l'ouvrage dont nous nous occupons. L'auteur est un savant bracmane nommé, dit-on, Vichnou-Sarma, qui le composa pour l'instruction de ses pupilles, les fils d'un monarque indien. L'ouvrage est intitulé *Pantcha-Tantra*, mot qu'on interpréte de diverses manières, et qui peut signifier les cinq livres sacrés ou les cinq spécifiques, ou les cinq ruses, ou les cinq sections; on le désigne encore plus communément par le nom de *Pantcha-Packhyana, ou les cinq Recueils d'aventures*[1]. On conjecture que c'est ce livre qui a donné naissance à un autre plus moderne, mais également fort ancien, et qui est écrit aussi en langue samscrite: il est intitulé *Hitoupadesa*[2]. Ce mot, qui signifioit probablement dans son origine instruction amicale, est devenu un nom appellatif pour désigner

[1] Wilson, *Transactions of the royal asiatic society*.

[2] M. Thomas Roebuck, dans la préface de son édition du *Khirud-Ufroz*, Calcutta, 1815, in-8°, a donné les intitulés des chapitres du *Pantcha-Tantra* et de l'*Hitoupadesa*, t. I, p. xxiij. M. Horace Hayman Wilson a comparé les deux ouvrages, et donne aussi ces mêmes intitulés de chapitres, avec quelques différences seulement dans les mots samscrits. Voyez *Analetical account of the Pantcha-Tantra illustrated vith occasional translations*, dans

une fable instructive ou morale. Remarquons cependant que l'antériorité du Pantcha-Tantra sur l'Hitoupadesa n'est pas certaine. Un savant missionnaire observe que le Pantcha-Tantra contient un bien plus grand nombre de fables que l'Hitoupadesa, et qu'il n'est peut-être que ce dernier ouvrage considérablement augmenté dans des temps plus modernes. Ce qui est certain, selon lui, c'est que l'Hitoupadesa est composé en vers samscrits et dans un style fleuri, tandis que le Pantcha-Tantra est écrit en prose dans tous les idiomes du pays. Cet ouvrage est du petit nombre de ceux dont les brames permettent la lecture au peuple; aussi est-il universellement lu par toutes les classes; et parmi les Indiens qui savent lire,

les *Transactions of the royal asiatic society*, 1826, in-4°, v. 1, p. 160. M. Wilkins a donné une traduction en anglois de l'Hitoupadesa (*the Heetopades of Veeshnoo-Sarma*), Bath, 1787, in-8°. — William Jones en a fait aussi une qui se trouve dans le tome I de ses œuvres. — M. Langlès a fait paroitre une traduction françoise des premiers chapitres, d'après Wilkins, intitulée *Fables et Contes indiens*, 1790, in-18. — Enfin M. Colebrooke a publié l'original samscrit en 1810, à Serampore. Depuis la seconde édition de notre essai, M. l'abbé Dubois a donné une traduction françoise du *Pantcha-Tantra, ou les cinq Ruses;* ou plutôt un extrait de cet ouvrage, fait sur trois copies différentes; l'une écrite en tamoul, l'autre en télongou, et la troisième en cannada. M. Dubois pense que le cinquième ou dernier chapitre du Pantcha-Tantra, qui ne se trouve pas dans l'Hitoupadesa, est une interpolation de l'original. Le style des quatre premiers livres diffère de ce dernier, qui est le seul aussi où la ruse et les fourberies ne sont pas employées pour arriver aux fins proposées. Conférez le *Pantcha-Tantra, ou les cinq Ruses*, trad. par l'abbé Dubois, 1826, in-8°, préface, p. ix.

il en est peu qui n'en connoissent le contenu[1]. J'ajouterai ici une autre observation qui sembleroit appuyer les conjectures du savant missionnaire : c'est que, selon même un des partisans de l'antiquité du Pantcha-Tantra, la ville qui est désignée comme le séjour du monarque indien, est Mihilaporeya[2], c'est-à-dire Méliapour ou Saint-Thomas, tandis que dans l'Hitoupadesa, cette ville est Pattali-Poura[3], ville plus anciennement célèbre que Méliapour. Toutefois la question de la supériorité d'antiquité seroit décidée en faveur du Pantcha-Tantra, s'il est vrai, comme l'avance M. Wilson, que les cinq Tantras sont cités dans l'Hitoupadesa[4], à moins que l'on ne suppose qu'il n'ait existé des Tantras beaucoup plus anciens que ceux que nous possédons. Ceux-ci en effet ne paroissent pas d'une haute antiquité, puisqu'on y trouve un passage du célèbre astronome Parahamitta qui, selon le savant M. Colebrooke, a écrit dans le cinquième siècle[5]. Si l'Hitoupadesa est un extrait du Pantcha-Tantra, connu vulgairement sous le nom de

[1] Dubois, *Pantcha-Tantra, ou les cinq Ruses*, Paris, 1826, in-8°, page ix de la préface.

[2] Wilson, dans les *Transact. of the asiatic society of great Britain and Ireland*, t. I, p. 160.

[3] Et cependant le missionnaire Dubois, dans sa traduction françoise du Pantcha-Tantra, a mis Pattaly-Poura ; mais il n'a pas traduit d'après l'original. Au reste, dans tout ce qui concerne la littérature hindou, la critique manque d'appui, parcequ'aucun texte n'est fixe, aucune date n'est certaine.

[4] M. de Sacy s'appuie sur cette citation pour décider la question, *Journal des Savants*, août, 1826, p. 450.

[5] H. H. Wilson, *Transactions of the royal asiatic society of great Britain and Ireland*, t. I, p. 157.

Pantcha-Pakhyana, ou les cinq Histoires[1], ce ne fut pas le seul; il existe un autre abrégé en langue samscrite qui est plus fidèle et plus conforme à l'original, c'est le *Cat'hamrita-nidhi*, ou *Trésor du nectar des contes*, composé par Ananta-Bhatta, fils de Nayadéva-Bhatta, brame de la branche de Conwa[2]. Au reste, quel que soit l'original de cet ouvrage, il acquit une telle célébrité en Orient, que dans le sixième siècle Chosroës ou Nouschirewan, roi de Perse, envoya exprès dans l'Inde un médecin nommé Barzouyèh, qui se le procura, et le traduisit en pelhvi, l'ancien langage des Persans. Rouzbèh ou autrement Abdallah, fils d'Almokaffa, au temps du khalife Mansour, ou au huitième siècle de notre ère, en fit ensuite une traduction arabe[3], et lui donna le titre de *Calila et Dimna*, ou *Fables de Bidpaï*. Calila et Dimna' sont les noms de deux chakals dont les aventures sont racontées dans l'ouvrage. Quant au nom de *Bidpaï*, c'est celui d'un des principaux interlocuteurs, qu'on a mal-à-propos considéré comme l'auteur. Ce nom est d'origine indienne, et est tiré de la langue samscrite; c'est probablement la corruption du mot *Vëidava*, et il signifie un *Philosophe*, un *Favori de la science*, ou le *Conservateur des Védas* ou des *Livres sacrés*. Ce nom

[1] Wilson, *ibid.*, t. I, p. 163, *As. res.* IX, 364. *And Hindu Algebra, introd. also preface to samscrit dictionary*, XIV.

[2] Wilson, *Transact. of the royal asiatic society*, p. 200.

[3] M. Silvestre de Sacy a donné une excellente édition de cette version arabe en un volume in-4°, 1816; et c'est d'après cette édition qu'on en a fait une version angloise: *Kalila and Dimna, or the Fables of Bidpaï, translated from the arabic* by the Rev. Wyndham Knatchbull, 1819, in-8°, Oxford.

est en effet donué dans l'ouvrage à un savant bracmane, qui jouissoit d'une grande réputation de sagesse, et qui entreprit de ramener à des sentiments de justice et d'humanité un roi indien nommé Dabschelim, que l'orgueil de la domination avoit égaré.

Une comparaison exacte et savante avoit démontré que l'ouvrage de Calila et Dimna avoit été traduit ou composé d'après le Pantcha-Tantra, et non pas d'après l'Hitoupadesa[1]. Plusieurs poëtes arabes mirent en vers le livre de Calila, d'après la version qui en avoit été faite. L'une de ces traductions, qui a pour auteur Abd-almoumin-ben-Hasan, et qui se compose de neuf mille distiques, est intitulée *les Perles des sept Sages préceptes*, ou *Fables des Indiens et des Persans*.

Le *Livre de Calila* fut aussi traduit en grec, au onzième siècle, par Siméon Seth[2], et en hébreu par le rabbin Joël[3]. La version de Siméon Seth a été traduite en latin par le P. Possin, et cette traduction a été imprimée à la fin du premier volume de Pachymer, sous le titre de *Specimen sapientiæ Indorum veterum*.

Le *Livre de Calila* fut aussi traduit en persan moderne. Une des plus célèbres versions qui en furent faites dans cette langue est celle d'Aboul'maali Nasrallah, au douzième siècle. Sa traduction fut rajeunie par Hosaïn ben-Ali, surnommé Vaëz, c'est-à-dire *le Pré-*

[1] Heyman Wilson, *Analytical account of Pantcha-Tantra illustrated with occasional translations*, t. I, p. 155 à 200; *in the Transactions of the royal asiatic society*.

[2] Silvestre de Sacy, *Mém. hist.*, dans *Calila et Dimna*, 1816, in-4°, p. 31.

[3] Sacy, *ibid.*, p. 34.

*dicateur*. Jusqu'ici l'ouvrage indien n'avoit été connu des Arabes et des Persans, tant avant qu'après l'islamisme, que sous le titre de *Livre de Calila et Dimna;* mais Hosaïn lui donna celui d'*Anvari-Sohaïli*, ou *les Lumières de l'étoile Canopus*[1]. Une autre version persane du livre de Calila, non moins célèbre, fut faite par Aboul'fazl; et, comme son prédécesseur, il crut devoir inventer un nouveau titre, et donna à sa version celui d'*Éyari-Danisch*[2], c'est-à-dire *la Pierre de touche*, ou *le Parangon de la science*. Un professeur à Andrinople, nommé Ali-Tchelebi, vers le commencement du neuvième siècle de notre ère, traduisit en langue turque l'*Anvari-Sohaïli*, ou la traduction persane du livre de Calila faite par Hosaïn-Vaëz. Ali-Tchelebi dédia son livre à Soliman Ier, et l'intitula, par allusion à cette dédicace, l'*Homayoun-Nameh*, ou le *Livre impérial*[3].

Ces divers traducteurs ont fait à l'ouvrage original des changements ou des augmentations dont ils ont eu soin de prévenir les lecteurs dans leurs préfaces ou dans leurs introductions. En comparant ces différentes versions avec les ouvrages originaux écrits en samscrit, on s'est convaincu qu'elles ont eu pour type primitif le *Pantcha-Tantra*, et non pas l'*Hitoupadesa*[4]. Cependant ce dernier ouvrage paroît s'être répandu davantage dans l'Inde que celui

[1] Sacy, *Calila*, pag. 38-42. — *Notices des manuscrits*, in-4°, t. X, p. 94-225.
[2] *Id.*, p. 47.
[3] Sacy, *Mém. histor.*, dans le livre de *Calila*, p. 51.
[4] Sacy, *Journal des Savants*, août 1826, p. 460.

dont il n'est qu'un extrait. Il a été traduit du samscrit en langue maratte, et aussi en persan par Taddj-Eddin, sous le titre de *Mofarrih Alkoloub* [1], ou l'*Électuaire des cœurs*. Cette version persane a été elle-même traduite en hindoustani, un des dialectes vulgaires de l'Hindoustan. Mais ces diverses traductions de l'Hitoupadesa sont moins répandues que les traductions ou imitations que l'on a faites du Pantcha-Tantra en arabe, en persan et en turc, c'est-à-dire que l'*Anvari-Sohaïli*, l'*Éyari-Danisch* et l'*Homayoun-Nameh*. Ces deux dernières sur-tout renferment des augmentations et des embellissements qui, dans l'Hindoustan même, les ont fait préférer aux ouvrages originaux. L'*Éyari-Danisch* a été récemment traduit en hindoustani sous le titre de *Khiroud-Oufroz*, ou *l'Illuminateur de l'entendement* [2]. Il a été fait aussi une version malaie du livre de *Calila* sur la version arabe [3].

Tous les recueils de fables ou d'apologues composés en Orient lorsque les lettres florissoient sous le sceptre glorieux des khalifes, ou en Occident et dans l'Europe, sur laquelle s'épaississoient les ténèbres de l'ignorance, ne furent que des traductions, des imitations, ou des abrégés des fables ésopiques que l'antiquité nous avoit transmises, ou de celles de Bidpaï, dont on étoit redevable à l'an-

[1] Sacy, *Mém. histor.*, dans *Calila*, p. 52. — *Notices des manuscrits*, t. X, p. 226.

[2] *The Khirud-Ufroz*, 1 vol. in-8°, Calcutta, 1815, pag. 10, édition donnée par M. Roebuck.

[3] Roebuck, *ibid.*, p. 10.

cienne littérature de l'Inde. On pourroit peut-être rapporter ces sortes d'ouvrages, quoique si différents par le plan, à une origine commune. Remarquons en effet qu'Ésope étoit de Phrygie, contrée de l'Asie mineure; qu'il résida à la cour de Lydie; que les Lydiens, ainsi que tous les autres peuples de l'Asie mineure, faisoient un grand commerce avec les Assyriens, alors maîtres de tout l'Orient, et qui étoient en communication directe avec l'Inde: il seroit donc possible qu'Ésope dût aux Indiens l'idée qu'il eut de puiser des exemples parmi les animaux pour donner plus de clarté ou de force à ses discours ou à ses exhortations, ou pour faire entendre d'une manière indirecte des vérités hardies aux oreilles orgueilleuses des despotes d'Asie, ou à celles non moins irritables des peuples corrompus par les flatteries démocratiques.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, on ne peut examiner les recueils de fables qui se sont succédé tant en Orient qu'en Occident, sans être convaincu qu'ils se rapportent à l'un ou à l'autre des modèles primitifs que nous avons fait connoître, les *Fables d'Ésope*, ou les *Fables de Bidpaï*.

Ainsi les quarante et une fables écrites en arabe, que l'on a mises sous le nom de Lokman, toutes très courtes, et sans aucune liaison entre elles, sont évidemment une imitation et quelquefois une simple traduction de celles dont Ésope passe pour être l'auteur: elles sont comparativement très modernes et postérieures au premier siécle de l'hégyre [1]. En les

[1] Voyez Silvestre de Sacy, *Extrait sur les Fables de Lokman*,

attribuant à un personnage nommé dans l'Alcoran, et célèbre par sa sagesse, on a donné lieu de le confondre avec Ésope, de mêler son histoire avec la sienne, et de former du tout un mélange inextricable de faits réels et d'absurdes fictions. Les fables attribuées à Lokman, écrites en style vulgaire et souvent grossier, dépourvues des ornements de l'imagination, n'étoient pas propres à plaire aux Orientaux : aussi paroissent-elles peu répandues parmi eux : elles doivent l'espèce de célébrité qu'elles ont en Occident à ce qu'elles composent un livre court et facile pour l'étude de l'arabe, et aussi à ce qu'un éditeur ignorant, en publiant la traduction que Galland a laissée de l'*Homayoun-Nameh*, l'a donné comme étant de Bidpaï et de Lokman [1], tandis qu'aucune partie de cet ouvrage n'a jamais été attribuée à ce dernier [2].

Le livre composé en persan par Mahomet Kediry, et remis en langage plus moderne par Hadzerout-

traduites par M. Marcel, dans le *Magasin encyclopédique*, et l'article *Lokman*, dans la *Biographie universelle*, t. XXIV, p. 631.

[1] *Les Contes et Fables indiennes de Bidpaï et de Lokman*, traduits d'Ali-Tchelebi-ben-Saleh, œuvre posthume, par M. Galland; 1724, in-8°, deux volumes.

[2] *Les Fables de Lokman* ont été imprimées pour la première fois par Erpenius, en 1615. La meilleure édition est celle que M. Caussin a donnée en 1818. M. Marcel en a donné au Caire une traduction françoise, réimprimée à Paris en 1803, in-12. A. Alsop, dans son *Choix de fables ésopiques*, en a inséré quelques unes de Lokman. (Voy. *Fabularum Æsopicarum delectus*. Oxoniæ, 1698, in-8°, p. 99 à 104.) Tannegui Le Fèvre traduisit en vers latins dix-huit fables de Lokman en 1674.

Nikschiby, intitulé le *Touti-Nemeh*, ou *les Contes moraux*, ainsi que celui du *roman de Sandabad*, ou *Sintypas*, paroissent avoir donné l'idée des *Mille et une nuits*, et de tous ces recueils de contes communs en Orient, qui cessent d'appartenir au genre d'ouvrage dont nous nous occupons, puisqu'ils ont été composés pour amuser les lecteurs, et non pour les instruire et les guider dans les sentiers de la vertu et de la sagesse. Le *Livre de Sandabad*, ou *Sintypas*, est en effet fort ancien ; Masoudi en parle, et lui attribue une origine indienne [1] ; peut-être parcequ'il a été confondu en Orient, aussi bien qu'en Occident, avec celui de Bidpaï [2]. Ce livre de Saudabad est le prototype du roman turc intitulé *les Quarante Visirs*, et de divers autres romans orientaux consacrés à la morale. Si l'on a faussement attribué à Lokman les fables de Bidpaï, il est arrivé aussi, par une confusion semblable, qu'on a mis les fables d'Ésope sous le nom de Sintypas ou Sandabad [3].

L'Arménie, qui se trouvoit plus éloignée de l'Inde que la Perse, et plus rapprochée de la patrie d'Ésope, a aussi préféré le genre d'Ésope à celui de Bidpaï. Les Arméniens possèdent trois recueils de fables. Le premier et le plus ancien de ces recueils contient cent quatre-vingt-dix fables, dont l'invention n'a rien

[1] Silvestre de Sacy, *Notices des manuscrits*, t. X, p. 404 ; et Dacier, *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XLI, p. 546 et suiv.

[2] *Notices des manuscrits*, t. IX, p. 397-406.

[3] Deux manuscrits de la bibliothèque de Moscou contenoient soixante-deux fables d'Ésope en grec, et les attribuoient à un sage de Perse nommé Sintypas.

de remarquable, et dont la morale est presque toujours une maxime pieuse, mais qui le plus souvent ressort assez mal du sujet; et, comme beaucoup des fabulistes orientaux, l'auteur n'a pris aucun soin de peindre les mœurs des animaux qu'il met en scène, et d'éviter les plus choquantes invraisemblances. Du reste, son style, quoique simple, et même quelquefois trivial, est pur et correct. L'auteur est un *vartabied*, ou docteur arménien, nommé Mekhittar, né à Kandsag ou Gandjah, dans l'Arménie orientale : il vivoit au treizième siècle[1]. Le second recueil est écrit d'une manière plus négligée, et le style est mêlé d'expressions vulgaires; mais les fables en sont mieux inventées. Ce recueil est attribué à un nommé Vartan, qui mourut en 1271. Aucun de ces deux recueils n'a été imprimé, et j'en dois la connoissance aux notices et aux traductions manuscrites qu'a bien voulu faire pour moi M. Saint-Martin[2]. Le troisième recueil, intitulé l'*Aghovesakirk*, ou *le Livre du Renard*, écrit par un *vartabied* ou docteur nommé *Eremia* ou Jérémie, a été imprimé plusieurs fois en arménien, particulièrement à la suite de la géographie de Moïse de Khorène[3]. Il semble, d'après son titre, être une

[1] Saint-Martin, dans la *Biographie universelle*, tom. XXVIII, p. 172, col. 2.

[2] Depuis que ceci a été écrit, M. de Saint-Martin a publié un *Choix de Fables de Vartan, en arménien et en françois*, Paris, 1825, in-8°. Voyez sur ces fables M. de Sacy, *Journal des Savants*, avril, 1826, p. 241.

[3] Il en existe une édition faite à Amsterdam, et une autre à Marseille, en 1683.

composition dans le genre de Bidpaï, ou de Sintypas, ou dans le genre de celle de notre roman du Renard, dont je parlerai bientôt : mais il n'en est pas ainsi. Ce livre renferme cent soixante-quatre fables, toutes dans le genre ésopique, et qui n'ont entre elles aucun lien commun que leur but moral. On n'imagine même pas pourquoi l'auteur a donné à son ouvrage le titre du *Renard;* car le renard ne figure pas plus souvent dans son livre que d'autres animaux. Du reste, ces fables sont écrites en mauvaise prose, remplies de locutions vulgaires, et sont assez pauvres d'invention [1].

Aucun autre peuple de l'Asie, que ceux dont nous venons de faire mention, ne paroît avoir de recueil de fables. Les Chinois, dont la littérature est très perfectionnée, emploient souvent l'apologue dans leurs compositions pour développer leurs idées, et leur donner plus de clarté ou plus de force ; mais ils n'ont point de recueil de fables proprement dit. L'emploi de l'apologue comme moyen oratoire, ou comme artifice du discours, se présente si naturellement à la pensée, qu'on le retrouve chez tous les peuples, même les plus sauvages. Les nègres d'Afrique, comme les peuplades d'Amérique, ont aussi leurs fables, qui se confondent quelquefois avec leurs croyances religieuses, mais qui souvent aussi en sont distinctes, et ne sont que de véritables apologues, sans autre but que la morale. Les voyageurs nous en ont rapporté plusieurs dont l'invention est souvent très heureuse.

[1] *Mém. mss.* de M. Saint-Martin.

Après avoir terminé l'énumération des fabulistes orientaux, je reviens en Europe, pour indiquer de même rapidement les compositions qui en ce genre succédèrent à celles que l'antiquité nous avoit laissées.

On ne cessa point de faire usage de l'apologue comme d'un moyen oratoire, et notre Grégoire de Tours met dans la bouche de Théobalde, roi d'Austrasie, une fable ingénieuse d'un serpent qui, gorgé de vin, ne peut sortir de la bouteille où il étoit entré ; mais on fut long-temps sans publier aucun nouveau recueil de fables, et les premiers furent des abrégés de ceux qui existoient.

La décadence des lettres est toujours signalée par des abrégés : on trouve que tous les livres sont longs quand on ne veut plus lire. Durant le déclin du grand empire des Romains, la fable dégénéra comme tous les autres genres de littérature. Au neuvième siècle, un grammairien nommé Ignatius Magister, qui, du diaconat et de la sacristie de l'église de Sainte-Sophie, parvint au siége épiscopal de Nicée, abrégea les fables de Babrias, et réduisit chacune d'elles à quatre vers iambiques. Cet extrait défiguré n'eut que trop de succès, et nous est parvenu sous le nom de *Gabrias* [1], qui n'est que celui de Babrias, défiguré par un copiste. L'ouvrage d'Ig-

[1] *Gabriæ græci Tetrasticha*, dans Neveleti, *Fabulæ var. auct.*, 1660, in-8°, p. 354 ; et *Æsopi Fabulæ*, etc., græc. et lat., apud Joannem Froben, 1538, in-8°, p. 232-253. — Schwabe, dans son édition de Phèdre, 1806, in-8°, t. I, p. 161, *Notitia litteraria de Phædro*.

natius a peut-être contribué à nous faire perdre celui de l'auteur original, qui existoit encore au douzième siècle.

Michel Glycas, historien grec du onzième siècle, dont les annales vont depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de Comnène, en racontant la création des animaux, rattache en quelque sorte l'apologue aux croyances populaires, et rapporte les traditions fabuleuses qu'on retrouve depuis dans les *bestiaires* et les *volucraires* écrits en langue vulgaire du treizième siècle; et c'est chez lui qu'on trouve la fable du Renard qui fait le mort pour attraper les oiseaux.

Saint Cyrille, dit Constantin, apôtre des Esclavons, écrivit en grec, ou peut-être en langue esclavonne, un recueil de quatre-vingt-quinze fables, divisé en quatre livres, dont il ne nous reste qu'une traduction latine que le P. Cordier, jésuite, crut publier pour la première fois en 1630, quoiqu'il en eût déja paru plusieurs éditions[1]. Ces fables sont dans le genre ésopique; mais, comme l'auteur se proposoit pour but l'instruction religieuse, il met dans la bouche des animaux de longs sermons, des citations

[1] Le titre de l'ouvrage de S. Cyrille est *Speculum sapientiæ Beati Cyrilli, alias quadripartitus apologeticus vocatus.* Il parut, dans les quinzième et seizième siècles, plusieurs éditions in-folio et in-4° de cette traduction latine. Adry a donné sur S. Cyrille une dissertation dans le *Magasin encyclopédique*, 1806, t. II, p. 17, que M. de Roquefort a extraite dans sa *Notice sur les fables*, insérée en tête du tome II des *Poésies de Marie de France*, p. v et xvj.

des philosophes anciens et des livres saints. Ce défaut de convenances et ces longueurs, joints aux allusions souvent recherchées que l'on trouve dans les fables de Saint Cyrille, expliquent leur peu de succès, et pourquoi elles furent peu répandues, quoiqu'elles aient été plusieurs fois réimprimées. Nicéphore Bazilicas, professeur de rhétorique à Byzance, sous le règne d'Alexis Comnène, n'a écrit que cinq fables, qui ont été traduites et publiées par Léon Allatius.

Les recueils connus d'Ésope et de Phèdre continuèrent à être les seuls d'un usage universel, et on les reproduisit sous différentes formes.

Ainsi Romulus, ou l'auteur, quel qu'il soit, qui s'est caché sous ce nom, écrivit au neuvième siècle un recueil de fables qu'il annonce avoir été traduit du grec[1], mais qui n'est presque composé que des fables de Phèdre, dont les vers ont été changés en rompant la mesure; et Vincent de Bauvais, dans son *Miroir moral*, traduisit en mauvaise prose latine quelques unes des fables de Phèdre, ou plutôt ne fit que transcrire trente-deux fables de Romulus. Un anonyme mit au commencement du treizième siècle les fables de Romulus en vers élégiaques latins; Nevelet les a publiées dans son recueil. M. Robert prétend que cet anonyme se nommoit Gaufredus; mais le vers qu'il cite à l'appui de son opinion prouve au

[1] Schwabe a donné une édition des fables de Romulus à la suite des fables de Phèdre. Brunsw., 1806, in-8°, t. II, p. 583. Il a disserté sur cet auteur dans sa *Notitia litteraria de Phædro*, t. I, p. 164 de son édition de Phèdre.

contraire que ce Gaufredus ou Geoffroi fut seulement le copiste ou l'éditeur du manuscrit où se trouvent ces fables[1]. Neckam, écrivain anglois, qui mourut en 1215, avoit aussi composé en vers latins un recueil de fables intitulé *Novus Æsopus*, dont six seulement nous sont restées.

Au quatorzième siècle, Planude, moine de Constantinople, écrivit de nouveau en prose grecque un recueil de fables, qu'il fit paroître sous le nom d'Ésope; et il mit en tête une vie de cet ancien, pleine de contes populaires et d'anachronismes. Comme Planude fut envoyé par Andronic-le-Vieux pour être ambassadeur à Venise, son recueil de fables, ainsi que ses autres ouvrages, se répandirent en Occident; et pendant long-temps les fables recueillies ou compilées par Planude, en 1447, ont passé pour être les véritables fables d'Ésope. Nicolaus Pergaminus composa enfin son *Dialogus creaturarum*, imprimé en 1480, et traduit en françois en 1483[2].

Remitius ou Reinucius ou Ranutio d'Arezzo traduisit de nouveau en latin vulgaire les fables qui portoient alors le nom de Babrias[3]. Nicolo Perotti, archevêque de Siponte ou Manfredonia, écrivit aussi à la même époque, en vers latins, un certain nombre de fables d'Avienus, et d'autres attribuées à Ésope: comme il mit ces fables à la suite des fables de

[1] Robert, *Fables inédites*, t. I, p. XCIII.

[2] M. Robert a le premier trouvé, dans un manuscrit, le nom du *Dialogus creaturarum*, *Fables inédites*, t. I, p. CCXXVIII.

[3] Schwabe, *Notitia litteraria de Phædro*, dans *Phædr. Aug. Fab. Æsop.* Brunswigæ, 1806, in-8°, t. I, p. 169.

Phèdre, qu'il avoit transcrites et dont il avoit imité le style et pillé les vers, plusieurs critiques de nos jours y ont été trompés, et ont attribué à Phèdre les fables de Perotti[1]. Les prédicateurs latins du quinzième siècle se plaisoient à entremêler dans leurs sermons des apologues et des historiettes; et l'on retrouve dans les recueils de sermons latins de Jean Raulin, de Jacques de Lenda, de Vincent Ferrier, de Scala, de Robert Messier, des sujets traités par La Fontaine, parcequ'ils l'avoient été dans Phèdre, dans Ésope, ou dans Bidpaï.

Dans le seizième siècle, Abstemius, ou plutôt Astemio, fit paroître deux cents fables en prose latine, qu'il annonçoit avoir été traduites du grec, mais dont quelques unes étoient de son invention, et qui sont même entremêlées de quelques contes dont les sujets sont modernes[2].

Nevelet réunit enfin dans un seul volume, qui parut en 1610[3], les fables d'Ésope, d'Aphtone, d'Igna-

[1] Schwabe, *ibid.*, t. I, p. 229. — Les fables de Perotti furent publiées à Paris sous ce titre : *Nouvelles fables de Phèdre*, traduites en vers italiens par M. Petronj, en prose françoise par M. Biagioli, avec des notes latines de l'édition originale. Paris, Didot, 1812, in-8°.

[2] Les premières fables d'Abstemius parurent pour la première fois à la suite de trente fables d'Ésope, traduites en latin par Laurent Valle, sous ce titre : *Hecatomythium, sive centum fabulæ, ex græco in latinum versæ*; 1495, in-4°, Venise. Le second recueil parut sous le titre d'*Hecatomythium secundum*. Venise, 1499, in-4°. — Nevelet les a réimprimées dans son recueil en 1610, in-8°, p. 531 à 618.

[3] L'édition de 1660 est, dit-on, la même que celle de 1610,

tius Magister, de Babrias, de Phédre, d'Avienus, et d'Abstemius. Mais on ne trouve pas dans ce recueil celui de Faërne, qui avoit traduit en vers latins, avec une rare élégance, cent fables tirées d'Ésope, et de divers auteurs grecs. Faërne a été un des plus heureux imitateurs de Phèdre, dont l'ouvrage ne lui a pas été inconnu, et qui, souvent pillé et long-temps enseveli dans l'oubli, ne fut exhumé de la bibliothèque de Pithou qu'en 1596 [1].

Divers autres auteurs écrivirent dans ce siècle des fables en latin. La langue latine étoit alors plus usitée parmi les auteurs que la langue vulgaire; et François Philelphe [2], Paulinus Fabius [3], Hieronymus Osius [4], Regnier [5], Walchius Schorndoff [6], Regnerius, tradui-

intitulée *Mythologia Æsopica*, dont on a seulement changé le titre: *Fabulæ variorum auctorum*, *opere et studio* Isaaei Nicolaï Neveleti. In-8°, Francofurti, 1660. Ce volume a six cent soixante-dix-huit pages, sans la préface.

[1] Phædri *Augusti liberti Fabul. Æsop.*, libri V, *Augustobonæ Tricassium*. In-16 fort mince.

[2] Les fables de François Philelphe sont en vers latins, et furent imprimées à Venise. On en trouve une traduction françoise de Baudoin à la suite des fables d'Ésope. Paris, 1649, in-8°.

[3] On a de Paulinus Fabius cent fables en quatrains, qui sont à la suite de celles de Gabrias. Venise, Ziletti, 1587, in-18.

[4] Les fables de Hieronymus Osius, dont quelques unes sont tirées de Phèdre, sont intitulées *Phryx Æsopus*. Francofurti, 1574 ou 1573.

[5] Regneri Belnensis, *Apologi Phædrii*. Divione, 1643. Il y a cent fables, divisées en deux parties.

[6] Joannes Walchius Schorndoffensis, *Decas fabularum*. Strasburgi, 1640, in-4°.

sirent, soit en vers latins, soit en prose latine, les fables d'Ésope, et de Phèdre, ou d'autres écrivains, et en ajoutèrent aussi de leur invention.

Toutes ces fables étoient dans le genre de celles d'Ésope. L'ouvrage de *Vichnou-Sarmah*, ou les *Fables de Bidpaï*, dont on multiplioit en Orient les traductions et les imitations, resta inconnu en Occident jusqu'au temps des croisades. Mais ces irruptions à jamais célèbres, et les progrès des Arabes dans les sciences et les lettres, exercèrent sur la littérature des peuples une influence qui n'a pas été assez remarquée. Dès la fin du onzième siècle un juif converti, Pierre Alphonse, avoit traduit de l'arabe en latin un ouvrage qui semble n'avoir été qu'un extrait ou une imitation de l'ouvrage indien. Il l'intitula *Doctrina clericalis*. C'est l'instruction d'un père à son fils, ou d'un philosophe à son disciple. L'ouvrage de Pierre Alphonse fut deux fois traduit en vers françois, sous le titre de *Chastoiement*; et il s'en fit encore au quinzième siècle une excellente traduction en prose, que l'on croit être de Jean Miellot. Ces diverses traductions ont été publiées pour la première fois en 1824 par la société des bibliophiles françois. C'est au treizième siècle, lorsque les idiomes modernes de l'Europe commençoient à se polir, lorsque les auteurs essayoient, en écrivant dans ces idiomes, de créer, chacun dans leurs pays respectifs, une littérature nationale, que l'ouvrage de *Vichnou-Sarmah* commença à être connu par l'intermédiaire de la langue arabe. Ce fut dès-lors que les deux genres de l'Apologue, l'*indien* et le *phrygien*, commencèrent à

—

être cultivés concurremment en Europe, et eurent chacun leurs partisans et leurs imitateurs.

Le livre de *Calila* fut traduit en espagnol en l'année 1289, d'après le texte arabe. C'est sur cette traduction que Raimond de Beziers, en 1313, fit, par l'ordre de Jeanne, reine de France et de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, une version latine dont l'original existe à la Bibliothèque du Roi : mais Raimond de Beziers[1] s'est servi aussi pour son travail d'une autre traduction latine du même ouvrage, écrite entre les années 1262 et 1278, par un juif converti à la religion chrétienne, connu sous le nom de Jean de Capoue[2]. Cette traduction, intitulée *Conduite de la vie humaine*, ou *Parabole des anciens sages*[3], a été faite sur le texte hébreu du rabbin Joël, qui lui-même avoit traduit une autre version en langue arabe[4]. L'ouvrage de Jean de Capoue eut beaucoup de succès, et c'est de là que dérivent, directement ou indirectement, plusieurs autres traductions ou imitations écrites en italien, en allemand, en françois, en espagnol, et peut-être en d'autres langues. Ainsi la traduction allemande attribuée au duc Éberhard, imprimée à Ulm en 1483, et intitulée *Nourriture du sage de l'espèce à l'espèce*, ou *le Livre de la sagesse*[5], a

[1] Silvestre de Sacy, *Notices des manuscrits*, t. X, deuxième partie, p. 1.

[2] *Id.*, *ibid.*, t. IX, p. 397-466.

[3] *Directorium humane vite, alias parabole antiquorum sapientium.* Voyez *Notices des manuscrits*, t. IX, p. 398.

[4] Silvestre de Sacy, *Notices des manuscrits*, t. IX, p. 436.

[5] *Beispeise der Weisen von Geschlecht zu Geschlecht*, ou *Das Buch der Weisheit.*

été faite sur la traduction de Jean de Capoue. La plus ancienne version espagnole, intitulée *Recueil de faits et d'exemples contre les embûches et les périls du monde*[1], qui fut imprimée pour la première fois à Burgos en 1498, a aussi été faite sur la traduction de Jean de Capoue. C'est dans cette version espagnole qu'Ange Firenzuola a puisé le sujet de cette partie de ses œuvres en prose, qui est intitulée *Première façon des discours des animaux*[2]. De même le Doni, dans son ouvrage intitulé *Philosophie morale tirée des plus anciens auteurs*[3], n'a fait autre chose, dans la quatrième partie de son ouvrage intitulé *Traités divers des anciens sages*[4], que de mettre en italien, sans en prévenir ses lecteurs, la traduction latine de Jean de Capoue; et comme ce juif, dans sa version, substitue le nom de *Sandipa* ou *Sandipaï* par-tout où dans la version arabe se trouve le nom de *Bidpaï*, il en résulte que le Doni, et beaucoup d'autres après

[1] *Exemplario contra los engagnos y peligros del mundo.* Burgos, in-folio, 1498. Por maestre Fadrique Alemau de Basilea. Voyez *Notices des manuscrits*, t. IX, p. 436.

[2] *La prima veste dei discorsi degli animali.* La meilleure édition de Firenzuola est celle de Florence, 1763, en trois volumes in-8°. — Gabriel Cottier a traduit le *Discours des animaux*. Lyon, 1556, in-16.

[3] *La Filosofia morale del Doni, tratta dagli antichi scrittori, ovvero la filosofia de' sapienti antichi scritta da Sendabar moralissimo filosofo indiano*, etc. Venise, 1552, ou 1567 et 1606, in-4°.

[4] Un nommé Pierre de La Rivey, Champenois, a réuni la traduction des *Discorsi degli animali* de Firenzuola et des *Tratti diversi de' sapienti antichi*, de Doni, et les a publiés sous le titre de *Deux livres de filosofie fabuleuse.* Lyon, 1579, in-18.

lui, ont confondu le livre de *Calila et Dimna*, ou les fables de *Bidpaï*, avec le roman de *Sandabad*. Ce roman fut traduit en grec vulgaire, et attribué par le traducteur à un Persan nommé Mousos [1].

On fit bientôt en langue vulgaire nombre de traductions et d'imitations du livre de *Calila et Dimna*, et du *Roman de Sandabad*.

Ainsi le *roman du Renard*, composé en vers au commencement du treizième siècle par Perrot de Saint-Cloud [2], et qui a été enfin récemment publié dans la langue originale [3], est une imitation du livre de *Calila;* mais cette imitation a pris la teinte nationale; elle est empreinte du caractère du siècle dans lequel l'auteur a vécu. La raison, dans cet ouvrage, pour plaire à ceux qu'elle veut convaincre, se sert des armes de la satire, se déguise sous le masque de la folie, et emprunte même quelquefois le langage de la licence. Ce roman, qui eut un prodigieux succès, trouva des continuateurs [4] et des traducteurs, tant

[1] Dacier, *Mém. de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XLI, p. 554.

[2] Le Grand d'Aussy, *Fabliaux*, t. I, p. 383 à 398. — Roquefort, *de l'État de la Poésie françoise dans les douzième et treizième siècles*, in-8°, 1815, p. 161.

[3] Le *Roman du Renard, publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, des treizième, quatorzième, et quinzième siècles*, par D. M. Méon, 1826, 4 vol. in-8°.

[4] Les continuateurs furent Richard de Lison et Jacquemars Giélée, de Lille en Flandre, Rutebœuf, et un anonyme de la ville de Troyes. L'anonyme de la ville de Troyes est l'auteur du *Renard contrefait*. Selon la conjecture de M. Méon, Marie de France auroit écrit le *Couronnement du Renard*. Les traducteurs du *Roman*

en vers qu'en prose. Si La Fontaine, comme quelques uns l'ont cru à tort, eût connu ces anciens monuments de notre littérature, il eût profité de la manière ingénieuse dont l'auteur de ce long poëme a modifié la fable du Corbeau et du Renard, empruntée à Ésope et à Phèdre. Pour parvenir à ses fins, le Renard dans le vieux poëte françois n'emploie pas, comme dans notre fabuliste et ses prédécesseurs, une grossière adulation. C'est du père du Corbeau dont il vante la voix forte et élevée: celui-ci ne veut pas avoir l'air d'avoir dégénéré; il tombe dans le piège tendu à sa vanité par le rusé Renard qui se saisit aussitôt de la proie que le Corbeau a lâchée.

Le *roman de Sandabad* fut d'abord traduit du grec

*du Renard* sont: Jean Tenax, qui le mit en prose françoise dans le quinzième siècle, sous le titre du *Livre de Maistre Regnard et de dame Hersand sa femme*, etc., Paris, Philippe Lenoir, in-4° sans date; Henri Alcmaer, qui le mit en bas saxon, Lubeck, 1498, in-4°. Il y en a eu en Allemagne au moins vingt-quatre éditions, tant en prose qu'en vers, sans y comprendre le charmant poëme de Jean Wolfang Goëthe, qui l'a divisé en douze chants. Gérard Leen imprima ce roman en prose flamande, à Goude, en 1479, in-4°. Guillaume Caxton le traduisit du hollandois en anglois, et le mit sous presse dans l'abbaye de Westminster, en 1481, in-folio, et depuis cette première édition il en parut quatre autres à Londres. Deux éditions ont été publiées en danois; une à Lubeck, en 1555, et l'autre à Copenhague, en 1656, toutes deux in-4°. Il en a été donné cinq de la traduction faite par Hartmann Schopper, dont la première fut imprimée à Francfort sur le Mein, en 1567, in-8°, et réimprimée quatre fois dans la même ville. Il existe à la Bibliothèque du Roi une traduction latine en vers élégiaques du *Roman du Renard*, faite dans le quatorzième siècle, et que le savant Baluze attribuoit à un Jacobus Melandrus.

en latin par un moine de l'abbaye de Haute-Selve[1], et ensuite imité en vers françois sous le titre de *Dolopathos*, ou *les sept Sages de Rome*[2], par Hebert ou Herbert, en 1260. Cet ouvrage eut un grand succès; on en multiplia les copies, presque toutes différentes par le nombre et la nature des nouvelles qui s'y trouvent intercalées: il fut non seulement traduit, mais imité dans les divers idiomes vulgaires de l'Europe, et il a produit celui d'*Éraste, fils de l'empereur Dioclétien, de sa belle-mère Aphrodisia, et des sept visirs ou des sept philosophes*[3], et aussi *le Marc-Aurèle*, ou *l'Horloge des princes, de Guevara*[4]. Ces romans ont été traduits, imités, abrégés en diverses langues modernes, et furent publiés sous des titres différents[5].

La prédilection des lecteurs pour les fictions romantiques n'avoit pas anéanti le goût de la simplicité et de la concision qui avoit fait le succès des fables d'Ésope; et le même manuscrit renferme souvent le livre de *Calila*, le *roman de Sandabad*, et les *fables*

[1] Dacier, *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XLI, p. 559.

[2] Il y en a une version françoise imprimée à Genève, in-folio, 1482.

[3] *Prince Erastus, fils de Dioclétien*, imprimé à Venise en 1548 et 1550. — *Historia lastimera del principe Erasto*, por Pedro Hurtad. Anvers, 1573. — *Avvenimenti del principe Erasto*. Venet., 1542, 1550, 1582, 1599. Il y a une traduction françoise du *Prince Éraste*, avec des changements, donnée en 1709 par le chevalier de Mailly.

[4] Le Marc-Aurèle de Guevara a été bien connu de La Fontaine; et c'est de ce livre qu'il a tiré son *Paysan du Danube*, l. XI, fab. VII.

[5] Voyez *Historia calumniæ Novercalis*, etc. Anvers, 1490.

*d'Ésope*. Ceux qui faisoient alors le métier de copiste vouloient renfermer dans un même volume un cours complet de morale sous toutes les formes connues de l'apologue, et des inventions fabuleuses ou romanesques.

Cependant, dès que les langues vulgaires avoient commencé à se polir et à s'écrire, on s'étoit emparé des fables d'Ésope pour les traduire ou les imiter.

Dès le treizième siècle un anonyme traduisit en vers allemands les fables d'Ésope; et il paroit qu'il en fut fait dans ce siècle, et peut-être même plus anciennement encore, une traduction en langue angloise, soit en prose, soit en vers, qui jusqu'ici est restée inconnue. Du moins Marie de France assure avoir traduit de l'anglois son *Ysopet*, ou *petit Ésope*. L'ouvrage de Marie est un recueil d'une centaine de fables, mises en vers de huit syllabes, et à rimes plates. Ces fables, si l'on en croit l'auteur, sont toutes tirées d'Ésope; mais on en remarque dans le nombre quelques unes de Phèdre, qu'on ne trouve plus dans aucune des collections de fables attribuées à Ésope: quelques autres n'existent ni dans ces dernières collections, ni dans Phèdre, et paroissent être de l'invention de Marie ou de l'auteur qu'elle a traduit. Marie fit sa traduction à la prière d'un comte Guillaume qui étoit, suivant elle, le plus vaillant du royaume. Il est à présumer que ce comte étoit Guillaume, fils aîné de Marguerite II, comtesse de Flandre en 1244. Quelques uns des vers de Marie de France font penser qu'elle étoit flamande et non bretonne, comme l'ont

avancé sans preuves quelques auteurs modernes[1]. Lorsqu'elle entreprit son *Ysopet*, Marie s'étoit déja fait connoître comme un des meilleurs poëtes de son temps par ses *lais* ou *contes de chevalerie*. Ses *lais* et ses *fables* ont été publiés récemment, et forment un des plus précieux monuments de notre ancienne littérature. Le style de Marie se ressent de l'enfance du langage; il est trop simple et offre trop peu de variété dans les tournures; mais on remarque dans toutes ses productions du jugement, du goût, de l'esprit, de la grace, et du naturel[2]. Deux autres ouvrages intitulés *Ysopets*, écrits dans le treizième siècle, existent encore en manuscrit dans les bibliothèques. L'un est la traduction du fabuliste anonyme latin publié par Nevelet; l'autre est aussi une traduction d'un fabuliste latin que nous avons perdu.

Dans le quatorzième siècle, et entre les années 1333 et 1347, un anonyme traduisit en vers françois dix-huit fables d'Avienus, et un plus grand nombre de l'anonyme latin dont Gaufredus fut l'éditeur. Cette version, qui porte le titre d'Ysopet Aviennet, est, comme les fables de Marie, à rimes plates, et en vers de huit syllabes: elle n'a point été publiée. Un second recueil en langue vulgaire, qui porte simple-

[1] Conférez M. Méon, le *Romon du Renard*, page VIII de l'avertissement; l'*Hist. litt. de France*, t. XVI, p. 209; et Roquefort, préface des *Poésies de Marie de France*.

[2] Le Grand d'Anssy, *Contes dévots, fables, et romans onciens, pour faire suite aux Fabliaux*. In-8°, 1781, t. IV, p. 151-248; et Roquefort, *Poésies de Mnrie de France*, 2 vol. in-8°, 1820.

ment le titre d'Ysopet, paroît être la traduction en vers françois des fables latines d'Alexandre Neckham. Ces fables françoises sont remarquables par l'emploi régulier des rimes croisées, et des différents genres de mesures, offrant des quatrains, des sixains, des octaves souvent entremêlées d'une suite de rimes plates. Ce sont ces deux recueils que M. Robert a publiés récemment avec les fables de La Fontaine[1].

Après l'invention de l'imprimerie, les éditions et les traductions des fables d'Ésope se multiplièrent; mais on ne reproduisit pas les imitations ou les traductions en vers qui en avoient été faites en langue vulgaire, parceque les variations de la langue furent si rapides que ces ouvrages étoient devenus presque inintelligibles. Dès-lors ils furent presque entièrement oubliés. Mais on continua à donner des tra ductions en prose des divers fabulistes. Ainsi le frère Julien Macho ou Machaut, des augustins de Lyon, traduisit en prose et en langue vulgaire le recueil qui contenoit l'anonyme latin donné par Gaufredus, les fables d'Aviennet, et celles de Pierre Alphonse. Robert Gobin sema sa *satire des loups ravissants*, d'apologues remarquables par leur naïveté. Il parut des versions françoises du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais, ou du *Catena Temporum*, ou *Mer des Histoires*. Guillaume Tardif orna de son langage naïf les fables que Laurent de Valla avoit traduites en latin. L'Allemagne eut aussi, dans les treizième, quatorzième et quinzième siécles, quelques fabulistes. Le

[1] Robert, *Fables inédites des douzième, treizième, et quatorzième siècles*, 2 vol. in-8°, 1825.

recueil des *Minnesinger* ou Chantres d'Amour contient cinquante-deux fables parmi lesquelles on remarque celle du Meûnier, son Fils et l'Ane. Hugues de Timberg composa son *Courrier* (*der reuner*) vers l'an 1300; ensuite Steinhovel et Burcard Waldis traduisirent ou imitèrent les fabulistes latins du moyen âge dont nous avons fait mention.

Dans le siècle suivant, c'est-à-dire dans ce seizième siècle à jamais mémorable par les progrès rapides que les sciences, les lettres et les beaux-arts firent en Europe, la muse de l'apologue annonça en France ce qu'elle devoit être un jour: elle offrit déja, dans le recueil de Corrozet, dans quelques fables de Guillaume Gueroult et de Philibert Hegemon, des modèles que les autres nations s'empressèrent d'imiter, comme elles ont depuis imité notre La Fontaine. Il semble que le génie national et la nature du langage concouroient également à assurer à la France le premier rang dans ce genre de littérature. Le recueil de Gilles Corrozet se compose de cent fables mises en vers d'après Ésope; il parut en 1542[1]. L'on trouve déja dans ce poëte cet art de mettre en scène les acteurs de l'apologue, de les faire dialoguer entre eux de manière à donner à

[1] Les *Fables du très ancien Ésope Phrigien, premièrement escriptes en grec, et depuis mises en rithme françoise*, 1542. A Paris, de l'imprimerie de Jean Denis. Cette édition est la première et la plus belle. On en fit d'autres à Rouen en 1548; une en 1587, avec la vie d'Ésope tirée de Planude, 1 vol. in-18. Les *Fables d'Ésope* en rhythme françoise, par Antoine Dumoulin, Rouen, 1578, in-16, sont celles de Corrozet. Dumoulin n'en est que l'éditeur.

l'action plus de vivacité, d'intérêt et de vraisemblance. Il possède aussi le talent de varier à propos le ton de la narration, et même la coupe des vers, selon la nature des sujets ou l'ordre des idées. Sous tous ces rapports, Corrozet semble l'emporter sur Phèdre, quoiqu'il ne puisse lui être comparé ni pour le choix des expressions, ni pour le goût, ni pour la pureté du style. Mais il écrivit dans un temps où la langue n'étoit point encore formée. Le recueil de Guillaume Haudent[1], qui parut cinq ans après celui de Corrozet, quoique offrant un nombre de fables triple de ce dernier, lui est très inférieur en mérite. Cependant La Fontaine l'a connu, puisqu'il lui a pris le sujet d'une des deux fables dont il est l'inventeur. Les autres sont celles d'Ésope, traduites sur les traductions ou imitations latines de Laurent de Valla. Remitius, Philibert Hegemon[2], et Guillaume Gueroult[3] imitèrent heureusement Corrozet, liseur du roi Charles VIII : on pourroit même dire que ce dernier le surpassa, s'il n'avoit pas écrit un trop petit nombre de fables pour pouvoir prendre un rang

[1] *Trois cent soixante et six apologues d'Ésope, traduits nouvellement du latin en rithme françoise*, par Maistre Guillaume Haudent, Rouen, 1547, in-16.

[2] *La Colombière* ou *Maison rustique* de Philibert Hegemon; *l'Abeille françoise* du même auteur; ses *Fables morales et autres poésies*. Paris, 1583.

[3] Le *premier livre des emblèmes*, composé par Guillaume Gueroult. A Lyon, chez Balthazar Arnoullet, 1540, in-8° de soixante-douze pages. Je ne fais point mention des douze fables de fleuves ou de fontaines de Ponthus de Thiard, 1585, in-12 : ce sont des fables mythologiques, et non des apologues.

parmi les fabulistes. Quoi qu'il en soit, ces auteurs, si peu connus au siècle de Louis XIV, et tout-à-fait inconnus à notre âge, ont le mérite d'avoir été les véritables précurseurs de La Fontaine, qui a beaucoup profité de leur lecture. Marot avoit bien mis en vers la fable du Lion et du Rat; mais il l'a contée trop longuement, et avec une affectation et une recherche d'esprit et de gaieté peu convenables à ce genre[1].

L'ouvrage de Corrozet fut plusieurs fois réimprimé en France, et eut des imitateurs chez les étrangers, particulièrement en Italie. Ainsi Giovan Mario Verdizotti traduisit en vers italiens cent fables du grec et du latin, d'après les auteurs anciens et modernes les plus illustres. Ces fables eurent un grand nombre d'éditions[2] : elles étoient ornées de figures en bois assez remarquables, que plusieurs auteurs, trompés par Fontanini et le Quadrio, attribuent au crayon du Titien, mais que l'éditeur, dans la préface, dit avoir été dessinées par l'auteur même. César Pavesi[3] traduisit ensuite en vers cent cinquante des fables attribuées à Ésope. La traduction en sonnets italiens

[1] Marot, *Epîtr.* XI, t. II, p. 42, in-12.

[2] Verdizotti, *Cento favole bellissime*, in-8°, 1570, 75, 77, 99; 1613, 21. Venezia. Dans l'édition de 1621 (j'ignore si c'est la dernière) il y a une table des fables, où elles ont été numérotées; mais celui qui a fait cette table a oublié de numéroter la première, de sorte que les chiffres des fables de Verdizotti que nous avons citées dans nos notes se trouvent toujours excéder d'une unité ceux de cette table.

[3] L'ouvrage de Cesare Pavesi est intitulé *Il targa che contiene* 150 *favole*. La seconde édition est de 1560. Il y en eut deux autres en 1569 et en 1576.

des mêmes fables, par Accio-Zuccho, Véronois, surnommé *da Summa campagna*, avoit paru dès le quinzième siècle; elle fut louée par Scaliger[1]. Bernardino Baldi publia, dans le siècle suivant, cent apologues en prose qui furent mis en vers par Crescembini, et en partie imités par Giulio Cesare Capaccio[2]. Carlo Caffarelli d'o Gobbio mit aussi en vers des fables tirées d'auteurs anciens, et des contes ou facéties puisés dans des auteurs modernes. En Espagne, un anonyme traduisit en prose espagnole la collection des fables latines d'Avienus, de Remicius et autres que Julien Machaut avoit déja fait paroître en françois, et lui donna le titre d'Ysopo[3]. Le même recueil fut aussi traduit en allemand, vers la même époque, par Henrich Steinhovel[4].

Dans le commencement du dix-septième siècle, un certain Étienne Perret, d'Anvers, mit au jour un volume in-folio contenant vingt-cinq fables[5]; mais son langage, plus flamand que françois, n'étoit propre qu'à rebuter les lecteurs; aussi avoit-il eu soin d'orner son livre de fort belles gravures, pour se procurer des acheteurs, moyen souvent employé avec succès par les auteurs de nos jours. L'Écossois Ogilby,

[1] Vérone, 1479, in-4°, et 1491, 93, 97.

[2] Giulio Cesare Capaccio, *gli Apologi*, 1602, in-8°. Napoli, 1619, in-4°, avec figures.

[3] Ysopo, *Fablas d'Avieno collectaneas extravagante de Remicio*, Burgo, 1496, in-folio.

[4] Steinhovel, *Æsopus*, gothic. in-folio.

[5] *Vingt-cinq fables des animaux*, ou *Vrai miroir exemplaire*, etc. Delft, 1618, in-folio.

qui, tel que notre Corrozet, fut à-la-fois géographe, littérateur, et compilateur, traduisit aussi comme lui les fables d'Ésope, et les mit en vers anglois[1].

Cependant, malgré le succès de son ouvrage, de celui de Corrozet en France, et de celui de Verdizotti en Italie, c'est dans le commencement du dix-septième siècle, et lorsque toutes les langues de l'Europe atteignoient leur entier développement, que l'on commença à préférer la prose aux vers dans la composition des fables; ce qui engagea Ogilby, en publiant une édition plus splendide de ses fables, à les mettre en prose[2]. On fit de même en France; et des traductions d'Ésope en prose, faites d'après les versions latines, ou d'après le texte grec, remplacèrent le recueil de Corrozet, qui fut oublié[3], de même que les poëtes qui l'avoient imité. Enfin les traductions latines et en langues vulgaires du livre de *Calila*, et sur-tout la traduction françoise des quatre premiers chapitres de l'*Anvari-Sohaïli*, ou de la version persane de ce livre, qui parut en 1644 sous le titre de *Livre des lumières*, ou *la Conduite des*

[1] Ogilby's *fables*, 1665, in-8°, figures.

[2] Ogilby's *fables*, 1668, in-folio, avec gravures d'Holkar.

[3] *Les Fables et la Vie d'Ésope Phrigien, traduites de nouveau en françois selon la vérité grecque, revues, corrigées, et augmentées de nouveau.* A Troyes. Se vend à Paris, chez Jean Musier. *Les fables d'Ésope, traduites du grec, avec un choix de plusieurs autres fables attribuées à Ésope par des auteurs anciens*, par Pierre Millot Langrois, *ensemble la Vie d'Ésope*, par de Meziriac. Bourg-en-Bresse, veuve de Joseph Tainturier, 1646, in-12.

*roys*[1], donnèrent à l'apologue une forme toute nouvelle, qu'il est nécessaire de faire connoître.

Les François avoient bien traduit, dans le seizième siècle, les romans moraux auxquels leurs propres compositions, dans le treizième siècle, et le livre de *Calila*, avoient donné naissance tant en Espagne qu'en Italie, mais ils n'en avoient pas produit de semblables. Ces traductions même avoient eu peu de succès, et étoient déja oubliées dans le dix-septième siècle. La traduction latine de Jean de Capoue n'étoit connue que des hommes de lettres. La traduction que David Sahid essaya de donner du livre de *Calila* n'eut pas beaucoup plus de succès en France que les traductions de Firenzuola, de Doni, et de Guevara. Sahid ne put faire paroître que la première partie ou les quatre premiers chapitres de l'ouvrage d'Hosaïn-Vaez; il se passa plus d'un demi-siècle avant qu'on réimprimât une seconde édition de cette première partie d'un livre si curieux, si intéressant, et si neuf à l'époque où il fut publié : encore, pour pouvoir en assurer le débit, crut-on devoir en changer le titre, et l'annoncer comme un livre tout nouveau[2]. Cepen-

[1] *Livre des lumières*, ou *la Conduite des roys*, *composé par le sage Pilpay*, *Indien*, *traduit en françois par David Sahid d'Hispahan*, *ville capitale de Perse*. A Paris, chez Siméon Piget, 1644, in-8°. Cette traduction de David Sahid paroit avoir été revue par Gaulmin.

[2] *Les Fables de Pilpay*, *philosophe indien*, ou *la Conduite des roys*. Paris, chez Florentin et Pierre de Laulne, 1698, in-12. On a supprimé l'épître dédicatoire et ces mots, *fin de la première partie*, qui se trouvent dans l'édition de 1644. Il y a une autre édition faite à Bruxelles et à Paris, 1698, avec ce titre : *Les fables*

dant tous ces romans moraux, toutes ces imitations, toutes ces traductions du livre de *Calila*, firent naître l'idée de donner plus de développements aux leçons et aux préceptes que l'apologue est destiné à inculquer. Les auteurs qui entreprirent de composer des fables voulurent, à l'imitation de l'auteur indien, qu'elles servissent d'exemple et de preuves à l'exposition méthodique des principes de la morale; mais en même temps, soit par défaut d'imagination, soit par système, soit parcequ'ils étoient avertis par le peu de succès des traductions du livre de *Calila*, et des romans moraux traduits de l'italien et de l'espagnol, ils évitèrent de rattacher leurs fables et les diverses matières comprises dans leurs livres à une fiction principale, et ils traitèrent chaque sujet ou chaque fable isolément. C'est ainsi qu'en Espagne Lorme Gomez Tejada, chapelain des bernardins de Taleveira de la Reyna, fit paroître, en 1636, son ouvrage intitulé *Lion merveilleux*, qu'il appelle lui-même un apologue moral composé: c'est une sorte de roman dont les animaux sont les héros, et dans

*de Pilpay, philosophe indien*, ou *la Conduite des grands et des petits*. C'est sur cette édition que, selon M. de Sacy (*Notices des manuscrits*, tom. X, première partie, p. 427), a été faite une version en langue grecque moderne, imprimée à Vienne en 1783. — Selon M. Diez (*Inhalt und vortrag des Kœniglich, Buch*, p. 146), la traduction des *Fables de Pilpay* par Charles Moulon, publiée à Hambourg en 1750, n'est que celle de Sahid ou de Gaulmin reproduite. On indique d'autres éditions de ce livre, Paris, 1709 et 1725. Enfin on assure qu'elle a servi d'original immédiat à une traduction allemande, publiée à Eisenach par un sieur Wollgraff.

lequel l'auteur, comme dans *Calila et Dimna*, fait entrer une suite de fables ou d'apologues[1]. C'est d'après ce plan qu'Audin, en 1648, composa ses *Fables héroïques*[2]. Dans cet ouvrage, chaque fable est précédée de plusieurs maximes très courtes qui y sont relatives, et est suivie d'un discours dans lequel l'auteur traite au long de chacune des maximes qu'il a énoncées; il appuie en même temps ses propositions de plusieurs traits puisés dans l'histoire tant ancienne que moderne, cherchant ainsi à donner plus de force à ses exhortations par le récit des événements réels, aussi bien que par le narré des fictions ingénieuses. Les fables d'Audin, presque toutes de son invention, eurent un grand succès[3]. Mais son livre avoit été précédé d'un autre qui en eut encore davantage. Je veux parler des *Fables d'Ésope, Phrygien, moralisées*, ou des *Fables d'Ésope illustrées de discours moraux, philosophiques, et politiques*, par Jean Baudoin, qui parurent pour la première fois

[1] Tejada, *Leon prodigioso*, etc. Madrid, 1636, in-4°.

[2] *Fables héroïques, comprenant les véritables maximes de la politique chrétienne et de la morale, avec des discours enrichis de plusieurs histoires tant anciennes que modernes;* le tout de l'invention du sieur Audin, prieur des Thermes et de La Fage. Paris, 1648, in-8°.

[3] Les fables d'Audin furent traduites en italien, *Favole heroiche*, 1690. Fossati les traduisit de nouveau en 1744, et les comprit dans sa collection de *Fables diverses*, intitulée *Raccolte di varie favole delineate ed incise in rame.* Venez., 1744, appresso Carlo Pecora, 6 vol. in-4°. — Bruzen La Martinière rajeunit le style des fables d'Audin, et en fit une nouvelle édition en 1720, qu'il dédia à Louis I^er^, prince des Asturies, depuis roi d'Espagne. On a redonné cette édition en 1754.

en 1633. Cette traduction d'Ésope, ainsi grossie de traités pour chaque fable, et précédée de la vie d'Ésope, traduite du grec de Planude[1], eut bientôt un succès qui surpassa celui que toutes les autres traductions avoient obtenu : on la réimprimoit sans cesse, ainsi que la traduction des fables de Phèdre par Saint-Aubin[2], ou plutôt par Le Maistre de Sacy.

Tous ces ouvrages étoient en prose. Il sembloit désormais convenu que tous ceux de cette nature devoient nécessairement être écrits ainsi, et que les muses françoises n'avoient rien à démêler avec l'apologue. Cependant les réimpressions successives de ces livres prouvoient évidemment un goût très vif de la part du public pour ce genre de composition, ainsi que le besoin d'un livre de morale populaire, qui pût remplacer ceux qui avoient cessé d'être usuels, et même intelligibles, à cause des révolutions

[1] La première édition est de 1633. La plus ancienne de celles que j'ai sous les yeux est intitulée : *Les Fables d'Ésope Phrygien, illustrées de discours moraux, philosophiques, et politiques; nouvelle édition, augmentée de beaucoup en divers endroits, où sont ajoutées les fables de Philelphe, avec des réflexions morales*, par J. Baudoin. A Paris, chez A. Courbé, 1649, in-8°. Les figures de cette édition sont remarquables. — Autre édition publiée à Bruxelles, chez F. Foppens, 1669, in-12. L'ouvrage est de Pierre de Boissat, qui le composa, dit-on, en vingt jours. En 1649, parurent aussi les *Diverses figures tirées des fables d'Ésope et d'autres auteurs, expliquées* par R. D. F. (Raphaël de Fresne), in-4°. Il y a 139 figures de Sadeler, et les cuivres ont servi à plusieurs éditions de ce livre qui a été plusieurs fois réimprimé.

[2] *Fables de Phèdre*, en latin et en françois; seconde édition, 1647, in-12. J'ai la dixième édition, donnée en 1676, à Paris, chez Denis Langlois, in-12. Est-ce la dernière? je l'ignore.

et des changements survenus dans le langage; mais en même temps ce genre de composition éloignoit, par sa vulgarité même, les hommes de talent qui auroient voulu s'y livrer. En effet, les auteurs dont les ouvrages en ce genre étoient les plus répandus ne jouissoient d'aucune réputation. Le genre en lui-même étoit tombé dans un tel discrédit, que Pierre de Boissat, qui composa en peu de jours les *fables d'Ésope moralisées* que nous venons de citer, n'osa pas, malgré le succès de ce livre, s'en avouer l'auteur, et le fit paroître sous le nom de Jean Baudoin, son ami.

Voilà où en étoit la fable lorsque La Fontaine parut; et puisqu'il la plaça tout-à-coup sur un des sommets du Parnasse, il pouvoit se vanter à juste titre d'avoir *le premier ouvert le chemin* par lequel il avoit su l'y conduire. Cependant il est utile d'examiner si d'autres ne lui en avoient pas indiqué l'entrée, et ne lui avoient pas prouvé la possibilité de le pratiquer avec avantage. Le génie n'est pas moins admirable, selon nous, par les créations qui lui sont propres, que par cette puissance en quelque sorte régénératrice qui lui fait apercevoir tout le parti qu'on peut tirer des richesses renfermées dans des masses sans valeur, ou couvertes des décombres accumulés par la main du temps.

Ce n'est pas que je veuille donner ici à notre fabuliste un genre de mérite qu'on a voulu lui attribuer, et auquel il n'a aucun droit de prétendre. Il est des savants qui, retrouvant les sujets des contes et des fables de La Fontaine dans nos anciens fabliaux, dans

les ouvrages de Marie de France, et dans les écrits du treizième siècle, ont cru qu'il avoit étudié ces vieux monuments de notre langue. Assurément ils se trompent. En parcourant les trois premiers volumes de mon édition des Œuvres de La Fontaine, où se trouvent indiquées les sources dans lesquelles notre auteur a puisé les sujets de ses fables et de ses contes, on se convaincra facilement que, pour les trouver, il lui suffisoit de lire un petit nombre de livres. La collection de Nevelet qui renfermoit, avec Abstemius, tous les fabulistes anciens, grecs et latins, les contes de Boccace et ceux de la reine de Navarre, les Cent Nouvelles nouvelles, voilà, à quelques exceptions près, où il a puisé les matériaux de ses fables et de ses contes : de son temps ces quatre recueils ne formoient pas plus de quatre volumes. Il y joignit, à la vérité, Verdizotti, Faërne, les fables de Pilpay, le Pogge, Bonaventure des Perriers, Rabelais, et quelques autres occasionellement. Il lisoit avec délice Térence, Horace, Virgile, Quintilien, l'Arioste, Platon, Plutarque, et en général les plus illustres écrivains de l'antiquité et des temps modernes. Il avoue lui-même qu'il éprouvoit un attrait tout particulier pour la lecture de Rabelais, de Marot, et pour les auteurs de cette époque, tant en prose qu'en vers, jusqu'au point de rechercher les vieilles traductions de Boccace et d'Amadis, qu'il préféroit aux nouvelles [1]. Mais tous ces livres étoient d'un accès facile, et se trouvoient entre les mains de

[1] Voyez la préface de la première édition de ses contes, t. III de cette édition de La Fontaine.

tout le monde. Rien n'étoit plus contraire à la nature indolente de notre poëte que de chercher à vaincre les difficultés dont l'intelligence de notre ancien langage étoit hérissée de son temps; de déchiffrer avec peine de poudreux manuscrits pour y découvrir le sujet de quelques fables ou de quelques contes. Est-il donc étonnant de retrouver les sujets des fables et des contes de La Fontaine dans Marie de France, dans nos fabliaux, lorsque l'on sait que Marie de France a, comme La Fontaine, pris ses sujets dans Ésope et dans Phèdre, et que Boccace et les autres auteurs que La Fontaine a imités ont puisé de même la plupart de leurs récits dans d'anciens fabliaux, ou dans les poésies des troubadours et des trouvères? Il nous semble hors de doute que La Fontaine n'a jamais lu aucun des écrits composés en langue romane: de son temps on n'en avoit encore imprimé aucun.

Un des livres qui, suivant nous, a exercé la plus heureuse influence sur notre fabuliste, c'est la traduction, tout incomplète qu'elle étoit, des *fables de Pilpay* par David Sahid ou Gaulmin. C'est dans cette fiction du livre de *Calila*, dans la peinture des intrigues de ce perfide chakal à la cour du lion, que La Fontaine a puisé l'idée d'établir parmi les animaux, acteurs dans ses fables, et des dignités et des rangs auxquels il ne déroge jamais; de conserver à chacun d'eux son caractère; de leur donner des noms qui retracent leurs habitudes et les fassent aussitôt reconnoître. C'est ainsi que chez lui le lion est toujours traité de majesté, qu'il a son louvre, ses

pairs, ses officiers. Le léopard est un sultan; l'ours, un seigneur; le cheval, don coursier. Maître renard garde toujours son naturel flatteur et rusé, et Jean Lapin sa bonhomie. Le chat est Raminagrobis, ou Grippeminaud le bon apôtre; et quand il siége comme juge, c'est l'archiduc des chats fourrés. Est-il guerrier, c'est Rodilard, ronge-lard; et, s'il faut en introduire un second, ce sera Rodilard II. Si on fait courir des chiens de chasse, leurs noms seuls nous indiqueront les différences qui existent entre eux; Miraut nous peindra le naturel éveillé et attentif de l'un, et Briffaut la voracité de l'autre. C'est par cet heureux artifice, inconnu avant lui, que La Fontaine a su donner une sorte d'unité et d'intérêt commun, qui, comme il le dit lui-même, fait de son ouvrage

Une ample comédie à cent actes divers.

Dans le recueil des fables d'Ésope, chaque fable forme un tout isolé, n'emprunte rien des autres fables, n'y ajoute rien, n'a de rapport avec le reste du recueil que par son but moral. Dans le livre de Bidpaï, au contraire, les récits s'entremêlent les uns dans les autres, suspendent trop long-temps l'intérêt, et entraînent souvent des longueurs qui détournent et quelquefois fatiguent les lecteurs. Dans l'ouvrage de La Fontaine, les fables sont isolées comme dans Esope: elles ont d'abord chacune un intérêt propre et distinct de toutes les autres; puis elles ont encore un intérêt commun à tout le recueil, qui tient au desir que l'on a de voir se développer, sous différents aspects, et dans des circonstances diffé-

rentes, les personnages que l'auteur nous peint dans ses vers, et d'achever de faire connoissance avec le monde dans lequel il nous introduit, avec lequel il nous fait vivre et converser. Ainsi La Fontaine nous paroît, dans son recueil, avoir réuni tous les avantages, et évité les inconvénients qu'on remarque dans ces deux grands prototypes de tous les fabulistes, le livre d'Ésope et celui de Bidpaï.

Nous croyons encore que la lecture de Corrozet, de Guillaume Gueroult, de Philibert Hegemon, et du satirique Regnier, a dû faire naître à La Fontaine l'idée que le genre de la fable pouvoit être heureusement traité en vers, et convenoit au génie de notre langue essentiellement amie des formes douces, gracieuses et naïves.

Justifions cette assertion par quelques citations, et prenons-les, autant que possible, dans des fables que l'on trouve aussi dans notre poëte, afin que le lecteur puisse les comparer. Commençons par Corrozet.

## FABLE.

*De la Grenouille et du Bœuf*[1].

Lez[2] un étang quelque bœuf cheminoit,
Et la grenouille en ce lieu se tenoit,
Laquelle vit du bœuf la grandeur haute;
Lors, par orgueil, s'enfle, se montre, et saute
Contre le bœuf, qui vers elle venoit.
Elle vouloit à lui s'équiparer[3],

[1] Corrozet, fable XXXI. Conférez La Fontaine, liv. I, fab. III.
[2] Près d'un étang.
[3] S'égaler.

Et comme grande et forte préparer.
Son fils lui dit, ainsi que bien appris
Mère, sachez que n'êtes rien au pris
De ce grand bœuf, pour vous y comparer
Ce nonobstant, la greuouille s'enfla,
Et d'un despit contre le bœuf souffla.
Son fils lui dit : Mère, vous creverez,
Et de ce bœuf victrice[1] ne serez.
Mais à ce mot de plus en plus renfla.
Par fier dédain et ire[2] qui surmonte
Le jugement, et aveugle la honte,
Enfla son ventre, et sur pieds se leva :
Mais tout soudain par le milieu creva.
A ce moyen fut bien loin de son compte.

Il nous semble que cette fable est narrée avec beaucoup d'art et de talent, et qu'il y a même des traits que l'on regrette de ne pas trouver dans La Fontaine, tels que le lieu de la scène si bien établi près d'un étang. Cette leçon du fils, qui fait mieux ressortir la sottise de la mère, ces sauts que la grenouille fait contre le bœuf comme pour se grandir, la manière dont elle se dresse sur ses pieds pour mieux s'enfler : tout cela fait tableau ; et la coupe des vers, brisée et pénible vers la fin, peint à merveille les efforts que fait le reptile pour se grossir. Je pourrois multiplier encore les citations ; mais je me contenterai de rapporter une fable dont le sujet a été traité avec une grande supériorité par La Fontaine, celle de *la Mort et du Bûcheron*. Boileau et J. B. Rousseau ont aussi versifié cette fable, et sont

[1] Victorieuse.
[2] Colere.

restés inférieurs à notre fabuliste. Je suis loin de prétendre qu'ici Corrozet puisse être comparé à ces hommes illustres ; je veux seulement faire voir que la manière dont il a traité ce sujet est différente de toutes celles qu'ils ont employées, et que cependant cette manière n'est dépourvue ni de concision ni d'élégance.

## FABLE [1].

*Un Vieillard appelant la Mort.*

Un vieillard portoit
Un fardeau de bois,
Dont lassé étoit
Par son trop lourd poids.

Doncques tant lassé
De porter sa charge
Auprès d'un fossé
Son fardeau décharge.

Puis, par désespoir,
La mort appela,
Et tout son pouvoir,
Laquelle vint là,

Disant : Que veux-tu ?
Es-tu las de vivre ?
Es-tu abattu ?
Veux-tu la mort suivre ?

Non, dit le vieil homme,
Je ne veux mourir :
Je t'appelle et somme
Pour me secourir.

[1] Corrozet, fable LXXX.

Prête un peu ta main
Pour me recharger;
Car c'est acte humain
D'autrui soulager.

Corrozet n'est pas le seul poëte du seizième siècle dont La Fontaine ait profité; il avoit lu aussi les vers de Guillaume Gueroult, auteur fécond, mais dont les poésies sont en petit nombre et peu connues : ses fables ont été à tort attribuées à François Habert par les éditeurs des *Annales poétiques*[1]. Guillaume Gueroult n'a composé que cinq ou six fables; mais elles sont toutes remarquables par le talent que l'auteur y a montré pour la narration. La plus longue de ces fables est sur le même sujet que celle *des Animaux malades de la peste;* nous allons la transcrire, afin de mettre le lecteur à portée de juger par lui-même ce que La Fontaine a emprunté à Guillaume Gueroult.

[1] Voyez *Annales poétiques*, t. V, p. 11. Nous croyons que cette erreur provient de ce qu'il existe à la Bibliothèque du Roi un volume qui se compose d'opuscules de divers auteurs, reliés ensemble. Ce volume commence par la *Déploration poétique* de François Habert au chancelier Duprat; vient ensuite le *premier livre des Emblèmes*, composé par Guillaume Gueroult. Lyon, 1540, in-8°. Les auteurs des *Annales*, trompés par le titre qui commence ce volume, ont cru que tout le volume étoit de François Habert. Guillaume Gueroult est né à Rouen. Bèze, dans la Vie de Calvin, qu'il a écrite en latin, dit que Gueroult, appréhendant d'être puni à Genève de sa vie scandaleuse, s'étoit réfugié à Lyon, et qu'il s'y trouvoit en 1553. On trouvera la liste des ouvrages de ce fécond écrivain dans la *Bibliothèque françoise*, de Lacroix du Maine et du Verdier, édition de 1772, in-4°, t. I, p. 327, et t. IV, p. 86.

## FABLE MORALE[1].

*Du Lion, du Loup, et de l'Ane.*

Le fier lion, cheminant par la voie,
Trouva un loup, et un âne bâté,
Devant lesquels tout court s'est arrêté,
En leur disant: Jupiter vous convoie.

Le loup, voyant cette bête royale
Si près de soi, la salue humblement.
Autant en fait l'âne semblablement,
Pour lui montrer subjection loyale.

O mes amis! maintenant il est heure,
Dit le lion, d'ôter les grands péchés
Desquels nos cœurs se trouvent empêchés:
Il est besoin que chacun les siens pleure.

Et pour avoir de la majesté haute
Du Dieu des cieux pleine rémission,
Il sera bon qu'en grand' contrition
Chacun de nous confesse ici sa faute.

Ce conseil fut de si grand' véhémence,
Qu'il fut soudain des autres approuvé,
Dont le lion fort joyeux s'est trouvé;
Et ses péchés à confesser commence:

Disant qu'il a par bois, montaigne, et plaine,
Tant nuit que jour, perpetré[2] divers maux,
Et dévoré grand nombre d'animaux,
Bœufs et chevreaux, et brebis portant laine,

Dont humblement pardon à Dieu demande,
En protestant de plus n'y retourner.

[1] Guillaume Gueroult, *le premier livre des Emblèmes*, p. 40.
[2] Commis.

Ce fait, le loup le vient arraisonner;
Lui remontrant que l'offense n'est grande.

Comment, dit-il, seigneur plein d'excellence,
Puisque tu es sur toutes bêtes roi,
Te peut aucun établir quelque loi,
Vu que tu as sur icelle puissance [1]?

Il est loisible à un prince de faire
Ce qu'il lui plaît, sans contradiction :
Pourtant, seigneur, je suis d'opinion
Que tu ne peux, en ce faisant, mal faire.

Ces mots finis, le loup, fin de nature,
Vint réciter les maux par lui commis;
Premièrement, comme il a à mort mis
Plusieurs passants, pour en avoir pâture;

Puis, que souvent, trouvant en lieu champêtre
Moutons camus de nuit enclos ès parcs [2],
Il a bergier et les troupeaux épars,
Pour les ravir, afin de s'en repaître :

Enfin qu'il a, en suivant sa coutume,
Fait plusieurs maux aux juments et chevaux,
Les dévorant et par monts et par vaux,
Dont il en sent en son cœur amertume.

Sur ce répond (en faisant bonne mine)
Le fier lion : Ceci n'est pas grand cas;

[1] C'est-à-dire quelqu'un peut-il te faire la loi, lorsque tu es plus puissant que la loi? Les auteurs des *Annales poétiques* (t. V, p. 18) se sont permis de changer ces deux vers sans en prévenir, et ils ont mis :

Eh! qui pourra te donner quelque loi,
Lorsque sur nous tu as toute puissance?

[2] Moutons enfermés pendant la nuit dans des parcs. Dans les *Annales poétiques*, on a mis à tort *en clos et parcs*.

Ta coutume est d'ainsi faire, n'est pas?
Outre à cela t'a contraint la famine.

Puis dit à l'âne : Or, conte-nous ta vie,
Et garde bien d'en omettre un seul point;
Car, si tu faux, je ne te faudrai point [1],
Tant de punir les menteurs j'ai envie.

L'âne, craignant de recevoir nuisance [2],
Répond ainsi : Mauvais sont mes forfaits,
Mais non si grands que ceux-là qu'avez faits,
Et toutefois j'en reçois déplaisance.

Quelque temps fut que j'étois en servage
Sous un marchand qui bien se nourrissoit,
Et au rebours pauvrement me pansoit,
Combien il eût de moi grand avantage.

Le jour advint d'une certaine foire,
Où, bien monté sur mon dos, il alla;
Mais arrivé, jenn il me laissa là,
Et s'en va droit à la taverne boire.

Marri [3] j'en fus (car celui qui travaille
Par juste droit doit avoir à manger),
Où je trouvai, pour le compte abréger,
Ses deux souliers remplis de bonne paille:

Je la mangeai sans le su de mon maître [4].
En ce faisant j'offensai grandement,

[1] Si tu me trompes, je ne te manquerai pas. Le mot *faux* vient de l'ancien verbe *falloir*, tromper; et le mot *faudrai*, du verbe *faillir*, manquer.

[2] Peine, préjudice.

[3] Triste, fâché.

[4] Les auteurs des *Annales poétiques* ont mis *sans rien dire à mon maître*. C'est une singulière manie que celle d'altérer le texte d'un auteur à son détriment.

Dont je requiers pardon très humblement,
N'espérant plus telle faute commettre.

O quel forfait ! ô la fausse pratique !
Ce dit le loup fin et malicieux ;
Au monde n'est rien plus pernicieux
Que le brigand ou larron domestique.

Comment ! la paille aux souliers demeurée
De son seigneur manger à belles dents !
Et si le pied eût été là-dedans,
Sa tendre chair eût été dévorée.

Pour abréger, dit le lion à l'heure,
C'est un larron, on le voit par effet ;
Pour ce, il me semble et j'ordonne de fait,
Suivant nos lois anciennes, qu'il meure.

Plus tôt ne fut la sentence jetée
Que maître loup le pauvre âne étrangla ;
Puis de sa chair chacun d'eux se soûla.
Voilà comment el' fut exécutée.

Parquoi appert que des grands on tient compte,
Et malfaisants qu'ils sont favorisés ;
Mais les petits sont toujours méprisés,
Et les fait-on souvent mourir de honte.

Il est sans doute fort inutile de faire remarquer à mes lecteurs ce que La Fontaine a su ajouter à la fable de Gueroult; mais, en reconnoissant le mérite d'un chef-d'œuvre que tout le monde sait par cœur, on ne pourra s'empêcher d'avouer que notre fabuliste est redevable à son devancier de plusieurs des beautés qui s'y trouvent. Quoique La Fontaine ait changé le fait qui concerne le vol de l'âne, il est évident que c'est dans Gueroult qu'il a pris l'idée du dis-

cours qu'il lui fait tenir, et de la réponse du loup. Ces deux vers,

Et si le pied eût été là-dedans.
Sa tendre chair eût été dévorée.

sont un trait d'hypocrisie du plus excellent comique, quand on se rappelle que le loup, qui les prononce, vient d'avouer qu'il ravissoit le berger avec son troupeau pour s'en repaître.

Quoique Philibert Hegemon soit de près d'un demi-siècle postérieur à Corrozet et à Gueroult, il n'égale pas, du moins dans l'apologue, ces deux auteurs; cependant les vingt-deux fables qu'il a composées n'ont pas toutes été inutiles à La Fontaine. Nous allons transcrire une des meilleures, afin qu'on puisse la comparer à celle de notre fabuliste, qui a aussi traité le même sujet.

FABLE [1].

*D'un Loup, d'une Femme, et son Enfant*

Un loup, cherchant sa proie avec ardeur,
Passa auprès du tect [2] d'un laboureur,
Où il ouït un enfant qui crioit,
La mère aussi, laquelle le tançoit,

[1] Philibert Hegemon, fab. XIII, dans *la Colombière* ou *Maison rustique*. Paris, chez Robert Le Fizelier, 1583, in-12, pag. 54. (Voyez La Fontaine, liv. IV, fab. XVI.) Quelques pièces de vers, adressées à différentes personnes par Philibert Hegemon, se terminent par ces mots en lettres capitales : DIEU POUR GUYDE. De là certains auteurs ont cru que Philibert Hegemon se nommoit Guyde ou Guide.

[2] Du toit.

Le menaçant de le donner au loup;
Lequel, croyant que ce fût chose seure,
Il attendoit, pour le manger du tout.
Mais à la fin la mère, oyant qu'il pleure,
Le caressant, et l'appaisant, disoit:
Nenni, mon fils; que si le loup s'approche,
Nous le tuerons, quelque puissant qu'il soit.
Hay! devant, bête, qu'on ne t'accroche.
Comment, dit lors le loup (en s'en allant):
Cette-ci a un cœur double en parlant.

Beaucoup de gens ont une langue double,
Car disant d'un, ils font tout autrement;
Dont bien souvent il advient de grand trouble,
Où avec eux on périt pauvrement.

Le lecteur aura remarqué dans cette fable ce trait de nature si précieux du prompt retour chez la mère d'un mouvement d'impatience à sa tendresse pour son cher nourrisson. La Fontaine, avec son tact ordinaire, n'a pas manqué d'en profiter: mais il est resté dans cet endroit au-dessous de son original. Ces vers,

Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit: Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons,

ne valent pas, suivant nous, ceux-ci:

Mais à la fin la mère, oyant qu'il pleure,
Le caressant, et l'appaisant, disoit:
Nenni, mon fils; que si le loup s'approche,
Nous le tuerons.

Depuis Philibert Hegemon jusqu'à La Fontaine, il n'y eut pas un seul fabuliste qui écrivit en vers françois. Dans cet intervalle de temps, qui fut de près

d'un siècle, la prose seule retraça les fictions de l'apologue. Toutefois le poëte Regnier mit en vers, dans une de ses satires, une des fables d'Ésope, que nous transcrirons encore, afin de présenter au lecteur les moyens de comparaison pour apprécier dans ce genre les progrès des muses françoises jusqu'à La Fontaine, qui d'ailleurs a aussi traité deux fois ce même sujet[1].

## FABLE[2].

*La Lionne, le Loup, et le Mulet.*

Sçais-tu, pour sçavoir bien, ce qu'il nous faut sçavoir?
C'est s'affiner le goût, de connoître, et de voir,
Apprendre dans le monde, et lire dans la vie
D'autres secrets plus fins que de philosophie,
Et qu'avecq' la science il faut un bon esprit.
Or entends à ce point ce qu'un Grec en écrit.
Jadis un loup, dit-il, que la faim espoinçonne,
Sortant hors de son fort, rencontre une lionne
Rugissant à l'abord, et qui montroit aux dents
L'insatiable faim qu'elle avoit au-dedans.
Furieuse, elle approche; et le loup, qui l'advise,
D'un langage flatteur lui parle et la courtise;
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand, et le foible au plus fort.
Lui, dis-je, qui craignoit que, faute d'autre proye,
La bête l'attaquât, ses ruses il employe.
Mais enfin le hasard si bien le secourut,
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.

[1] La Fontaine, *Fables*, liv. XII, fab. XVII, et liv. V, fab. VIII.

[2] Regnier, satire III. Regnier naquit le 21 décembre 1573, et mourut le 22 octobre 1613. Ainsi ses ouvrages ont précédé ceux de La Fontaine d'un demi-siècle.

Ils cheminent dispos, croyant la table prête,
Et s'approchent tous deux assez près de la bête.
Le loup, qui la connoît, malin et défiant
Lui regardant aux pieds, lui parloit en riant :
D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nourriture,
Ta race, ta maison, ton maître, ta nature?
Le mulet, étonné de ce nouveau discours,
De peur ingénieux, aux ruses eut recours ;
Et, comme les Normands, sans lui répondre : Voire,
Compère, ce dit-il, je n'ai point de mémoire ;
Et comme sans esprit ma grand'mère me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'écrivit.
  Lors il lève la jambe au jarret ramassée,
Et d'un œil innocent il couvroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup, qui l'aperçoit, se lève de devant,
S'excusant de ne lire avecq' cette parole
Que les loups de son temps n'alloient point à l'école·
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Alloit précipitant la rage et le dessein,
S'approche plus savante, en volonté de lire.
Le mulet prend le temps, et, du grand coup qu'il tire,
Lui enfonce la tête, et d'une autre façon,
Qu'elle ne sçavoit point, lui apprit la leçon.
  Alors le loup s'enfuit, voyant la bête morte,
Et de son ignorance ainsi se réconforte.
N'en déplaise aux docteurs, cordeliers, jacobins,
Pardieu! les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

Il est facile d'apercevoir ici un progrès sensible dans l'art de la versification; mais la narration est lente et pénible, et on ne retrouve pas cette facilité, ce naturel, cette grace, ni les beautés propres au genre de l'apologue, qui abondent dans Corrozet et dans les autres fabulistes du commencement du

seizième siècle. Aussi La Fontaine a-t-il traité ce sujet d'une manière toute différente, et n'a rien pris à Regnier, tandis que les emprunts qu'il a faits à Corrozet, à Philibert Hegemon, et à Gueroult, sont assez nombreux : et, ce qui étoit plus important, il a trouvé chez ces auteurs des modèles qui, malgré leurs imperfections et leur rudesse, étoient revêtus des formes qui conviennent le mieux à l'apologue.

Cependant Regnier, dans sa quatorzième satire, en imitant la fable d'Ésope, intitulée *la Fortune*, a su la raconter avec beaucoup de précision; et je citerai ici cette fable pour que les lecteurs puissent la comparer avec celle de notre poëte (livre V, fable 11.)

## FABLE.

*Le Malheur et l'Enfant.*

. . . . . . . . . . . . Le Malheur. . . .
Trouvant au bord du puits un enfant endormi,
Au risque d'y tomber, à son aide s'avance,
En lui parlant ainsi, le réveille et le tance.
Sus, badin, levez-vous ; si vous tombiez dedans,
De douleur vos parents, comme vous imprudents,
Croyant, dans leur esprit, que de tout je dispose,
Diroient, en me blâmant, que j'en serois la cause.
Ainsi, nous séduisant d'une fausse couleur,
Souvent nous imputons nos fautes au Malheur.

J'ai dit précédemment que La Fontaine avoit puisé dans le livre de *Calila* l'idée de donner une sorte d'unité à son recueil, en faisant concourir chaque fable à l'intérêt de l'ensemble; mais il a encore,

suivant nous, une autre obligation à ce livre, qui découle, en quelque sorte, de la première; c'est de lui avoir montré que l'apologue gagneroit beaucoup en s'éloignant de la concision d'Ésope et de Phèdre, et qu'il atteindroit d'autant mieux son but, qu'il nous retraceroit, dans les animaux qui y figurent, pour l'instruction des hommes, les idées et les sentiments de l'homme, les passions qui l'agitent, les vices qui le dégradent, et les vertus qui l'honorent.

Lorsque je considère que toutes les circonstances et les pensées les plus touchantes de deux des plus belles fables de La Fontaine, celle des deux Pigeons, et celle des deux Amis [1], se retrouvent dans la traduction du livre de *Calila* qu'avoit donnée David Sahid, je ne puis m'empêcher de regretter que notre fabuliste n'ait pas eu une traduction de cet ouvrage faite d'après *l'Homayoun-Namèh*, ou la version turque, infiniment préférable à *l'Anvari-Sohaïli*, ou la traduction persane d'Hosain-Vaëz, qui a servi de texte à David Sahid. Je suis convaincu que quelques unes des fables de notre poëte y eussent beaucoup gagné. Pour prouver ce que j'avance, il me suffira d'un seul exemple; je le prendrai dans la fable des deux Canards qui, ayant entrepris de voyager, et ne voulant pas se séparer de la tortue, l'enlèvent en l'air avec un bâton. Dans la traduction de l'Anvari-Sohaïli de David Sahid, la seule que La Fontaine eût sous les yeux, il est dit simplement : « Il vint

[1] *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, in-8°, 1644, p. 19-28, et p. 224-227.

« une année de sécheresse : les canards furent con-« traints de déloger; ils allèrent trouver la tortue « pour lui dire adieu. Elle leur reprocha qu'ils la « quittoient à l'heure de la nécessité, et les pria de « l'emmener[1]. » La Fontaine, qui ne trouvoit dans ce récit rien qui rendît la tortue intéressante, l'a peinte[2] comme une tête légère possédée du desir de voyager et de parcourir beaucoup de pays, quoique la nature lui en eût refusé les moyens. Nous pensons qu'il eût tourné sa fable tout différemment si la traduction de l'Homayoun-Naméh, telle que Galland et Cardonne nous l'ont donnée depuis, eût existé de son temps, et qu'il eût pu y lire les touchantes prières de la tortue à ses deux amis qui veulent l'abandonner[3].

« Ah ! dit-elle en soupirant, quelle nouvelle affligeante m'annoncez-vous? comment pensez-vous que je puisse vivre sans vous, que je regarde comme l'ame qui m'anime? Non, je préfère de mourir plutôt que de vous quitter. Je sens que je n'ai pas la force de vous dire adieu; jugez comment je supporterai l'affliction de ne plus vous voir. Cette pensée m'accable. »

« Vous devez croire, repartit un des canards, que nous ne souffrons pas moins que vous. Mais voilà la disette d'eau qui nous réduit à la dernière extrémité; et, pour peu que nous restions ici, notre vie

[1] *Livre des lumières, ou la Conduite des roys*, 1 vol. in-8°, 1644, p. 124.

[2] La Fontaine, *Fables*, liv. X, fab. III.

[3] *Contes et Fables indiennes*. Paris, 1778, in-12, t. II, p. 114.

est en danger. C'est cela qui nous contraint de la sauver par la fuite et par l'éloignement. Si ce n'étoit cet obstacle, jamais nous ne nous résondrions de nous séparer d'une amie comme vous, ni de l'abandonner de propos délibéré; cela ne nous seroit pas plus possible, qu'il l'est à un amant de s'éloigner de son amante, lorsqu'il lui a donné son cœur. »

« Mes chers amis, répliqua la tortue, je ne suis pas moins intéressée que vous dans la disette d'eau; et je suis perdue sitôt que l'étang sera entièrement desséché. Faites-moi une grace, je vous en conjure par notre ancienne amitié; ne me laissez pas en ce lieu de misère; prenez-moi avec vous, et me menez où vous allez. Vous êtes mon ame, et vous partez : lorsque vous serez partis, que deviendra ce corps? »

Tous les lecteurs familiarisés avec le génie de La Fontaine regretteront qu'il n'ait pas eu connoissance de ce passage, et de beaucoup d'autres qui se trouvent dans l'Homayoun-Namèh, et dont il n'existe pas la moindre trace dans la traduction de David Sahid[1]. Il est probable aussi que, si La Fontaine

[1] Les Anglois ont une traduction de la version arabe du *livre de Calila et Dimna* d'Abdalla-ben-Almokaffa, faite par M. Knatchbull (Oxford, 1819, in-8°), d'après le texte publié à Paris en 1816, en 1 vol. in-4°, par M. de Sacy. Ils ont aussi une traduction de la version arabe de l'*Anvari-Sohaïli*, par M. Stewart. Je ne connois point de traduction angloise de l'*Homayoun-Namèh*, tandis que nous en avons une traduction françoise commencée par Galland, et publiée en 1724, 2 vol. in-12, puis continuée par Cardonne, et publiée de nouveau en 1778, en 3 vol. in-12. Il n'existe

avoit lu la charmante fable de Sadi, intitulée le Rossignol et la Fourmi, il auroit préféré les graces et la sensibilité du poëte persan, à la froideur et à la sécheresse du récit d'Ésope; et son recueil n'eût pas commencé par la plus médiocre de toutes ses fables.

Après avoir donné brièvement l'histoire de la fable jusqu'à La Fontaine, et indiqué ce dont il peut être redevable à ses prédécesseurs, il est juste d'ajouter qu'il ne dut qu'à son jugement exquis ce choix d'idées morales, de préceptes usuels, de pensées justes et profondes exprimées avec tant d'élégance et de concision; qu'il n'a trouvé non plus que dans son génie cette abondance d'images tantôt fortes ou gracieuses, comiques ou touchantes, et que lui seul a connu le secret de ce style à-la-fois souple et nerveux qui prend tous les tons et assortit toutes les nuances.

Mais puisqu'au milieu de ce concert d'éloges que lui ont attiré ses fables, il s'est trouvé un critique

point en françois de traduction de la version arabe du livre de *Calila*, ni de l'*Eyari-Danisch*, version persane par Abou'lfazl, ni même de l'*Anvari-Sohaïli*, autre version persane faite par Hosain-Vaëz: David Sahid n'en a donné que les premiers chapitres. Il seroit utile que d'habiles orientalistes nous fissent connoître, par des traductions en langues modernes, ces différentes versions d'un même ouvrage qui diffèrent toutes beaucoup les unes des autres par les additions des traducteurs. L'*Hitoupadesa* a été traduit en anglois; et M. Dubois a donné une traduction françoise du *Pantcha-Tantra*, qui est la première de cet ouvrage. Cependant l'analyse que M. Hayman Wilson a faite du *Pantcha-Tantra* peut être considérée comme une traduction angloise presque complète.

qui a prétendu que le talent poétique de notre fabuliste avoit contribué à corrompre le genre même auquel il s'étoit adonné, il faut bien, ne fût-ce que par les égards que l'on doit à un homme de beaucoup de sagacité et d'une grande autorité dans la théorie des arts et de la littérature, discuter les raisons qu'il allégue, et prouver que La Fontaine, au lieu d'avoir dénaturé la fable, l'a au contraire perfectionnée, et lui a donné de nouveaux moyens d'atteindre le but qu'elle doit se proposer. Ceci nous ramène aux dissertations de Lessing, par lesquelles nous avons commencé cet essai.

Lessing, voulant rechercher quelle est la nature de la fable, commence par réfuter successivement les définitions que La Motte, Richer, Breitinger et Batteux en ont données ; et ensuite il en donne la définition suivante : « La fable est une proposition de morale générale démontrée par un fait particulier, représenté comme réel, et dans lequel cette proposition de morale générale se reconnoît intuitivement, c'est-à-dire par elle-même. »

L'événement individuel, dit Lessing, qui constitue la fable, doit être représenté comme réel ; si on se contente de la possibilité, on n'aura qu'un exemple, qu'une parabole.

Lessing cherche ensuite à se rendre compte de l'usage constant d'employer presque toujours les animaux comme acteurs dans la fable, et il le trouve dans l'invariabilité connue de leurs penchants et de leurs habitudes. Pour n'avoir pas, dit-il, à caractériser les personnages que l'on emploie par des cir-

constances détaillées qui peut-être même ne donneroient pas les mêmes idées à tout le monde, on s'est borné à la petite sphère de ces êtres dont le nom seul réveille indubitablement la même idée pour les plus instruits, comme pour les plus ignorants. Que, dans la fable du Loup et de l'Agneau, on mette Néron au lieu du loup, et Britannicus au lieu de l'agneau, ce récit aura perdu ce qui en fait une fable pour tout le genre humain, dont une grande partie ignore les noms et les caractères de Néron et de Britannicus.

Après ces observations, qui sont justes et incontestables, Lessing établit les diverses divisions qu'on doit reconnoître dans les fables, selon leurs différentes natures, et essaie de réfuter ce qu'Aphtonius et quelques autres auteurs en ont écrit. Nous ne suivrons pas Lessing dans ce qu'il dit à ce sujet: nous pensons que toutes ces divisions des fables en directes et indirectes, en morales et rationnelles, en mythiques et hyperphysiques, en rationnelles-hyperphysiques et en hyperphysico-mythiques, sont fort peu utiles à connoître.

Enfin, dans sa quatrième dissertation, Lessing examine quel est le genre de style le plus convenable à la fable. Il prétend qu'il doit être concis, simple, et sans ornement; et, pour le prouver, il fait le raisonnement suivant: « Puisque la fable est faite pour nous rendre une vérité morale sensible, il faut que l'esprit puisse en embrasser toute l'idée comme d'un coup d'œil; il faut donc qu'elle soit aussi courte que possible. Or tous les ornements

sont contraires à cette brièveté, puisque sans eux la fable seroit encore plus courte. Donc tous les ornements vont contre le but de la fable, parcequ'ils la prolongent inutilement [1]. »

C'est ici qu'est le sophisme. Sans doute la fable doit être aussi courte qu'il est possible, et en cela elle ressemble à tout autre genre de composition où tout ce qui est étranger au but qu'on se propose, et à l'effet qu'on veut produire, est inutile, et constitue de véritables imperfections : mais les beautés de style qui donnent plus de force, plus d'éclat, plus d'attraits à la pensée; mais la peinture des caractères qui nous identifie avec les personnages qu'on fait agir; mais la description des objets qui les transporte en quelque sorte sous nos yeux; mais le détail des circonstances des faits qui servent à donner dans notre esprit une réalité aux fictions mêmes, et les gravent dans notre mémoire; toutes ces choses sont essentielles à la fable. Sans doute elle auroit moins de lignes et de mots si on les omettoit; mais, comme elle ne rempliroit pas son but, ce seroit alors qu'elle seroit trop longue, puisqu'elle seroit dépouillée des développements et des accessoires qui nous font regarder un fait particulier comme réel, et qu'ainsi la proposition générale qu'elle prétendroit démontrer ne pourroit plus être reconnue vraie intuitivement ou par elle-même. Un tel récit ne pourroit donc satisfaire à la définition que Lessing lui-même donne de la fable. Comment cet habile critique ne s'est-il

[1] *Fables et Dissertations*, etc., p. 260.

pas aperçu que l'idée de perfection qu'il s'étoit formée de la fable, La Fontaine l'avoit réalisée mieux qu'Ésope, mieux que Phèdre, mieux que tous les fabulistes qui l'ont précédé et qui l'ont suivi? Qui en effet a mieux réussi à s'emparer de notre imagination, à nous faire considérer comme réelles les plus étranges fictions? qui abonde plus que lui en tours rapides et forts? qui est plus touchant et plus persuasif? qui sait mieux nous faire chérir les maximes de la philosophie, et nous donner, non seulement la preuve raisonnée, mais le sentiment intime de leur vérité? qui enfin a su comme lui allier deux choses qui paroissent inconciliables, l'art de se mettre à la portée des plus foibles esprits, en parlant à la raison cultivée le langage qui lui convient?

C'est sans doute parceque La Fontaine avoit la conscience de tout ce qu'il avoit fait pour le genre de l'apologue, qu'il a dit avec justice,

J'ai du moins ouvert le chemin;

mais en même temps, et nous l'avons démontré, il a profité en homme de génie de toutes les tentatives qui avoient été faites avant lui, et il s'est emparé, comme d'un butin qui lui appartenoit, de tout ce qui pouvoit lui donner les moyens d'accomplir avec succès son entreprise.

Sur différentes fleurs l'abeille se repose,
Et fait du miel de toute chose.

# PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

SUR

## LES FABLES DE LA FONTAINE.

De tous les livres françois, le plus souvent réimprimé, c'est sans aucun doute le recueil des fables de La Fontaine; ce sera donc rendre un service à la littérature que de faire connoître les éditions originales dont on doit se servir pour le reproduire correctement, et les éditions principales qu'on en a faites, et qui ont été les types primitifs d'un grand nombre d'autres.

La première édition des fables de La Fontaine parut en 1668, en un volume in-4°, avec privilége du roi accordé à Claude Barbin, qui céda la moitié de son privilége à Denys Thierry : les exemplaires de cette édition portent sur le titre le nom de l'un ou de l'autre de ces deux libraires indifféremment. Cette première édition renfermoit les six premiers livres. On en fit une seconde édition six mois après, en deux volumes in-12. Elle ne renfermoit également que les six premiers livres; mais ce n'étoit pas une simple réimpression de la première; l'auteur y fit quelques corrections, particulièrement dans la Vie d'Ésope. Cette édition étoit, comme la précédente, ornée de figures de Chauveau. Le premier volume avoit sur le titre, comme dans l'in-4°, les armes du dauphin gravées. Ce premier volume, par une singularité remarquable, porte la date de 1669, et le second celle de 1668 [1].

[1] On lit à la fin de l'extrait du privilége que l'édition in-4° fut

Cette édition fut contrefaite; mais comme les contrefaçons n'ont ni les armes du dauphin, ni les figures de Chauveau, elles sont faciles à distinguer de l'édition originale [1].

En 1671, La Fontaine fit paroître huit nouvelles fables dans un recueil intitulé *Fables nouvelles et autres poésies*, 1 vol. in-12 [2]. Ces fables étoient, comme les précédentes, ornées des figures de Chauveau, et le privilège pour l'impression de ce volume fut cédé par l'auteur à Claude Barbin, qui le partagea encore avec Denys Thierry.

Ces huit fables reparurent, avec des changements et des corrections, dans les cinq nouveaux livres de fables que La Fontaine publia en 1678 et 1679. Il mit au jour en même temps une nouvelle édition, revue et corrigée avec soin, des six premiers livres. Le tout forma quatre volumes in-12, dont les deux premiers furent achevés d'imprimer le 3 mai 1678, et les deux derniers le 15 mai 1679. C'est là l'édition originale qu'ont suivie tous les éditeurs des fables de La Fontaine qui ont aspiré à donner une édition correcte; mais ils ne l'ont connue qu'imparfaitement: ils ont bien eu égard aux *errata* dont elle est accompagnée; mais ils ont ignoré que plusieurs des volumes qui la composent avoient été réimprimés avec des corrections et des incorrections, et que les exemplaires de la première édition de ces quatre volumes différoient les uns des autres par des cartons qui ne se trouvent pas dans tous. Ces cartons sont ceux des fables intitulées *le Savetier et*

achevée d'imprimer le 31 mars 1668, et l'édition in-12 le 19 octobre 1668.

[1] J'ai une contrefaçon des trois premiers livres, ou de la première partie, qui n'a que cent quarante-trois pages, tandis que dans l'édition originale ces trois premiers livres en contiennent deux cent vingt-huit.

[2] Ce volume fut achevé d'imprimer le 12 mars 1671.

*le Financier*, et *le Singe et le Léopard*[1]. La Fontaine avoit obtenu en son nom le privilège pour l'impression de cette édition de ses fables; il le céda à Claude Barbin, qui le partagea encore avec Denys Thierry; et les noms de ces deux libraires se trouvent simultanément sur le titre.

Les deux premiers volumes, ainsi que les deux suivants, qui furent réimprimés, le furent sous la même date, avec les noms des mêmes libraires, quoiqu'un privilége accordé à Trabouillet, tant pour les fables de La Fontaine que pour les œuvres de Molière, nous apprenne que cette réimpression a dû être faite en 1692. Cette réimpression sous la même date, qui ne fut peut-être pas unique, doit être soigneusement distinguée de l'édition originale, parce-qu'elle n'a point été revue par l'auteur, et qu'elle fourmille de fautes d'imprimeur. Il sera facile d'en faire la distinction au moyen des variantes qui s'y trouvent, et que nous avons relevées dans la présente édition. D'ailleurs, quoique les *errata* donnés par La Fontaine aient été reproduits dans cette réimpression, on y a corrigé plusieurs des fautes qui y sont indiquées. De plus, quoique cette édition soit faite avec les mêmes caractères, le même papier, les mêmes gravures, et aussi page pour page, les armes du dauphin ne se trouvent pas gravées sur le frontispice du premier volume, et les fleurons qui terminent chaque fable sont différents. Ainsi à la fin de la première fable, page 3, on voit dans l'édition primitive de 1678 une sorte d'arabesque où il y a une tête; dans la réimpression c'est un pot à fleurs sans aucune tête. Au tome II, les deux premières fables du livre IV ont, dans l'édition originale, deux grandes plumes croisées par un bouquet de fleurs; dans la réimpression, il n'y a pour ces deux fables que deux bouquets de fleurs sans plumes: et il y a

[1] Voyez t. II, ces deux fables, liv. VIII et IX.

ainsi des différences pour les autres fables. Ces minutieux détails sont nécessaires à notre objet. Aucun éditeur avant nous ne s'est douté que cette édition de 1678 eût été réimprimée, et plusieurs éditeurs ont, au moyen du texte de cette réimpression, introduit des fautes dans les fables de notre auteur, parcequ'ils croyoient avoir sous les yeux l'édition corrigée par lui. Aujourd'hui les libraires, en changeant les titres, multiplient fictivement le nombre des éditions d'un livre, afin de faire croire à son succès, et de vendre l'unique édition qu'ils en ont faite. A cette époque, comme les privilèges du roi n'étoient accordés aux auteurs et aux libraires pour chaque ouvrage que pour un temps très limité, passé lequel on pouvoit vendre, mais on ne pouvoit plus réimprimer, lorsqu'une édition étoit épuisée, on la réimprimoit subrepticement sous la date de la première, afin de frauder le privilège, et de le prolonger au-delà de son terme. Il arrive souvent de nos jours que l'édition d'un livre pompeusement annoncée se renouvelle en changeant la date du titre, avant même d'avoir paru. Du temps de Louis XIV, grace aux réimpressions sous les mêmes dates, les éditions duroient toujours, et ne s'épuisoient jamais.

En 1685, La Fontaine publia dix nouvelles fables avec *Daphnis et Alcimadure*, *Philémon et Baucis*, les *Filles de Minée*, auxquels il ne donnoit pas alors le titre de fables, et enfin avec d'autres poésies qui formoient le premier volume des ouvrages de *prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, en deux volumes in-12.

Ces dix fables ajoutées depuis à *Daphnis et Alcimadure*, à *Philémon et Baucis*, aux *Filles de Minée*, qui se trouvent dans le même volume, ainsi qu'à *Belphégor*, d'abord publié en 1682 avec le poëme du *Quinquina*, et jointes encore à d'autres fables composées depuis, et dont cinq

avoient été insérées dans le Mercure Galant[1], servirent à former le dernier livre des fables que La Fontaine publia en 1694 en un volume in-12, qui fut achevé d'imprimer le 1er septembre 1693. Ce volume a encore été réimprimé sous la même date. L'édition originale porte un chiffre sur le titre, et contient une faute de pagination; les pages 186 et 187 sont répétées deux fois, de sorte que le volume finit à la page 228, tandis que dans la réimpression, où l'on a corrigé cette faute, il se termine à la page 230; la réimpression porte sur le titre *Cinquième partie*, et l'édition première seulement *Fables choisies.* Je ne dois pas oublier de remarquer que deux des fables de ce volume avoient été imprimées deux ou trois ans auparavant, dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours[2].

Telles sont toutes les éditions des fables de La Fontaine, publiées par lui et de son vivant, qui établissent le texte de cette partie de ses œuvres, et donnent les variantes. Je sais qu'on a encore cité une édition de Paris, des quatre premières parties ou des onze premiers livres des fables de La Fontaine, sous format in-4°, et sous les dates de 1678 et 1679, et une édition de Paris de la cinquième partie des mêmes fables, pareillement in-4°, et sous la date de 1693; mais les recherches les plus exactes me permettent d'affirmer à mes lecteurs que, malgré l'assertion contraire de trois savants bibliothécaires[3], ces

[1] *Mercure Galant*, décembre 1690, p. 103; février 1691, p. 237; mars 1691, p. 111; et décembre 1692, p. 241.

[2] *Recueil de vers choisis*, 1693, in-12, p. 13 et 328. Dans l'édition de Hollande, même date, p. 17 et 275. Dans l'édition de 1701, p. 12 et 324.

[3] MM. Nodier, Alexandre Barbier, et Robert. Il est d'autant plus étonnant que les deux derniers aient commis cette erreur, que j'avois déja signalé celle du premier dans une note de ma première édition des Fables de La Fontaine, publiée en 1822,

éditions n'ont jamais existé, et que, du vivant de La Fontaine, on n'a imprimé en France que les six premiers livres de ses fables, sous format in-4°, et en 1668, ainsi que nous l'avons dit précédemment.

Un an après la mort de notre poëte, madame Ulrich publia ses *OEuvres posthumes*, dans lesquelles se trouvent quatre fables: trois d'entre elles avoient déja été publiées, mais sur des copies plus correctes; celles d'après lesquelles madame Ulrich les a imprimées fournissent donc de nouvelles variantes. Sur ces quatre fables, il y en a une qui étoit inconnue, et qui se trouve imprimée dans ce volume pour la première fois[1]. Je connois trois éditions des *OEuvres posthumes de La Fontaine* sous la même date: celle de Paris[2], qui est la bonne et la seule originale; celle de Lyon[3], qu'il est facile de distinguer de celle de Paris, puisqu'elle porte le nom de cette ville, et que le titre est en partie en encre rouge. L'édition de Hollande, malgré quelques suppressions[4], est une contrefaçon, page pour page, de l'édition de Paris; mais il est facile de l'en distinguer, parceque, selon l'usage des imprimeurs de Hollande, il y a des réclames à chaque page, tandis que dans l'édition de Paris il ne s'en trouve qu'à chaque changement de feuille. Enfin on en cite une qua-

t. I, p. cxxx, note qui a été réimprimée dans la seconde édition que j'ai donnée en 1826, t. I, p. cxvii.

[1] Tom. II, liv. XII, la fable intitulée *la Ligue des Rats*.

[2] Les *OEuvres posthumes de M. de La Fontaine*. Paris, chez Guillaume Deluyne, 1696, 1 vol. in-12. Il s'en trouve des exemplaires avec le nom de Jean Pohier, ou celui d'autres libraires sur le titre.

[3] Les *OEuvres posthumes de M. de La Fontaine*. A Lyon, chez Thomas Amanlry, 1696, 1 vol. in-12.

[4] Voyez la note qui est à la page 325 de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine*, édition in-8°.

trième édition de Bordeaux, que nous n'avons pas eu occasion de voir.

Les divers volumes que nous venons d'énumérer ne nous ont point transmis toutes les fables que La Fontaine avoit composées : il s'en est égaré au moins une; c'est celle que La Fontaine avoit imitée de la onzième fable du P. Commire, intitulée *Asinus judex*, ou *l'Ane juge* [1]. La preuve de ce fait se trouve dans les vers latins que le P. Commire lui-même fit, dans cette occasion, à la louange de La Fontaine [2]; ils sont ainsi conçus :

CLARISSIMO VIRO D. DE LA FONTAINE,

*Quod Asinum judicem, fabulam latinam, versibus gallicis elegantissimis reddiderit.*

EUCHARISTICON.

Quid hocce monstri? venit e Latio hispidus
Et agrestis Asinus; at simul Lutetiæ
Spiravit auram, Gallici et Fontis fuit
Aspersus unda, factus est subito aureus;
Et qui rudebat cœpit ornate loqui.

« Quel prodige! un Ane étoit venu du Latium, avec son air agreste et son poil en désordre; mais à peine a-t-il respiré l'air de Paris, à peine a-t-il reçu des ablutions des eaux de *la fontaine* françoise, qu'il devient d'une beauté parfaite; et celui qui ne savoit que braire a aussitôt commencé à parler avec élégance. »

Peut-être l'indication que nous donnons ici fera-t-elle retrouver cette fable de La Fontaine, restée manuscrite ou imprimée quelque part sans nom d'auteur.

[1] *Joannis Commiri, e Societate Jesu, carmina*, 1689, p. 315.

[2] Idem, *Opera posthuma*, 1704, p. 121.

En 1695, l'année même de la mort de La Fontaine, une partie du fonds de librairie de Claude Barbin, dont les fables de notre poëte faisoient partie, fut vendue à un particulier, qui la rétrocéda en 1697 à une compagnie de libraires[1]. Ce fut cette compagnie qui donna en 1709 une nouvelle édition des fables de La Fontaine en cinq volumes in-12. C'est la première où les livres soient numérotés depuis un jusqu'à douze. Pour concevoir combien ce changement étoit nécessaire, il faut savoir de quelle étrange manière l'ouvrage étoit divisé dans la dernière édition donnée par l'auteur. Les deux premiers volumes contiennent les six premiers livres, et forment la première et la seconde partie; et les trois derniers livres que renferme la deuxième partie, sont intitulés livres IV, V, et VI; de sorte que, pour cette partie du recueil, les numéros des livres se suivent. Dans les deux volumes suivants, qui forment la troisième et la quatrième partie, la série des nombres recommence; dans le troisième volume ou la troisième partie sont les livres I et II, et dans le quatrième volume ou la quatrième partie sont les livres III, IV, et V; de sorte que la série des chiffres ne correspond ni à l'ensemble du recueil, ni à chacune des parties; car pour cela on auroit dû recommencer à comp-

[1] *Mémoire pour les libraires associés dans l'acquisition des fables de La Fontaine, contre les demoiselles de La Fontaine*, signé M. Tabonreau des Réaux, maître des requêtes, rapporteur, et Mᵉ Huart du Parc, avocat. De l'imprimerie de Lemercier, 1761, in-4° de quatorze pages, p. 5. L'auteur de ce Mémoire dit que le fonds entier de Claude Barbin fut vendu à un particulier: mais cette assertion semble avoir besoin d'être modifiée; car les contes de Perrault furent publiés chez Claude Barbin, en 1697, et le privilége de la seconde édition fut accordé à sa veuve en 1706. Cet ouvrage fut mis en vente chez elle en 1707, et toujours au second perron de la Sainte-Chapelle.

ter livre I au commencement de chaque partie. Le fait est que La Fontaine avoit publié deux recueils de fables à un assez long intervalle de temps, et le numérotage des livres se rapportoit à cette division en deux recueils; mais quand il les fit réimprimer ensemble il ne fit mention de cette division en deux recueils que dans sa préface du second; il ne l'indiqua point sur les titres et dans la table, et tout fut brouillé. Ce fut encore bien pis lorsque le cinquième ou le dernier volume parut long-temps après. La Fontaine le destinoit sans doute à former un sixième livre à son second recueil, afin de le rendre, sous ce rapport, égal au premier, qui étoit aussi divisé en six livres; mais, par une distraction inconcevable, il intitula ce nouveau livre *livre septième*, au lieu de livre sixième; et cette erreur de *livre VII* se retrouve à chaque page dans le titre courant. Les éditeurs de 1709 ont eu raison de faire disparoître ces irrégularités; mais c'est le seul changement qu'ils ont fait, et ils se sont contentés de réimprimer l'édition originale, sans y rien ajouter, ni sans en rien retrancher [1].

Il n'en fut pas de même pour les éditions des fables de La Fontaine in-4°, 1726 [2], et in-8°, 1729, les premières sous ces deux formats, publiées par la compagnie des libraires associés, propriétaires de cet ouvrage. On augmenta le douzième et dernier livre des fables qui se trouvoient dans les *OEuvres posthumes*, et dans le *Recueil de vers choisis* du P. Bouhours, et qui n'étoient pas dans l'é-

[1] Les fautes d'impression de la première édition ont été corrigées avec soin dans cette édition; et, quoique peu recherchée, elle est excellente, et sera très utile aux éditeurs qui ne pourroient trouver les premières.

[2] Celle-ci fait partie des *OEuvres complètes* en trois volumes in-4°, publiées, à cause des contes qui s'y trouvent, sous la rubrique d'Anvers.

dition originale: mais, par un défaut de jugement difficile à comprendre, on prit dans les œuvres posthumes l'épithalame que La Fontaine avoit composé pour le mariage de mademoiselle de Bourbon et du prince de Conti, et on l'inséra comme une fable dans ces deux éditions, quoiqu'il n'eût pas ce titre dans les *OEuvres posthumes*, et qu'il ne renfermât aucun récit qui puisse lui donner de la ressemblance avec une fable. Tous les éditeurs ont copié cette faute. Nous avons, dans notre édition, ôté cette pièce des fables pour la transporter dans le volume des poésies diverses auquel elle appartient.

On a dit à tort que l'édition in-8° avoit été revue sur les manuscrits de l'auteur. Rien ne l'indique; et les variantes considérables que cette édition, comparée à celle de La Fontaine, nous donne pour la fable intitulée *le Roi, le Chasseur, et le Milan*, se trouvent dans les *OEuvres posthumes*[1] publiées par madame Ulrich: cette dame a donné cette fable et quelques autres d'après des copies qui ne contenoient pas les dernières corrections de l'auteur, et on a eu tort de rétablir dans le texte des vers que l'auteur avoit retranchés. D'autres éditeurs avant ceux de 1729 avoient mal-à-propos préféré le texte des *OEuvres posthumes* à celui que l'auteur avoit publié de son vivant.

Quoi qu'il en soit, c'est à cette édition de 1729 que doit s'arrêter l'énumération de toutes les éditions qui peuvent avoir quelques titres à l'originalité: tout ce qui se trouve dans les autres de changements, d'augmentation, ou de rectification, n'a pu être que l'ouvrage des éditeurs, et ne peut recevoir d'autorité que par les raisons qu'ils en alléguent.

Les libraires étrangers exploitèrent à leur profit, dès qu'elles parurent, les fables de La Fontaine. Les quatre

[1] *OEuvres posthumes de M. de La Fontaine*, p. 125—132.

premières parties parurent à Anvers, en 1688, chez Henry van-Dunewalt, et la cinquième, en 1694, à La Haye, chez Henry van-Bulderen. Ce dernier publia de nouveau les cinq parties en 1700, et la même édition fut réimprimée, avec un portrait de La Fontaine gravé par Bernard Picard, chez Zacharie Chatelain, en 1728. Ces trois éditions, ornées de figures de J. Cause, copiées sur celles de Chauveau, reproduisent l'édition qu'avoit donnée La Fontaine, sans qu'on ait seulement corrigé le numérotage des livres. Dans toutes les trois, comme dans l'édition de Paris, le livre VII ou dernier succède immédiatement au livre V.

En 1693, avant que la dernière partie des fables de notre auteur eût paru, on publia à Amsterdam, chez Daniel de La Feuille[1], une cinquième et une sixième partie des *Fables choisies de La Fontaine*, qui n'étoient point de lui. Quand l'imposture eut été démasquée, on forma de ces fables, et d'autres qu'on y ajouta, un recueil intitulé *Nouvelles fables choisies et mises en vers par les plus célèbres auteurs françois de ce temps*[2]. Ce recueil, qui est divisé en quatre livres ou quatre parties, commence par une fable de La Fontaine qui venoit d'être publiée dans le recueil du P. Bouhours; il renferme même quelques uns des contes de notre poëte, dont on a supprimé des vers[3], et auxquels l'éditeur a donné le titre de fables. Le reste du recueil se compose de fables faites à l'imitation de celles

[1] Dans mon exemplaire, la cinquième partie porte la date de 1693, la sixième celle de 1696. La cinquième partie porte pour titre courant *livre III*, et la sixième *livre IV*.

[2] Le titre porte: A Amsterdam, chez Daniel de La Feuille, et à La Haye, chez Meindert Uitwerf. Dans mon exemplaire, le titre des trois premières parties porte la date de 1694, et la quatrième celle de 1695.

[3] Entre autres celui de *la Clochette*, qui forme la fable 1 du

de La Fontaine par Trousset de Valincour, Regnier, Lejay, Saint-Ussans, Furetière, Fraguier, et autres auteurs, la plupart déja publiées ailleurs.

L'édition des Fables de La Fontaine, donnée par Daniel de La Feuille, fut réimprimée en 1698, sous la rubrique de Lyon, et annoncée chez Jean-Baptiste Girin. Peut-être ce libraire de Lyon acheta-t-il une portion de l'édition de Daniel de La Feuille, en Hollande, et y mit-il un titre[1]. Cette édition ne renferme que les onze premiers livres de La Fontaine; mais elle est suivie d'une cinquième partie intitulée *Nouvelles Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine, et autres plus célèbres auteurs de ce temps*, 1698. Cette cinquième partie, divisée en deux livres, et portant sur le titre Amsterdam, et l'adresse de Daniel de La Feuille, se compose des deux premiers livres du recueil de fables de divers auteurs dont nous venons de parler; mais il est remarquable qu'elles ont été réimprimées exprès pour la France; car on en a

livre IV, p. 3 de la quatrième partie, qu'on a commencée ainsi:

Proche de Liége, un jeune jouvenceau
Dedans un pré, sur le bord d'un ruisseau.

Et le conte de *la Servante justifiée*, dont on a fait la fable XXII (p. 60 de la quatrième partie), sous le titre d'*un Avocat et sa Servante.*

[1] Les réclames à chaque page et les figures ne laissent aucun doute que cette édition n'ait été faite en Hollande. Le frontispice gravé porte la date de 1699, le titre imprimé celle de 1698. Mais ce qui appuie ma conjecture, c'est qu'à la fin de la seconde partie (ou du livre V du second recueil) on lit une permission accordée à Jean-Baptiste Girin d'imprimer les *Fables de La Fontaine*, attendu, y est-il dit, que le privilége accordé pour quinze années, le 19 juillet 1677, est expiré. Cette permission est en date du 9 août 1698.

retranché des passages injurieux à Louis XIV, qui se trouvent dans l'édition de 1694. Il étoit nécessaire de bien faire connoître ce recueil publié en Hollande par Daniel de La Feuille, et les éditions qu'on en a faites, parceque c'est la source peu connue où l'on a plusieurs fois puisé diverses fables qu'on a attribuées à La Fontaine, qu'on a publiées, et qu'on publie encore tous les jours, comme inédites [1].

Toutes ces éditions des fables de La Fontaine, et celles des suites publiées sous son nom, étoient ornées de figures à la manière des éditions de Paris. On fit aussi des éditions ou contrefaçons sans figures, et d'un prix plus modique : telle est celle qui fut donnée à Amsterdam, chez Pierre Mortier, en 1687, en un volume in-12 : elle ne renferme que les onze premiers livres. Telle est encore une mauvaise contrefaçon faite en France, en 1693, sous la rubrique d'Amsterdam, et avec l'adresse de Pierre Mortier, en un volume petit in-12, dans lequel on a retranché deux livres entiers de fables, et inséré un rondeau et des épigrammes de notre poëte. Toutefois ces deux éditions, quelque peu estimables qu'elles soient, donneront lieu à une remarque. Celle de 1687 est la première où l'on ait eu l'idée de numéroter les fables de notre poëte de suite ; celle de 1693 a suivi cet exemple, et a de plus numéroté les livres de la même manière : comme l'éditeur en a retranché deux, son recueil finit au livre IX, au lieu de se terminer au livre XI, et la dernière fable est

[1] La fable du *Rossignol*, qu'on a insérée souvent dans les fables de La Fontaine, se trouve à la page 24 de la première partie du recueil de Daniel de La Feuille. Il y a quelques années qu'un nommé Simien Despréaux prit dans ce recueil une vingtaine de fables, et les publia sous le titre de *Suite des OEuvres posthumes de La Fontaine*, etc. A Paris, in-8°, an VI de la république.

la cent quatre-vingt-douzième, au lieu d'être la deux cent-huitième, comme dans l'édition de 1687. On voit par-là que les éditeurs de 1709 ont pu puiser dans cette mauvaise édition l'idée de faire disparoître la division par parties, et de n'admettre que celle en douze livres.

En 1708, on publia à Londres, aux dépens de Paul et Isaac Vaillant, marchands libraires, une édition des fables de La Fontaine en un volume in-12, sans autre figure que celle du frontispice, assez correcte, et remarquable, parcequ'elle a été le type d'un grand nombre d'autres. Elle est sans aucune division soit en parties soit en livres, et les fables sont numérotées de suite, depuis la première jusqu'à la deux cent quarante-septième, qui est la dernière; mais on y a introduit comme fable le conte du *Fleuve Scamandre*, et une petite épître qui est peut-être de la jeunesse de La Fontaine, intitulée *l'Amour vengé:* cette pièce ne ressemble en rien à un apologue. Il est probable que cette édition angloise n'est que la réimpression d'une autre semblable faite à Paris, que nous n'avons pas encore vue.

Quoi qu'il en soit, on réimprima cette édition en 1715[1], en y ajoutant de petites notes pour l'intelligence du texte:

[1] La dernière fable dans cette édition est la deux cent quarante-cinquième, parcequ'on en a retranché *le Fleuve Scamandre*. On a ajouté aussi les notes de cette édition de 1715 à une contrefaçon de l'édition de Paris, 1729, sans figures. L'approbation de cette édition de 1715 est de Fontenelle. Elle est datée du 7 juillet 1715, mais le privilège accordé à Michel David est daté du 4 décembre 1708, ce qui suppose une édition de cette année, qui pourroit bien être celle qui a servi de modèle à l'édition de Paul Vaillant de Londres. Mon exemplaire de l'édition de 1715 est annoncé, sur le frontispice, chez *Jean Luc Nion, quai de Conti, au premier pavillon du collège des Quatre-Nations.*

ce fut la première de ce genre, et le premier essai d'un commentaire sur les fables de La Fontaine. On réimprima textuellement cette édition de 1715 *à Amsterdam, aux dépens de la compagnie*, en un volume petit in-12, 1730. Ce volume est recherché des curieux, parcequ'il est imprimé en types assez semblables à ceux des Elzevirs.

Cette édition fut encore réimprimée, avec les petites notes qui l'accompagnoient, en 1731, en deux volumes in-18, à Hambourg, de l'imprimerie d'A. Vandenhoeck. Le même libraire-imprimeur reproduisit cette édition en 1733, en deux volumes grand in-12, avec quelques figures [1]. Ces deux éditions accompagnoient les contes qu'il avoit publiés sous les mêmes formats. Toutes ces éditions, ainsi que celle de Londres de 1708, étoient, comme nous l'avons déja dit, sans division de livres.

Le texte des fables de notre auteur se corrompoit de plus en plus, lorsqu'enfin parut, en 1743, l'édition de Coste [2]. L'éditeur rétablit la division en douze livres, conformément à l'édition de Paris, 1709: seulement il retrancha du douzième livre *Philémon et Baucis*, *les Filles de Minée*, *Belphégor*, et *la Matrone d'Éphèse*, et les réimprima à la suite. Ce changement étoit judicieux, et l'éditeur avoit le droit de le faire, puisque La Fontaine lui-

[1] Dans ces deux éditions de Vandenhoeck, la dernière fable est la deux cent quarante-quatrième. L'éditeur, comme dans l'édition de 1730, ajouta *l'Amour vengé*, et l'épithalame sur le mariage de mademoiselle de Bourbon avec le prince de Conti, et il retrancha *le Fleuve Scamandre*.

[2] Paris, 1743, 1 vol. in-12, avec un frontispice dessiné par Bernard Picard, gravé par Fessard. La préface est datée du 10 septembre 1742.

même n'avoit pas donné le titre de fables à ces pièces, lorsqu'il les publia pour la première fois, et qu'il ne les avoit évidemment réunies à son dernier livre que pour compléter le volume. Du reste l'éditeur reproduisit en partie les petites notes de l'édition de 1715. Il en ajouta quelques unes qui sont aussi futiles. Mais ce qui rend cette première édition de Coste recommandable, c'est que le texte a été revu avec grand soin, sur les éditions originales de La Fontaine, par un nommé Jolly. Cette première édition de Coste, et la seconde qu'il a donnée en 1746, sont au nombre des meilleures; on ne peut en dire autant des réimpressions qui en ont été faites, et dans lesquelles les imprimeurs ont sans cesse altéré la pureté du texte, en croyant le corriger[1]. C'est ce qui est arrivé aussi pour les éditions données par les meilleurs imprimeurs de nos jours, lorsque les éditeurs qui avoient fixé le texte d'une première édition n'ont point revu les

[1] C'est un inconvénient qu'il est bien difficile d'empêcher quand on fait réimprimer des auteurs du siècle de Louis XIV, et surtout La Fontaine et Molière. L'édition de Coste, de 1743, nous en fournit un exemple remarquable. Dans une note additionnelle qui est à la fin, l'éditeur observe qu'au dix-neuvième vers de la fable XIV du livre VIII, on doit mettre, *Le temps de pleurs est passé.* Il prouve, par d'autres exemples, que c'est une locution du temps, et particulière à La Fontaine; que cette leçon est conforme à celle de l'édition originale, et qu'il faut se garder d'écrire, *Le temps des pleurs est passé.* Malgré cet avis, on n'a pas manqué de mettre dans toutes les réimpressions des éditions de Coste *le temps des pleurs.* Cette faute a passé dans les bonnes éditions modernes, dans celles de Didot, de Montenault, de Barbou, 1806, et elle avoit passé aussi même dans la nôtre, quoique nous l'eussions corrigée. (Voyez t. II de notre première édition, p. 86, l. 11.)

épreuves des réimpressions qu'on en a faites. C'est pourquoi je me contenterai d'indiquer parmi les dernières éditions le petit nombre de celles qui m'ont paru avoir été collationnées par des éditeurs instruits sur une des éditions originales. Ce sont celle de Montenault, quatre volumes in-folio, 1755-1759 [1]; celle de M. Didot père, en 1787 et 1789, in-4°, in-8°, et in-18, pour l'éducation du dauphin; celle de M. Didot fils aîné, deux volumes in-folio, 1802; celle de Barbou, 1806, dont le savant Adry a été l'éditeur [2]. Je remarquerai que dans toutes les éditions dont j'ai eu occasion de parler on avoit conservé le titre primitif donné par l'auteur, *Fables choisies mises en vers*. MM. Didot ont simplement mis *Fables de La Fontaine;* et je crois que ce sont eux qui ont introduit les premiers ce titre, qui paroît consacré par l'usage.

L'édition que j'ai donnée au public en 1822, est la première pour laquelle on ait collationné toutes les éditions que l'auteur avoit lui-même revues, et dont quelques unes ont été inconnues aux éditeurs qui m'ont précédé. Ce fut la première édition où l'on ait pu fixer le texte et donner les variantes avec exactitude. Elle a été reproduite par moi, en 1826, et est enfin de nouveau réimprimée avec des améliorations importantes [3].

J'ai cité les auteurs dans lesquels La Fontaine a puisé les sujets de ses fables, et j'en ai fait la recherche avec un

[1] Le premier et le second volume sont de 1755, le troisième de 1756, le quatrième de 1759, du moins dans mon exemplaire.

[2] Il avoit préludé à ce travail par une petite édition en 2 vol. in-12, donnée en 1797 chez Adèle Ponthieu, rue Saint-Jacques, vis-à-vis la place Cambray.

[3] Elle est devenue la tige commune d'un grand nombre d'autres.

grand soin. Pour ces indications je me suis aidé du travail de ceux qui m'ont précédé, notamment de MM. Guillon et Solvet[1] : mais je n'ai rien cité sur la foi d'autrui ; j'ai au contraire lu avec attention les divers apologues que l'on pouvoit rapporter aux fables de La Fontaine, afin de discerner dans le nombre ceux qu'il me sembloit avoir connus et imités, ne voulant citer que ceux-là. Ce travail a été plus long et m'a paru plus utile que celui d'accumuler un grand nombre de citations plus embarrassantes que profitables, même lorsqu'elles sont exactes.

Je dois prévenir que, pour ce qui concerne les fables d'Ésope, le premier chiffre renvoie à l'édition classique des fables d'Ésope de M. de Furia, imprimée à Leipsick en 1810[2]; le second à la collection de Nevelet, que La Fontaine a eue sous les yeux[3]. Les citations de Phèdre se rapportent à l'édition donnée par M. Schwabe, en 1806, en deux volumes in-8°, et aussi à celle de Brottier.

Pour les fables de Bidpaï, j'ai cité la traduction donnée par David Sahid, et publiée en 1644, parceque c'est la seule que La Fontaine a connue; mais j'y ai joint les

[1] Depuis l'impression de ma première édition, M. Guillaume, de Besançon, a publié ses *Recherches sur les auteurs dans lesquels La Fontaine a pu trouver les sujets de ses fables*, Besançon, 1822, in-8°, et j'en ai profité pour ma seconde édition des fables imprimée chez Riguoux en 1826. L'ouvrage de M. Robert ayant paru depuis, je l'ai consulté pour cette édition.

[2] *Fabulæ Æsopicæ, quales ante Planudem ferebantur, ex vetusto codice abbatiæ Florent. nunc primum erutæ, una cum aliis, partim hinc collectis, partim ex codd. depromptis, latina versione notisque exornatæ, cura ac studio Francisci de Furia.* Lipsiæ, 1810, in-8°.

[3] *Fabulæ variorum auctorum, opera et studio* Isaaci Nicolai Neveleti. Francofurti, 1660.

citations correspondantes de la traduction de Galland et de Cardonne, qu'il est plus facile de se procurer [1].

Quant aux autres notes, elles ont pour but d'éclaircir et d'établir le texte. J'ai tâché de ne laisser rien passer de ce qui pouvoit paroître obscur aux lecteurs instruits; mais aussi je n'ai voulu expliquer que ce qui avoit besoin de l'être pour de tels lecteurs.

[1] Au sujet des citations de Verdizotti, on doit consulter l'éclaircissement donné dans la note ci-dessus, p. cj (101).

# A MONSEIGNEUR
# LE DAUPHIN[1].

MONSEIGNEUR[2],

*S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière*

[1] Louis, dauphin de France, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, naquit à Fontainebleau le 1^er^ novembre 1661, et mourut à Meudon le 14 avril 1711.

Cette épître dédicatoire fut insérée, du vivant même de La Fontaine, comme un modèle en son genre, dans le recueil intitulé *les plus belles lettres des meilleurs auteurs françois, avec des notes*, par Pierre Richelet, Paris, 1689, in-12, p. 151. Nous avons cru devoir transcrire quelques unes des notes du recueil de Richelet, parce-qu'elles renferment des particularités d'autant plus précieuses à conserver qu'elles sont l'ouvrage d'un commentateur contemporain de notre poëte.

[2] Sous le règne de Henri IV, de Louis XIII, et bien auparavant, on appeloit le fils aîné du roi de France MONSIEUR: on l'a

*dont Ésope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens*[1] *a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose,* MONSEIGNEUR, *vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge*[2] *où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.*

*Je ne doute point,* MONSEIGNEUR, *que vous ne*

nommé quelque temps de la même sorte sous Louis XIV; mais, depuis douze à treize ans, Sa Majesté a voulu qu'on nommât MONSEIGNEUR celui qu'on avoit appelé MONSIEUR, et cela avec justice. On n'a fait que lui redonner la qualité qu'il avoit eue avant le régne de François Ier. On n'a qu'à lire les *Cent Nouvelles nouvelles*, et l'on verra que je ne dis rien là-dessus que de vrai. (*Note de Richelet.*) Ainsi, selon Richelet, ce seroit vers l'année 1676 seulement qu'on auroit commencé à donner au dauphin le titre de MONSEIGNEUR.

[1] Socrate.

[2] Monseigneur le dauphin n'avoit que huit à neuf ans lorsque l'ingénieux La Fontaine lui dédia ses fables. (*Note de Richelet.*) Il y a une légère erreur dans cette note. Le dauphin n'avoit que six ans et cinq mois lorsque La Fontaine fit paroitre le recueil de fables où se trouve cette épître dédicatoire. Ce recueil, qui parut d'abord in-4°, fut achevé d'imprimer le 31 mars 1668.

*regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables: car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre: la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, et lui apprend à se connoître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui*[1] *sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux*

[1] Monseigneur le dauphin a eu deux précepteurs: le premier, M. le président de Perigni, et le second M. Bossuet, évêque de Meaux, illustre par son érudition, par sa piété, par ses ouvrages, et par sa manière de prêcher qui le distingue de tous les prédicateurs de son siècle. M. l'évêque de Meaux a eu pour sous-précepteur M. Huet, qui est un homme de lettres de grand mérite. L'agréable M. de La Fontaine entend parler ici de M. le président de Perigni, qui étoit un homme d'esprit et un honnête homme, savant d'une manière solide et charmante. Le généreux et obligeant des Réaux de Talemant lui avoit proposé M. Richelet pour le soulager dans les services qu'il rendoit à Monseigneur. M. Richelet eut le bonheur de plaire à M. Perigni; néanmoins il n'eut pas celui de partager ses soins. M. le président de Nicolaï le sollicita en faveur de M. Doujac, docteur en droit, et le porta en quelque façon à se rétracter pour obliger M. Doujac. Monseigneur le dauphin a eu pour gouverneur M. le duc de Montausier, qui est un grand capitaine, un très honnête homme, et le très bon ami des gens de lettres. Il les appuie généreusement, parcequ'il les aime, et qu'il est savant lui-même et galant homme. (*Note de Richelet.*)

Le président de Perigni mourut en 1670, c'est-à-dire deux ans

*pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage: ce sont,* MONSEIGNEUR, *les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe*[1] *et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province*[2] *où l'on trouve à chaque pas des barrières*[3] *in-*

après la publication de cette épître. Huet, dans sa vie écrite par lui-même, fait mention de Perigni; et ce qu'il en dit dément un peu les éloges qui lui sont donnés ici par Richelet. (Voyez Petr. Dan. Huetii *Commentarius rerum ad eum pertinentibus*, 1718, in-12, l. IV, p. 267.) Un commentateur de notre poëte a cru à tort que dans le passage de l'épître de La Fontaine il étoit question de Bossuet, ce qui ne peut être, puisque cette épître fut publiée en 1668, et que Bossuet ne fut nommé précepteur du dauphin qu'en 1670, après la mort de Perigni.

[1] Il désigne la triple alliance que l'Angleterre, l'Espagne, et la Hollande, firent ensemble, il y a environ vingt ans, pour arrêter les conquêtes du roi. (*Note de Richelet.*)

[2] Il parle de la Flandre, où le roi fit la guerre en 1667, et prit Douai, Tournai, Oudenarde, Ath, Alost, et Lille. (*Note de Richelet.*)

[3] Strada, *Histoire de Flandre*, dit que le dieu Mars a voyagé

*surmontables, et qu'il en subjugue une autre*[1] *en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai,* MONSEIGNEUR, *vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas,* MONSEIGNEUR; *vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, et de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien*

par-tout, et qu'il n'y a qu'en Flandre où il se soit arrêté pour se bâtir des places imprenables, qui sont comme autant de barrières à ceux qui veulent faire la conquête de ce pays. *In alias terras peregrinari Mars ac circumferre bellum, hic sedem fixisse videtur.* F. Strada, *de bello Belgico, decas* 1, lib. I. (*Note de Richelet.*)

[1] C'est la Franche-Comté, qu'il conquit en 1668. On l'appelle *Bourgogne-Comté*, pour la distinguer de la *Bourgogne-Duché*. La ville capitale de la Bourgogne-Comté est Besançon sur le Doubs, et la capitale de la Bourgogne-Duché, Dijon, où il y a de très savants et de très habiles gens. (*Note de Richelet.*)

*sensible à notre monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.*

*Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci: c'est,* MONSEIGNEUR, *que je suis, avec un zèle respectueux,*

**Votre très humble, très obéissant,**
**et très fidèle serviteur,**
**DE LA FONTAINE.**

# PRÉFACE

## DE

# LA FONTAINE.

L'indulgence que l'on a eue pour quelques unes de mes fables[1] me donne lieu d'espérer la même grace pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence[2] n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers: il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre

[1] Ces mots prouvent qu'antérieurement à l'année 1668, époque de la publication de ce premier recueil, La Fontaine avoit déja fait paroître quelques unes de ses fables, ou qu'elles avoient circulé en manuscrit.

[2] Notre poëte désigne ici Patru, célèbre avocat au parlement de Paris, et membre de l'Académie françoise, son ami et celui de Boileau. Patru étoit considéré comme un des hommes les plus éloquents de son temps, et comme un des meilleurs critiques. Ses décisions faisoient autorité; et cependant si Boileau et La Fontaine eussent déféré en tout à ses conseils, le premier n'auroit pas composé son Art poétique, et le second n'auroit pas écrit ses fables. Voyez l'*Histoire de l'Académie françoise*, par d'Olivet, in-4°, p. 152.

langue, m'embarrasseroient[1] en beaucoup d'endroits, et banniroient de la plupart de ces récits la brèveté[2], qu'on peut fort bien appeler l'ame du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût; je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les graces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate[3] trouva à

[1] VAR. *M'embarrasseroit* et *banniroit* dans les éditions modernes. Les quatre éditions du temps de La Fontaine ont le pluriel.

[2] VAR. *Brièveté* dans les éditions modernes. Voyez ci-après la note page 12.

[3] Ces fables étoient connues depuis long-temps lorsque Socrate

propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que, Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avoient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher[1]?

vint au monde. Bayle (article *Ésope*, pag. 1112, édit. de 1720) critique, à ce sujet, avec raison notre fabuliste, qui termine son récit par une phrase qui est en contradiction avec celle-ci, puisqu'il nous apprend, d'après Platon, que ce fut seulement dans les derniers moments de sa vie que Socrate s'occupa de mettre les fables d'Ésope en vers; ce qui ne montre pas l'empressement que La Fontaine annonce ici.

[1] Bayle (*Dictionnaire*, article *Ésope*, p. 1113) accuse avec raison La Fontaine d'avoir dénaturé le récit de Platon. Il se trouve dans le *Phédon*, ou le *Dialogue sur l'ame*. On peut consulter la traduction qu'en a donnée M. Thurot dans son *Apologie de Socrate d'après Platon et Xénophon*, 1806, in-8°, p. 227, et sur-tout la note qui est à la p. 128, dans laquelle le savant traducteur prouve que le mot *Musique* en grec, indépendamment de sa signification ordinaire, s'appliquoit aussi à tous les genres de doctrine et d'études, et au système général des sciences et des beaux-arts.

Il falloit qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la dernière qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie: mais il n'y en a point non plus sans fictions; et Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament: c'étoit de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis: nous en avons des exemples non seulement chez les

étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que, si je ne courois dans cette carrière avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles: mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit

tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brèveté[1] qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage ; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on

[1] Var. Dans les éditions modernes il y a *brièveté ;* mais dans toutes celles que l'auteur a publiées on trouve *brèveté :* l'un et l'autre pouvoient se dire de son temps ; mais cependant le dernier étoit déja le moins usité.

ne sauroit trop égayer les narrations [1]. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison: c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que, ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui: on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix que par son utilité et par sa matière: car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur

[1] Voici, je crois, le passage de Quintilien auquel notre poëte fait allusion : *Ego vero narrationem, ut si ullam partem orationis, omni qua potest gratia et venere exornandam.* Quint., *Inst. orat.*, lib. IV, cap. II.

servir de père, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables[1], et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles : et la

[1] C'est au contraire ce qu'ils paroissent avoir fait ; car Philostrate, dans sa *Vie d'Apollonius* (liv. V, chap. xv), raconte qu'Ésope, étant berger, prioit souvent Mercure de lui accorder la sagesse ; mais d'autres personnes demandoient à ce dieu la même grace. Mercure donna à l'un la philosophie, à l'autre l'éloquence, à un troisième la science de l'astronomie, à un quatrième l'art de faire des vers ; puis, s'apercevant qu'il avoit oublié Ésope, il lui fit présent de la faculté de composer des fables, la seule chose qui restât à distribuer. Bayle (*Dictionnaire*, p. 1113) remarque à ce sujet qu'on ne sauroit, même en ayant égard à ce récit de Philostrate, blâmer La Fontaine de s'exprimer comme il l'a fait, attendu qu'il n'y a pas eu dans la bonne antiquité de doctrine bien établie touchant l'origine de l'apologue. J'ajouterai que notre poëte semble s'être ressouvenu de ce passage de Philostrate, et avoir fait la même réflexion que Bayle, lorsque, dans sa dédicace à madame de Montespan, il a laissé ce point incertain, et s'est exprimé ainsi :

L'apologue est un don qui vient des immortels,
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.

parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse: il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre: car on ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortiroit; que cela

le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car, dans le fond, elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel et la terre; de même aussi, par

les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances: les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête: de ces pièces si différentes il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus[1] dans le monde, ils n'en connois-

[1] VAR. *Nouveaux venus*, dans les éditions modernes; mais La Fontaine n'en fait qu'un seul mot.

sent pas encore les habitants; ils ne se connoissent pas eux-mêmes: on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent: les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déja passé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la fable; l'ame, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette régle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes[1], ne l'a gardée; tout au

[1] Le mot *fabuliste* est de l'invention de La Fontaine. C'est La Motte qui nous l'apprend. Lorsque cet auteur ingénieux fit paroitre ses fables en 1709, c'est-à-dire plus de quarante ans après la publi cation de cette préface, il remarquoit (page xij de l'édition in-4°) que le mot *fabuliste* étoit encore nouveau, et il n'osoit s'en servir

contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grace, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît: c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable étoit contée simplement; la moralité séparée et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre: il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important: c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écri-

qu'en s'appuyant de l'autorité de notre poëte. En effet, on ne trouve ce mot ni dans les auteurs de notre ancien langage, ni dans le dictionnaire de Nicot; et l'Académie françoise ne l'avoit point admis encore dans la première édition de son dictionnaire, qui fut publiée après la mort de notre poëte.

vain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sauroit rien faire de bon:

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit[1].

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope: on y trouve trop de niaiseries. Eh! qui est le sage à qui de pareilles

[1] Horat., *Ars poet.*, v. 150.

choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout: quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable par-tout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela seroit, je ne saurois que mentir sur la foi d'autrui: me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai: Vie d'Ésope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas; et, fable pour fable, le lecteur préfèrera toujours celle de Planude à la mienne[1].

[1] Il existoit, lorsque La Fontaine publia son recueil, une excellente vie d'Ésope: c'étoit celle de Meziriac; mais elle étoit peu

connue, et Bayle eut de son temps de la peine à se la procurer. M. de Sallengre l'a réimprimée dans ses *Mémoires de littérature*, 1715, in-8°, t. I, p. 90. La Vie d'Ésope, attribuée peut-être faussement à Planude, étoit au contraire devenue, en quelque sorte, populaire avant La Fontaine, et on en avoit inséré des traductions au-devant de tous les recueils de fables publiés soit en vers, soit en prose. Je la trouve en tête du recueil des fables d'Ésope en prose, de Jean Baudoin, 1649, in-8°; et dans une traduction plus ancienne encore, imprimée à Troyes, intitulée *les Fables d'Ésope et la Vie d'Ésope Phrigien, traduites de nouveau en françois selon la vérité grecque*, in-12; et enfin dans l'édition des fables de Corrozet, donnée par maître Antoine Du Moulin, Rouen, 1578 ou 1587. Il est donc évident que notre poëte, en mettant cette Vie d'Ésope par Planude en tête de son recueil de fables, n'a fait que céder à un usage en quelque sorte consacré depuis long-temps. Au reste, La Motte excuse La Fontaine d'une manière bien ingénieuse. « La vie d'Ésope, dit-il, passe pour fabuleuse; mais en tout cas c'est une bonne fable, et qui peint à merveille la position de tous les fabulistes à l'égard de leurs lecteurs. Nous sommes des esclaves qui voulons les instruire sans les fâcher; ils sont des maîtres intelligents qui nous savent gré de nos ménagements, et qui reçoivent volontiers la vérité, parceque nous leur laissons l'honneur de la deviner en partie. »

# LA VIE D'ÉSOPE
## LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi [1] il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des sages dont la Gréce s'est tant vantée, lui qui enseignoit la véritable sagesse, et qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des régles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans

[1] Var. Première édition in-4° : C'est dont il y a, etc.

cette critique. Comme Planude vivoit dans un siécle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il a laissé[1]. Dans cette croyance, je l'ai suivi sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Ésope[2] étoit Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*[3]. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade[4], quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle; car, en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme

[1] La science chronologique du bon La Fontaine est ici en défaut; car entre Ésope et Planude il y a un intervalle de plus de dix-huit siécles.

[2] Il y a eu dans l'antiquité plusieurs personnages qui ont porté le nom d'Ésope. C'est sans motif probable que d'après une ancienne inscription quelques savants ont cru qu'Ésope le fabuliste étoit statuaire. Voyez Lanzi, *Saggio di lingua etrusca*, tom. I, pag. 105.

[3] Le scoliaste d'Aristophane (*in Vesp.*) fait naître Ésope à Mesembrie en Thrace; Suidas (au mot Αἴσωπος) dit que quelques uns assuroient qu'il étoit de Samos; d'autres prétendoient qu'il étoit originaire de Sardes en Lydie : l'opinion la plus commune cependant est qu'il étoit Phrygien; mais les uns, tel que Constantin Porphyrogénète, placent le lieu de sa naissance à *Amorium*, tandis que d'autres le mettent à *Cotiaium*, qui est également une ville de Phrygie.

[4] Il falloit dire qu'il florissoit vers la cinquante-deuxième olympiade, ou vers l'an 572 avant Jésus-Christ; car on ignore l'époque de la naissance d'Ésope, et cette époque ne pourroit s'accorder avec ce qui est dit de ses entretiens avec Crésus. Voyez Bayle, *Dictionnaire*, p. 1112.

et laid de visage, ayant à peine figure d'homme[1], jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

[1] Aucun auteur ancien avant Planude ne fait mention de cette difformité d'Ésope. Le savant Visconti, dans son *Iconologie grecque* (t. I, p. 49, pl. XII), a cherché à appuyer cette tradition par des preuves qui ne paroissent pas décisives. La figure antique qu'il a publiée comme étant le portrait d'Ésope, et qui se trouvoit à Rome dans la villa Albani, représente, suivant nous, un monstre, ou jeu de nature, mais n'est point le portrait du fabuliste grec. M. Visconti, pour étayer son opinion, rappelle que Plutarque, dans *le Banquet des sept Sages* (p. 216 de l'édition de M. Dutheil), fait asseoir Ésope sur un siége plus bas que les autres; mais comment un aussi savant homme ne s'est-il pas rappelé qu'on en agissoit ainsi avec Ésope, parcequ'il étoit esclave affranchi, et par conséquent d'une condition inférieure? C'est ainsi que nous voyons dans la vie de Térence que cet illustre affranchi, admis à l'honneur de lire son Andrienne devant les édiles, fut placé sur un tabouret proche du lit d'un des auditeurs. *Subsellio juxta lectulum residens legisse.* (Suet., *Vita Terentii*, édit. Wolf., t. III, p. 42.) On ne peut, suivant nous, conclure qu'Ésope fût difforme, de ce que Lucien donne à ce fabuliste, dans un de ses écrits, le rôle d'un plaisant, ou d'un bouffon d'Épicure. Cependant le sophiste Himerius (Orat. XIII, 5, p. 592, édit. 1790), qui est plus ancien que Planude, affirme qu'Ésope étoit laid; et Plutarque, dans le *Banquet des sept Sages*, nous assure qu'il étoit bègue. Dans ce dialogue, Solon lui dit: « Tu es habile à entendre les corbeaux et « les geais; mais tu n'entends pas bien ta propre voix. » Ce sont peut-être ces désavantages naturels, qu'on a encore exagérés, qui ont donné naissance aux traditions qui représentent Ésope bossu, difforme, et semblable à un Thersite. Bentley, Meziriac, La Croze, et Jablonsky, ont aussi combattu les assertions de Planude à ce sujet.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître[1] étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, nommé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit bègue et paroissoit idiot ! Les châtiments dont les anciens usoient envers leurs esclaves étoient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître ; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent

[1] Le scoliaste d'Aristophane (*in Vesp.*) donne pour premier maître à Ésope Xantus, philosophe lydien ; ensuite Jadmon, citoyen de Samos, qui l'affranchit. Aphton prétend qu'il servit aussi à Athènes un nommé Démarque, surnommé Charasias, frère de la célèbre Sapho.

point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit: ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, et par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursaut; et en s'éveillant: Qu'est ceci[1]? dit-il: ma voix est devenue libre; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'économe et qui avoit l'œil sur les esclaves, en avoit battu un ou-

VAR. *Qu'est-ce-ci* dans les éditions modernes.

trageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seroient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas; je n'en ai pas le pouvoir: mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit: Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendroit pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit: Achète-moi hardiment; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire: on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant: Les dieux soient loués! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves: si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût

égard à sa taille; qu'il étoit nouveau-venu, et devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain: c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise: mais dès la dînée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, et de même le lendemain: de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put: comme chacun farde sa marchandise, Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savoient faire. Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien: on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grace: on en feroit un épouvan-

tail; il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Ésope répondit: A rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas: si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme se pensèrent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux; l'autre s'enfuit; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit long-temps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole, le différent s'échauffa jusques à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit; car, quoiqu'on puisse

juger par-là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade; les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi bien que le jardinage: c'est que les herbes qu'il plantoit et qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire; et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parceque la question n'étoit pas digne de lui: il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouseroit un second qui auroit aussi des enfants d'une autre femme: sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôteroit la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservoit toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules: elle étoit marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différent entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant

de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : Va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, et qui revenoit faire caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit des-

sein de régaler quelques uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces: l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison: par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Eh bien! dit Xantus (qui prétendoit l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire: ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit encore [1] servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde: c'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère [2] des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement

[1] VAR. Le mot *encore* manque dans la réimpression de 1692v.

[2] VAR. Première édition in-4°: vomit des blasphèmes.

ce valet lui étoit fort nécessaire; car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Ésope. Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place; et, voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il disoit en lui-même: C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisoit: ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé; et ce qui étoit trop salé, il le trouvoit doux. L'homme sans souci le laissoit dire, et mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avoit fait: Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille: qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan; je m'en vais querir ma femme: on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvoit occasion de rire et de dire de bons mots.

Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très bien répondu ? Savois-je qu'on me feroit aller où je vas[1] ? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par-là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer tout entière ; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Ésope lui dit qu'il étoit perdu, et que sa maison l'étoit aussi par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le philosophe bien

[1] VAR. Je *vais*, dans les éditions modernes.

alarmé : il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui triomphoit déja. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leurs cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations[1].

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu; si toutefois les dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis; s'il étoit heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée; s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître étoit logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit,

[1] Var. *Acclamation*, dans les éditions modernes.

l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours? dit-il à Ésope: qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas: il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noce[1]. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope; mais, quant à la liberté, il ne pouvoit se résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculoit toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme

[1] VAR. *Des noces*, dans la réimpression avec la date de 1678.

étant les premières lettres de ces mots : Ἀπόβας βήματα, etc. ; c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dît mot ; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermoient un triple sens, et signifioient encore : « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'ils furent[1] de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps[2], et eut recours à son oracle ordinaire :

[1] VAR. *Qu'il fut*, dans les éditions modernes de Didot et de Barbou ; mais toutes les éditions originales portent le pluriel.

[2] VAR. *Il demanda temps*, dans les premières éditions ; et cette

c'étoit Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parceque, s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire: personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit[1] de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La Fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave: si l'esclave disoit mal, il seroit battu; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la fin le prevôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme magistrat; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un roi puissant qui vouloit les assujettir[2].

leçon a été adoptée par les éditeurs modernes. Nous avons préféré celle de la réimpression de 1692, sous la date de 1678, parcequ'il est évident que c'est ici une correction qui marque un changement dans la langue. L'usage s'opposoit déja, vers la fin du dix-septième siècle, à la suppression de l'article qu'il autorisoit précédemment.

[1] Var. Première édition in-4° et in-12: jugeroit.

[2] Dans les divers voyages que Planude, ou l'auteur de cette

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon, qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentoit deux chemins aux hommes: l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auroient Ésope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté, s'ils le lui livroient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteroient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que, les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet: les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les ser-

vie, quel qu'il soit, fait faire à Ésope, il n'est pas fait mention du voyage du fabuliste à Corinthe, où, selon Plutarque, il assista au banquet des sept sages.

viroit plus utilement étant près du roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme: je ne ronge point vos blés; je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale: je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.[1].

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par

[1] C'est à la cour de Crésus que, selon Hérodote et Plutarque, Ésope se lia avec Solon. Alexis le Comique (*apud Athen.*, p. 431) avoit composé une comédie intitulée *Ésope*, dans laquelle il y avoit une scène entre Ésope et Solon. Plutarque, dans la vie de Solon, rapporte que ce sage ayant dit des vérités à Crésus qui l'offensèrent: « Æsopus, celui qui a composé des fables, estant pour lors en la ville de Sardes, où il avoit été mandé par le roy, qui lui faisoit faire bonne chère, fut marry de veoir que le roy eût fait un si mauvais accueil à Solon, si lui dit par manière d'admonestement: « Oh! Solon, ou il ne fault point du tout approcher « des princes, ou il leur fault complaire et agréer. » « Mais au con- « traire, répondit Solon, ou il ne fault point s'en approcher, ou il « leur fault dire la vérité. » *OEuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, t. I, p. 381 de l'édit. 1801, in-8°.

lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appeloit philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus[1], roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problèmes à soudre[2] sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avoit toujours l'avantage, et se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il sembloit qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses offi-

[1] Dans la liste de tous les rois de Babylone, il n'y en a pas un seul nommé Lycérus, et c'est une des preuves (mais une des moins décisives suivant nous) qu'on a données que cette vie d'Ésope étoit une fiction. Voyez Meziriac, dans les *Mém. de littér.*, tom. I, p. 99, in-8°, 1715.

[2] C'est-à-dire à résoudre. *Souldre* se trouve encore dans Nicot (*Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, p. 605), qui cite ces phrases: *souldre une question; qu'ai-je affaire ne que souldre avec toi?*

ciers nommé Hermippus que, sans chercher de plus grandes preuves[1], il fit mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverroit au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Ésope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur-tout n'être point envieux du bonheur ni

[1] Var. Première édition in-4°: que sans autre enquête.

de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant étoit lui-même, et qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres, et du bois. Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé les [1] ouvriers; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur [2]. Il proposa toutefois ceci à Ésope: J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennisse-

[1] VAR. *Des*, dans l'édition de Barbou et dans plusieurs autres; mais Didot, dans l'édition pour le dauphin, a été plus exact.

[2] VAR. Première édition in-4°: que Lycérus l'emportoit.

Dans la seconde édition in-12 de 1669, il y a comme dans le texte.

ment[1] des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le roi: comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir[2], et conçoivent pour les entendre?

En suite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres: Il y a

[1] VAR. Dans toutes les éditions données par La Fontaine, on trouve *hannissement*, conformément à la prononciation de ce mot, mais non pas conformément à la manière de l'écrire en usage de son temps, qui étoit et fut toujours la même qu'aujourd'hui.

[2] VAR. *Hannir*, dans les éditions données par La Fontaine Voyez la note précédente.

un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes; chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain, Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule par laquelle Necténabo confessoit devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé; celle-là qui, des libéralités de ses amants[1], fit

[1] Var. Édit. in-4°, 1668 : de ce que lui donnoient ses amants.

élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration: c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art[1].

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance: ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde: on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient

[1] Hérodote (II, 134) nie que Rhodopé ait fait construire cette pyramide; mais il confirme le fait de son esclavage avec Ésope. Voici comment s'exprime cet historien: « Rhodopé étoit originaire de Thrace, esclave d'Iamon, fils d'Hephestopolis, de l'île de Samos, compagne d'esclavage d'Ésope le fabuliste; car Ésope fut aussi esclave d'Iamon. On en a des preuves; et une des principales c'est que les Delphiens ayant fait demander plusieurs fois, par un héraut, suivant les ordres de l'oracle, si quelqu'un vouloit venger la mort d'Ésope, il ne se présenta qu'un petit-fils d'Iamon, qui portoit le même nom que son aïeul. » Traduct. de Larcher, seconde édition, t. II, p. 110.

d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Ésope de vol et de sacrilége, et qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé[1]. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter[2] des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; et l'ayant

[1] Visconti remarque que plusieurs faits racontés par Planude sont confirmés par les anciens. Ainsi, dit ce savant antiquaire, l'anecdote d'un vase sacré caché par les habitants de Delphes dans les malles du fabuliste auroit pu paroître volée dans les livres saints, et transportée par Planude dans la vie d'Ésope. Cependant nous retrouvons ce même fait dans les fragments d'Héraclide, auteur contemporain de Platon. (*De Politiis*, c. XXII.)

[2] VAR. *Rapporter*, dans la réimpression de 1692, avec la date de 1678.

enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai ; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parceque ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent [1].

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourroient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commis-

[1] De la roche Phædriades, selon Suidas, mais plutôt de celle de Hyampée, dans le voisinage de Delphes, d'où l'on précipitoit les sacrilèges. M. Larcher a cherché à déterminer la date de cet événement; il le place en l'an 560 avant notre ère. Voyez *Essai de chronologie d'Hérodote*, ch. XIX, t. VII, p. 539 de la traduct. d'Hérodote, seconde édition, 1802, in-8°.

saires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse [1].

[1] Les Athéoiens élevèrent une statue à Ésope, qui étoit l'ouvrage du célèbre Lysippe, et qu'on avoit placée en face de celles des sept sages. (*Phædr.*, lib. II, epilog., et l'*Analecta veter. poetar. Græc.*, tom. III, pag. 45, n. xxxv.) Tatien, auteur du deuxième siècle, nous apprend (*Adv. Græc.*, p. 55) qu'un portrait d'Ésope modelé par Aristodème avoit acquis presque autant de célébrité que les fables de ce moraliste.

# FABLES

DE

# LA FONTAINE.

## A MONSEIGNEUR

## LE DAUPHIN.

Je chante les héros dont Ésope est le père ;
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures :
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

# LIVRE PREMIER.

## FABLE PREMIÈRE.

*La Cigale et la Fourmi*[1].

La cigale, ayant chanté
　　Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau[2].
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.

[1] *Fabulæ Æsopicæ*, edit. Furia Lipsiæ, 1810, in-8°, fab. 198: *Formicæ et Cicada.* — *Fabulæ variorum auctorum* Neveleti, Francof., 1660, in-12. — *Æsopi fabulæ*, 134: *Cicada et Formicæ.*

[2] VAR. Dans toutes les éditions de MM. Didot, et notamment dans celles de 1787, et in-folio 1802, on lit:

De mouche ou de vermisseau!

Mais ce point d'exclamation n'est autorisé par aucune des éditions originales, et altère un peu le sens de cette phrase, qui est elliptique: *Elle n'avoit pas un seul petit morceau*, etc.

Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût[1], foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse:
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise. —
Vous chantiez! j'en suis fort aise.
Eh bien! dansez maintenant.

[1] Avant la moisson, qui se fait au mois d'*août*, qu'on prononce *oût;* et ce dernier mot, sous cette forme, dans notre ancien langage, se prend pour la moisson. Dans la fable IX du cinquième livre La Fontaine a dit:

Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût.

On disoit autrefois un *aousteron* (oûsteron) pour un moissonneur. Voyez le *Thrésor de la langue françoyse*, de Nicot, in-folio, 1606, p. 35. Voyez encore la note sur la fable IX du livre V.

## FABLE II.

*Le Corbeau et le Renard*[1].

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à-peu-près ce langage:
Hé! bonjour, monsieur du corbeau.
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit: Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

[1] Phædri *fabulæ Æsopicæ*, I, 13: *Vulpes et Corvus.* — Æsop., 216, 208: *Corvus et Vulpes.*

## FABLE III.

*La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf*[1].

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant: Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore? —
Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà? —
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

[1] Phædr., I, 24: *Rana rupta, et Bos.* — Horat., lib. II, sat. III. — Corrozet, fab. 21.

## FABLE IV.

*Les deux Mulets* [1].

Deux mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette;
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi, j'y tombe, et je péris!
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi:
Si tu n'avois servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade.

[1] Phædr., II, 7: *Muli duo et Latrones.*

## FABLE V.

*Le Loup et le Chien*[1].

Un loup n'avoit que les os et la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde :
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli[2], qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers :
Mais il falloit livrer bataille ;
Et le mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lipée !

[1] Phædr., III, 7 : *Canis et Lupus*.
[2] Le mot *poli* se prend ici au simple, et signifie luisant de graisse.

Tout à la pointe de l'épée !
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portants [1] bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs [2] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déja se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi! rien! — Peu de chose. —
Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours ; mais qu'importe? —
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor [3].
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

[1] Var. *Portant*, dans les éditions modernes. Voyez t. II, p. 49, note 2.

[2] Restes de repas.

[3] Plus loin, dans la fable xiii du livre IV, La Fontaine dit :

Hélas ! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté?

# FABLE VI.

*La Génisse, la Chèvre, et la Brebis, en société avec le Lion*[1].

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dom ma
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta;
Et dit: Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de sire.
Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion:
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor:
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

[1] Phædr., I, 5: *Vacca, Capella, Ovis, et Leo.*

## FABLE VII.

*La Besace*[1].

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait ? Moi, dit-il ; pourquoi non ?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :

[1] Avienus, 14 : *Simia et Jupiter.* — Phædr., IV, 10 sive 9 : *Peræ Jovis*, sive *de Vitiis hominum.*

Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes:
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers[1] tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui:
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

[1] Porteurs de besaces.

## FABLE VIII.

*L'Hirondelle et les petits Oiseaux*[1].

Une hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre[2] se sème,
Elle vit un manant[3] en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons:
Je vous plains; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.

[1] Anonymi Neveleti, 20: *de Hirundine et Avibus.*—Fab. Æsop., 327, 290: *Hirundo et Aves.*

[2] *Chanvre* s'employoit autrefois au féminin comme au masculin; et dans certaines provinces on fait encore ce mot féminin, mais à tort: il étoit passé en usage de ne l'employer qu'au masculin lors de la publication de la première édition du dictionnaire de l'Académie.

[3] Un habitant de la campagne, selon la signification primitive de ce mot, qui actuellement ne se prend plus qu'en mauvaise part.

De là naîtront engins[1] à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chenevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crûe,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ;

[1] Instruments, machines.

Quand reginglettes [1] et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat:
Imitez le canard, la grue, et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes:
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr;
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisoient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres:
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

[1] Piége à prendre les oiseaux, qu'on nomme aussi *ginglette*, *repenelle*. L'explication de ce mot ne se trouve pas dans nos dictionnaires. Richelet l'avoit admis dans le sien, édit. in-4°, Genève, 1679, t. I, p. 282; mais il dit que les oiseliers de Paris ne le connoissent pas, et il le fait synonyme de trébuchet. « C'est apparem« ment, dit-il, un mot de Château-Thierry, où est né le charmant « et ingénieux La Fontaine. » Richelet se trompe: ce mot est connu ailleurs; car en Normandie et en Perche on connoit la ginglette ou reginglette. Voyez *Ruses innocentes*, 1688, in-4°, et une longue note dans notre précédente édition, p. 70, dans laquelle nous décrivons cette espèce de piége.

# FABLE IX.

*Le Rat de ville et le Rat des champs* [1].

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs [2] d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquoit au festin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit:

[1] Horat., lib. II, sat. VI, v. 80. — Aphton., 26, *fabula Murium, admonens diligendam esse mediocritatem.* — Anonymi Neveleti, 12, *de Mure urbano et rustico.* — Æsop., 121, *Mus rusticus et Mus domesticus.*

[2] Restes de repas.

Le rat de ville détale ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre !

# FABLE X.

*Le Loup et l'Agneau*[1].

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.

Un agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle[2] ;

[1] Phæd., I, 1, *Lupus et Agnus*. — Anonymi Neveleti, fab. 2, *de Lupo et Agno*. — Æsop., 101, *Lupus et Agnus*.

[2] Var. Dans les manuscrits de Conrart, t. XI, p. 533 (Biblio

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

thèque de l'Arsenal), les huit vers suivants manquent, et on lit :

Ne me cherche point de raison;
Car tout-à-l'heure il faut que je me venge.
Là-dessus, etc.

# FABLE XI.

*L'Homme et son Image*

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD [1].

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux [2]
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit par-tout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :

[1] François, duc de la Rochefoucauld, naquit en 1613, et mourut en 1680. Il étoit l'ami et le protecteur de La Fontaine, qui lui a encore dédié la fable XVI du livre X.

[2] Quio sine rivali teque et tua solus amares.
HORAT., *Ars poet.*, v. 444.

Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau:
Mais quoi! le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même:
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes;
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des Maximes[1].

[1] Le *Livre des Maximes* parut pour la première fois en 1665, et avoit eu deux éditions lorsque La Fontaine publia cette fable en 1668. Ce livre, intitulé *Réflexions et Maximes morales*, a un frontispice gravé qui a pu donner à La Fontaine l'idée de cette fable. Ce frontispice représente un Amour nu, qui vient d'arracher au buste de Sénèque le masque qui couvroit sa face, et la couronne de laurier qui s'y trouvoit attachée. Une inscription mise au bas de l'enfant ailé nous apprend que c'est *l'Amour de la vérité*. Il montre du doigt, avec un rire sardonique, la tête du philosophe, hideuse et défigurée par le remords. Sur le socle du buste on lit cette inscription: *Quid vetat?*

# FABLE XII.

*Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues.*

Un envoyé du grand-seigneur
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'empereur,
Les forces de son maître à celles de l'empire.
Un Allemand se mit à dire:
Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef, sont si puissants
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le chiaoux [1], homme de sens,
Lui dit: Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal:

[1] Corruption du mot *tchaouch*. Les tchaouchs sont des espèces de messagers d'état, ou des envoyés du tchaouch-bacha, qui portent les ordres du grand-seigneur, ou introduisent en sa présence les ambassadeurs.

Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure
Quand un autre dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

## FABLE XIII.

*Les Voleurs et l'Ane*[1].

Pour un âne enlevé deux voleurs se battoient:
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître aliboron[2].

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province:
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc, et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois:
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise:
Un quart[3] voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

[1] Æsop., 96, *Leo, Ursus, et Vulpes;* 39, *Leo et Ursus.*

[2] Expression fréquemment employée par La Fontaine et nos anciens auteurs pour désigner un âne. Rabelais appelle ainsi un ignorant qui faisoit le savant. On peut consulter, sur les diverses significations de ce mot, la note de Le Duchat, dans Rabelais, liv. III, chap. XX.

[3] Pour un quatrième voleur. Ne pourroit plus se dire aujourd'hui.

## FABLE XIV.

*Simonide préservé par les Dieux* [1].

On ne peut trop louer trois sortes de personnes:
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe le disoit: j'y souscris, quant à moi;
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits:
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un athléte; et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athléte étoient gens inconnus;
Son père, un bon bourgeois; lui, sans autre mérite:
Matière infertile et petite.
Le poëte d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux lutteurs glorieux;
Élève leurs combats, spécifiant les lieux

[1] Phædr., IV, 25 sive 24, *Simonides a Diis servatus.*

Où ces frères s'étoient signalés davantage :
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'athléte avoit promis d'en payer un talent :
Mais, quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers ; et dit, fort franchement,
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi ; nous ferons bonne vie :
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis ;
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table ; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace ; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en[1] fut vraie.

[1] VAR. La prédiction fut vraie,
dans la réimpression de l'édition de 1692, avec la date 1678.

Un pilier manque; et le plafonds,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis: car, pour rendre compléte
La vengeance due au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athléte,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire:
Chacun cria, Miracle! On doubla le salaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'étoit fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte: et dis premièrement
Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils; de plus, que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès-lors qu'ils nous font grace:
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Étoient frères et bons amis.

## FABLE XV.

*La Mort et le Malheureux*[1].

Un malheureux appeloit tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort! lui disoit-il, que tu me sembles belle!
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle!
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je? cria-t-il: ôtez-moi cet objet!
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi!

Mécénas fut un galant homme;
Il a dit quelque part[2]: Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme

[1] Æsop., 50, 20, 146, *Senex et Mors.*

[2] Mæcenas apud *Ann. Senec.*, Epistol. ci, *Opera*, t. XI, p. 501, in-8°, édit. Var.

Voyez aussi t. VI p. 336, de l'*édit. complète des OEuvres de La Fontaine*, 1823, in-8°.

Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant[1].

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoitre que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

[1] VAR. Dans les manuscrits de Conrart (Bibliothèque de l'Arsenal), t. XI, p. 539, on lit :

Va-t'en, de grace, ô Mort! car je t'en dis autant.

Dans la réimpression de 1692, sous la date de 1678, on lit :

Ne viens jamais, ô Mort! on s'en dit tout autant.

## FABLE XVI.

*La Mort et le Bûcheron*[1].

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
    Le créancier, et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
    Lui demande ce qu'il faut faire.
    C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

    Le trépas vient tout guérir;

[1] Æsop., 50, 20, 146, *Senex et Mors.* — Corrozet, fabl. 80, *un Vieillard appelant la Mort.* — Guichardin, *Heures de récréations*, trad. de Belleforest, 1605. Anvers, in-12, p. 190.

Mais ne bougeons d'où nous sommes:
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

## FABLE XVII.

*L'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses*[1].

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant
De quoi choisir; toutes vouloient lui plaire:
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant;
Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part:
L'une encor verte; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois têtonnant[2],

[1] Phædr., II, 2, *Anus, Puella, et Vir.* — Æsop., 199, 165, *Homo semicanus et Amasiæ ejus.* — Saint Vincent Ferrier. Serm. 3; *de Luxuria*, cité dans Guillaume, *Recherches, etc.*, p. 9-12.

[2] Il ne faut pas écrire *testonnant* selon l'orthographe surannée des éditions originales: on prononçoit *têtonnant*. Ainsi on écrivoit *teste* autrefois, et on écrit *tête* actuellement. Tous les commentateurs de La Fontaine me paroissent s'être mépris sur le véritable

C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tous moments[1], de sa part emportoit
Un peu du[2] poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu:
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne:
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

sens du vers qui suit immédiatement ce mot. On a cru que notre poëte avoit eu pour but, en l'écrivant, d'expliquer un mot suranné: mais le mot *tétonner* n'étoit pas suranné de son temps; il se trouvoit dans tous les dictionnaires, et notamment dans celui de l'Académie françoise. Madame de Sévigné, en parlant d'une fameuse coiffeuse nommée Martin, dit: « Toutes les femmes de Saint-Germain, et cette La Mothe sur-tout, se font *tétonner* par la Martin. » Lettre du 18 mars 1671, t. I, p. 295, édit. de Montmerqué, 1820, in-8°. Le mot *tétonner*, indépendamment de sa signification simple de peigner, de coiffer, en avoit une autre, au figuré, beaucoup plus populaire, et aujourd'hui inconnue; il signifioit battre, ou donner des coups sur la tête; il en est de même aujourd'hui du mot *peigner*. C'est pour faire une allusion plaisante à cette autre signification que La Fontaine donne son explication.

[1] VAR. *Tout moment*, dans les éditions de Didot, à tort.

[2] VAR. Il y a *de* dans les réimpressions de l'édit. de 1678.

## FABLE XVIII.

*Le Renard et la Cicogne* [1].

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cicogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant, pour toute besogne,
Avoit un brouet clair ; il vivoit chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cicogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cicogne son hôtesse ;
Loua très fort sa politesse ;
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit sur-tout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,

[1] Phædr., I, 26, *Vulpes et Ciconia*

En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer;
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille [1].

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille [2].

[1] Virgile, dans sa comparaison d'Aruns avec un loup qui vient de ravager une bergerie, a dit:

. . . . . . . Caudamque remulcens
Subjecit pavitantem utero....

[2] Fallacia alia aliam trudit

TERENT.

## FABLE XIX.

*L'Enfant et le Maître d'école* [1].

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école;
L'enfant lui crie: Au secours! je péris!
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer: Ah! le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin!
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

[1] Lokman, 25, *l'Enfant*. — Rabelais, liv. I, 42.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire, ils ne font que songer
  Au moyen d'exercer leur langue.
Eh! mon ami, tire-moi de danger;
  Tu feras, après, ta harangue.

## FABLE XX.

*Le Coq et la Perle*[1].

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

[1] Phæd., III, 12, *Pullus ad Margaritam.* — Anonymi Neveleti, 1, *de Gallo et Jaspide.*

## FABLE XXI.

*Les Frelons et les Mouches à miel*[1].

A l'œuvre on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons les réclamèrent ;
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il étoit malaisé de décider la chose :
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avoient long-temps paru. Mais quoi ! dans les frelons
Ces enseignes étoient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci ?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.

[1] Phædr., III, 13, *Apes et Fuci, Vespa judice.*

Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte:
N'a-t-il point assez léché l'ours[1]?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frelons et nous:
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passoit leur savoir;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de code:
Il ne faudroit point tant de frais;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge;
On nous mine par des longueurs:
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs[2].

[1] Expression proverbiale, fondée sur une erreur populaire, et qui veut dire ici: N'a-t-il pas assez sucé les parties en prolongeant le procès?
[2] Voyez ci-après livre IX, fable IX.

## FABLE XXII.

*Le Chêne et le Roseau*[1].

Le chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau:
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,

[1] Avienus, fab. 16, *Quercus et Arundo.* — Æsop., 59, 143, *Arundo et Oliva.* Conférez *Fabulæ Æsopicæ*, données par Rochefort, dans les Notices des manuscrits, t. II, p. 223: *Les Roseaux et les Cyprès.*

Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci:
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts [1].

[1] . . . . . . . Et quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in Tartara tendit.
VIRG., *Æneid.*, lib. IV, v. 445.

FIN DU PREMIER LIVRE.

## LIVRE SECOND.

### FABLE PREMIÈRE.

*Contre ceux qui ont le goût difficile*[1].

Quand j'aurois en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerois aux mensonges d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :
J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement ?
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques

[1] Phædr., IV, 7, *Phædrus*.

Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière cité;
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie:
Stratagème inouï, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine....
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs:
La période est longue, il faut reprendre haleine;
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix:
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Eh bien! baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeoit à son Alcippe, et croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules;
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant...

Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu:
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte[1]...
Mandit censeur! te tairas-tu?
Ne saurois-je achever mon conte?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux:
Rien ne sauroit les satisfaire.

[1] Et male tornatos incudi reddere versus.
HORAT., *de Art. poet.*, v. 441.

## FABLE II.

*Conseil tenu par les Rats*[1].

Un chat, nommé Rodilardus[2],
Faisoit de rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son soûl;
Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il falloit, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiroient sous terre;

[1] Abstemius, 195, *de Muribus tintinnabulum Feli appendere volentibus.*—Faerni *Fabulæ*, 1697, in-12, liv. IV, fab. 4, *Mures.*

[2] Rabelais (IV, ch. VI et VII) fait mention, dans *Pantagruel*, du célèbre chat *Rodilard*, ou *rongeur de lard.*



Qu'il n'y savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ;
L'autre : Je ne saurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire[1] chapitres de chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus personne.

[1] Même.

# FABLE III.

*Le Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe*[1].

Un loup disoit que l'on l'avoit volé :
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suoit en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connois de long-temps, mes amis ;
Et tous deux vous paîrez l'amende :
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendoit qu'à tort et à travers
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

[1] Phædr., I, 10, *Lupus et Vulpes, judice Simio.*

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe étoient une chose à censurer: mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre; et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

# FABLE IV.

*Les deux Taureaux et une Grenouille*[1].

Deux taureaux combattoient à qui possèderoit
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple coassant[2].
Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne règnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse

[1] Phædr., I, 30, *Ranæ et Tauri.*

[2] Il y a, dans les éditions publiées par La Fontaine, *croassant;* mais cette faute doit être rejetée sur le compte de l'imprimeur. Les corbeaux *croassent*, les grenouilles *coassent*. Un des derniers commentateurs de notre poëte prétend que cette distinction n'étoit pas connue au siècle de Louis XIV. C'est une erreur: on n'a qu'à consulter le dictionnaire de l'Académie françoise, publié en 1694, et le Dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, et l'on se convaincra que cette distinction est très ancienne dans notre langue, et que le verbe *coasser* a toujours été le seul que l'on ait employé pour exprimer le cri des grenouilles.

Du combat qu'a causé madame la génisse.
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens :
Il en écrasoit vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands [1].

[1] Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
HORAT., *Epist.*, lib. I, 2.

# FABLE V.

*La Chauve-Souris et les deux Belettes* [1].

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette; et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau; voyez mes ailes:
Vive la gent qui fend les airs!
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.

[1] Æsop., 125, 109, *Vespertilio et Mustela.*

La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage:
Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris; vivent les rats!
Jupiter confonde les chats!
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue[1].
Le sage dit, selon les gens:
Vive le roi! vive la ligue!

[1] S'en sont moqués. Expression fort ancienne, puisqu'on la retrouve dans la langue romane, et dans le *roman de Jauffre*, composé, selon M. Raynouard, au plus tard, au commencement du treizième siècle.

## FABLE VI.

*L'Oiseau blessé d'une flèche*[1].

Mortellement atteint d'une flèche empennée[2],
Un oiseau déploroit sa triste destinée,
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur :
Faut-il contribuer à son propre malheur !
  Cruels humains ! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles !
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet toujours une moitié
  Fournira des armes à l'autre.

[1] Æsop., 218, *Sagittarius et Aquila*; 133, *Aquila*.

[2] Regnier a dit :

> Mortellement blessé d'une flèche *empennée*.

Voyez *Parnasse satyrique*, p. 48 de l'édit. de Hollande de 1660, ou p. 56 de l'édit. de 1627.

On trouve dans Marot le mot *empenné*, employé avec une énergie remarquable, t. I, p. 160, édit. de 1731, in-12.

> Hors de sa trousse une sagette tire
> De bois mortel, *empenné* de vengeance.
> MAROT, *Temple de Cupido*.

## FABLE VII.

*La Lice et sa Compagne*[1].

Une lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine;
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit:
Je suis prête à sortir avec toute ma bande
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étoient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette:
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider; il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous:
Ils en auront bientôt pris quatre.

[1] Phædr., I, 19, *Canis parturiens*.

## FABLE VIII.

*L'Aigle et l'Escarbot*[1].

L'aigle donnoit la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vite.
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Étoit sûr : mais où mieux? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède et dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.

[1] *Vie d'Ésope*, p. 79 de l'édit. de Nevelet; et Æsop., fab. 223, 2, *Aquila et Scarabeus*.

L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut:
La mort de Jean lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre:
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte:
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert [1];

[1] VAR. Après ce vers, dans la première édition in-4°, 1668, et dans la seconde, 1669, in-12, on lit celui-ci:

De quitter toute dépendance.

Mais La Fontaine a retranché ce vers inutile et foible dans l'édition qu'il a donnée en 1678. Les éditeurs ont eu tort de le rétablir.

Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut :
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avoit tort.
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

# FABLE IX.

*Le Lion et le Moucheron* [1].

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre!
C'est en ces mots que le lion
Parloit un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre :
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie?
Un bœuf est plus puissant que toi;
Je le méne à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupéde écume, et son œil étincelle;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,

[1] Æsop., 259-149, *Culex et Leo.*

Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais [1]; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.

[1] Et au caillou, qoi pourtant n'en *peult mais*,
Demeurée est l'infamie à jamais.
MAROT, *Métamorphoses d'Ovide*, liv. II, t. IV, p. 93 de ses Œuvres, édit. 1731, in-12.

Dans ces locutions, *mais* vient du mot latin *magis*, et signifie *davantage*; c'est un idiotisme bien ancien, et qu'on trouve dans la langue romane. (Voyez Raynonard, *Éléments de la grammaire de la langue romane avant l'an* 1000, p. 338.) Ménage, dans la première édition de ses *Observations sur la langue françoise*, publiées en 1672 (ch. LXI, p. 109), considère cette façon de parler comme très naturelle et très françoise. Vaugelas remarque que de son temps elle étoit commune à la cour, mais que cependant elle étoit du style familier. (Vaugelas, *Remarques sur la langue françoise*, 1697, t. I, p. 218.) On trouve de fréquents exemples de cette locution dans Malherbe, dans Molière, et dans les auteurs du siècle de Louis XIV. Plusieurs auteurs de nos jours même l'ont employée. Ainsi l'abbé Batteux, dans son *Cours de belles-lettres*, a dit (t. III, p. 144): « On brise des chars de triomphe qui n'en » *peuvent mais*. » Et M. Chaussard:

Du fabuliste adroit l'obligeante malice
Transporte aux grands enfants un pareil artifice,
Et charge devant eux de leurs propres méfaits
L'innocent animal, hélas! qui n'en *peut mais*.
*Poétique secondaire*, chant II.

L'insecte, du combat, se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, et rencontre en chemin
    L'embuscade d'une araignée;
    Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
    Qui périt pour la moindre affaire.

# FABLE X.

*L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel*[1].

Un ânier, son sceptre à la main,
Menoit, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courrier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles[2]:
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa:
Car, au bout de quelques nagées[3],

[1] Æsop., édit. Nevelet, 258, *Asinus sale onustus.* Gabr., *Fabulæ*, édit. Nevelet, fab. 33, *de Asino et sale et spongiis.*

[2] Marchoit lentement. Expression proverbiale.

[3] Ce mot appartient au vocabulaire des mariniers et des nageurs: quoiqu'il n'ait point encore été admis dans les diction-

Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier [1] prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

naires de la langue, il mérite d'y trouver place; car il n'y en a point d'autre pour exprimer la même idée: il est si clair et si heureusement employé par notre poëte, qu'on n'a pas même besoin de l'expliquer.

[1] Mot créé par notre poëte.

# FABLE XI.

*Le Lion et le Rat* [1].

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi ;
Tant la chose en preuves abonde [2].
Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu [3].
Quelqu'un auroit-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.

[1] Æsop., 98, 221, *Leo et Mus.*—Marot, Épître XI, t. II, p. 42.

[2] Dans toutes les éditions publiées par La Fontaine, et même dans l'édition de 1729, cette fable et la suivante sont réunies sous un même titre; ce qui fait que ce prologue se lie mieux avec le vers qui commence l'autre fable. Nous n'avons pas cru cependant que ce fût une raison suffisante pour nous écarter en cela de toutes les éditions modernes; mais il étoit utile d'en faire la remarque.

[3] Un plaisir faict ne fut jamais perdu.
GILLES CORROZET, fable XIV.

Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps[1]
Font plus que force ni que rage.

[1] Expression toute latine : *Nihil est quod* longinquitas temporis *efficere non possit.* Cicero, *de Divinatione.*

# FABLE XII.

*La Colombe et la Fourmi*[1].

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis[2] y tombe;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité:
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
 Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchoit les pieds nus:
Ce croquant, par hasard, avoit une arbaléte.
 Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déja lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,

[1] Æsop., 118, 41, *Formica et Columba.*

[2] Autrefois on écrivoit fourmis avec un *s*, même au singulier: du temps de La Fontaine, ce mot, comme aujourd'hui, ne prenoit d'*s* qu'au pluriel; et notre auteur, dans la même fable, écrit ce mot au singulier avec ou sans *s*, selon le besoin de son vers. Exemple remarquable d'un genre de licence qui se reproduit assez fréquemment chez les poëtes du siècle de Louis XIV.

La fourmi le pique au talon.
Le vilain retourne la tête :
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

## FABLE XIII.

*L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*[1].

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit: Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens[2] ont chanté,
Qu'est-ce, que le Hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous, la Providence?
Or, du hasard il n'est point de science:
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort;

[1] Æsop., 19, 169, *Astrologus*.

[2] C'est-à-dire les poëtes anciens, que La Fontaine considère comme appartenant à Homère, parcequ'ils ont écrit sous l'inspiration de ce grand poëte.

Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein?
Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe:
Emmenez avec vous les souffleurs [1] tout d'un temps;

[1] C'est-à-dire les alchimistes, ceux qui cherchent la pierre philosophale. Le mot *souffleur* étoit très usité, dans cette acception, du temps de La Fontaine.

Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent [1] aux chimères,
Cependant [2] qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

[1] La Fontaine, dans toutes les éditions qu'il a publiées, a écrit *baaillent*, selon l'orthographe de son temps; depuis, on a remplacé les deux *a* par l'accent circonflexe, ce qu'il ne faut pas oublier pour distinguer ce verbe d'avec celui de *bailler*, sans accent sur l'*a*, qui veut dire, donner. Dans l'édition des *Fables de La Fontaine* donnée par M. Didot aîné en 1813 on a substitué, à tort, au mot *bâillent* celui de *bayent*.

[2] Cependant est mis ici pour pendant.

## FABLE XIV.

*Le Lièvre et les Grenouilles*[1].

Un lièvre en son gîte songeoit,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeoit:
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux!
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite:
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis: cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre lièvre,
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet:
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,

[1] Æsop., 150, 89, et 57, *Lepores et Ranæ*.

Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens ! je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ! des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre !
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

## FABLE XV.

*Le Coq et le Renard*[1].

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle:
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse:
Ne me retarde point, de grace;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux[2] dès ce soir,
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;

[1] Æsop., 88, *Canis, Gallus, et Vulpes;* 36, *Canis et Gallus.* — Philibert Hégemon, fable 14, dans La Colombiere, 1583, in-12, p. 54 verso. — Pulci. *Morgante maggiore*, c. IX, st. 20.
[2] Faites des feux de joie, réjouissez-vous.

Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses grégues [1], gagne au haut,
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

[1] Ses chausses. Quand on veut courir, on commence par relever le vêtement d'en-bas.

# FABLE XVI.

*Le Corbeau voulant imiter l'Aigle* [1].

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai mouton de sacrifice:
On l'avoit réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disoit, en le couvant des yeux:
Je ne sais qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroît en merveilleux état:
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière [2] créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Étoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à-peu-près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.

[1] Verdizotti, *Cento favole bellissime*, 1661, in-8°, p. 163; fab. 67, *Aquila e'l Corvo.* — Corrozet, 69. — Æsop., 3, *Aquila et Graculus*; 207, *Graculus et Pastor.*

[2] Adjectif de la création de notre poète.

Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite:
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette[1].

Il faut se mesurer; la conséquence est nette:
Mal prend aux volereaux[2] de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre:
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

[1] A i fanciolletti suoi per giuoco diede.
VERDIZOTTI, *l'Aquila e il Corvo.*

Et ce trait, qui n'est pas dans Ésope, a été emprunté par Verdizotti lui-même à Corrozet, fable LXIX:

Lors ung pasteur, qui veid ceste folie,
Accourt bien tost, puis le prend et le lie,
Les esles couppe, et sans aultre desbat,
A ses enfants le baille pour esbat.

Corrozet a introduit aussi dans sa fable un corbeau au lieu d'un geai qui se trouve dans celle d'Ésope: il a encore été imité à cet égard par Verdizotti. La Fontaine, qui a suivi son exemple, paroit plutôt avoir emprunté cette fable à Corrozet et à Verdizotti qu'à Ésope.

[2] Petits voleurs, diminutif dont notre poëte paroit avoir enrichi la langue; du moins il ne se trouvoit pas dans le dictionnaire de l'Académie de son temps, et il s'y trouve aujourd'hui.

## FABLE XVII.

*Le Paon se plaignant à Junon* [1].

Le paon se plaignoit à Junon.
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure:
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature;
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère:
Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités:

[1] Phædr., III, 18, *Pavo ad Junonem.*

Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage ;
La corneille avertit des malheurs à venir ;
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

## FABLE XVIII.

*La Chatte métamorphosée en Femme* [1].

Un homme chérissoit éperdument sa chatte;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux:
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortiléges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme; et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue; elle le flatte:
Il n'y trouve plus rien de chatte;
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,

[1] Æsop., 48, 172, *Felis et Venus.* L'empereur Julien (épître XXXIX) cite cette fable comme étant de Babrias, et il en rapporte le premier vers.

La croit femme en tout et par-tout:
Lorsque quelques souris qui rongeoient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture:
Pour cette fois elle accourut à point;
Car, ayant changé de figure,
Les souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce:
Tant le naturel a de force!
Il se moque de tout: certain âge accompli,
Le vase est imbibé [1], l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer:
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sauroit le réformer.
Coups de fourche [2] ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières;
Et fussiez-vous embâtonnés [3],
Jamais vous n'en serez les maîtres.

[1] Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diu.
HORAT., *Epist.*, lib. I, 2, v. 69.

[2] VAR. *Fourches*, dans les éditions de Didot et de Barbou; mais c'est à tort: la première, comme la dernière édition donnée par La Fontaine, met ce mot au singulier.

[3] Armés de bâtons.

Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres [1].

[1] Naturam expellas furca, tamen usque recurret,
Et mala perrumpet furtim fastidia victrix.
HORAT., *Epist.*, lib. I, 10, v. 24.

# FABLE XIX.

*Le Lion et l'Ane chassants*[1].

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer: il célébroit sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers[2], daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;

[1] Phædr., II, 1 (sive 2), *Juvencus.* — Æsop., 99, 130, *Leo et Prædator.*

[2] Ce mot est ici de deux syllabes, selon l'usage le plus fréquent de ce temps. De Bret, en 1786, dans ses Observations sur Molière, remarque que Delille, dans la première édition de sa traduction des *Géorgiques*, page 103, s'est encore permis de faire le mot *sanglier* de deux syllabes dans ce vers:

Livrer au fier *sanglier* un assaut courageux.

C'est probablement le dernier exemple de ce genre que l'on pourroit trouver dans un de nos bons poëtes.

L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois ;
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
    Où les attendoit le lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :
Si je ne connoissois ta personne et ta race,
    J'en serois moi-même effrayé.
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison ;
Car qui pourroit souffrir un âne fanfaron ?
    Ce n'est pas là leur caractère.

## FABLE XX.

*Testament expliqué par Ésope*[1].

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Grèce:
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur:
Une buveuse; une coquette;
La troisième, avare parfaite.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre

[1] Phædr., IV, 5, *Poeta*.

La volonté du testateur ;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère ?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le père ?
L'affaire est consultée ; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve[1].
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté ;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente.
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un les maisons de bouteille,

[1] Trouve :

Et toi à moi fait cognoistre par preuve
Qu'amy plus franc au monde ne se *treuve*.
MAROT, *Epitres*, 61, t. II, p. 209.

Marot et Corrozet, et la plupart des poëtes du seizième siècle, écrivent presque toujours *treuve*. Cet usage subsistoit encore lorsque La Fontaine publia cette première partie de ses fables.

Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie [1],
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie:
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi chacune prit son inclination;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix: Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avoient pris justement
Le contrepied du testament.

[1] C'est-à-dire de vin doux. La Malvoisie est un vin grec qui croit dans les environs de *Napoli di Malvasia*, en Morée, ou dans le Péloponèse des anciens. Notre poëte n'a donc point commis ici l'anachronisme dont un commentateur l'accuse.

Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable:
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses;
La biberonne eut le bétail;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien;
Qu'elles se marieroient dans les bonnes familles
Quand on leur verroit de l'argent;
Paieroient leur mère tout comptant;
Ne possèderoient plus les effets de leur père:
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

FIN DU SECOND LIVRE.

# LIVRE TROISIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

*Le Meunier, son Fils, et l'Ane*[1].

A M. D. M.[2].

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes ;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté[3].

[1] Faërn., fab. 100, vel lib. V, fab. 20, *Pater, Filius, et Asinus.* — Verdizotti, I, *del Padre, et del Figliuolo, che menavan l'Asino.* — Voyez encore Poggii *Facetiæ*, édition de 1797, in-18, t. I, p. 101, et t. II, p. 98-117.

[2] Ces initiales signifient A MONSIEUR DE MAUCROIX. François de Maucroix, chanoine de Reims, ami intime de La Fontaine, naquit le 7 janvier 1619, et mourut le 9 avril 1708. On trouvera sa vie en tête de ses poésies inédites dans le recueil intitulé *Nouvelles OEuvres diverses de Jean de La Fontaine et de François de Maucroix*, 1820, in-8°, p. 169-222.

[3] François de Malherbe naquit en 1556, et mourut à Paris

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confioient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déja passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivois mon goût, je saurois où buter;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde!
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,

en 1628. Honorat de Beuil, marquis de Racan, étoit né à La Roche-Racan, en Touraine, en 1589. A son retour de Calais, où il étoit allé porter les armes en sortant de page, il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devoit suivre. Malherbe, au lieu de lui répondre, lui raconta l'apologue que La Fontaine a mis ici en vers. (Voyez la *Vie de Malherbe* par Racan, dans les *Mélanges de littérature* de Sallengre, t. II, p. 84. — D'Olivet, *Histoire de l'Académie françoise*, édit. in-4°, t. II, p. 107. — *Vie de Malherbe*, p. 37 et 38, en tête des *OEuvres de Malherbe*, Paris, 1723.)

L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata:
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense[1].
Le meunier, à ces mots, connoît son ignorance;
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure;
Il fait monter son fils, il suit: et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put:
Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise!
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter[2].
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte;
Quand trois filles passant, l'une dit: C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,

[1] Ce trait semble emprunté à la fable de *l'Agaso*:
Cur asinum geritis, vos bipedes asini?

[2] Ce trait se trouve encore dans *l'Agaso*:
Ire decet juvenes, est equitare senum.

Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge:
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit: Ces gens sont fous!
Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Eh quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant[1] marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit: Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne!

[1] S'étendre avec gravité, affecter les airs et la démarche d'un prélat.

« Ainsi s'en va *prélassant* par le pays, faisant bonne troigne parmi les parochiens voisins. » RABELAIS, liv. IV, prolog.

« Je vis Diogène qui se *prélassoit* en magnificence aveq' une grande robe de pourpre et un sceptre en sa dextre. »

RABELAIS, liv. II, c. XXX.

Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous [1], suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince ;
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

[1] Vous, Racan ; car ceci est la réponse que Malherbe fait à son ami, après lui avoir conté l'apologue qui précède.

## FABLE II.

*Les Membres et l'Estomac*[1].

Je devois par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage:
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster[2] en est l'image;
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui? pour lui seul: nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent:

[1] Æsop., 286, 206, *Venter et Pedes.*—Rabelais, liv. III, ch. III.

[2] L'estomac. (*Note de La Fontaine.*) L'expression de *messer Gaster* est empruntée à Rabelais (liv. IV, ch. LVII). En faisant allusion à cette fable, Rabelais dit: « *Messer Gaster* est le premier maître-ès-arts de ce monde. »

Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribue en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'État.
Ménénius[1] le sut bien dire.
La commune s'alloit séparer du sénat.
Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité,
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja posté,

[1] Ménénius Agrippa. Ce fait est raconté avec beaucoup d'intérêt dans Denys d'Halicarnasse, l. VI, 86, t. I, p. 392 de l'édition d'Oxford, 1704, in-folio; — dans Tite-Live, l. II, ch. XXXII, tom. I, p. 381, édit. de Drakenborch; — dans Florus, l. I, ch. XXIII, édit. de Ducker, 1722, in-8°, p. 213.

La plupart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

# FABLE III.

*Le Loup devenu Berger*[1].

Un loup qui commençoit d'avoir petite part
    Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du renard,
    Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
    Fait sa houlette d'un bâton,
    Sans oublier la cornemuse[2].
    Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau:
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »
    Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante[3] approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
    Dormoit alors profondément;
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette:

[1] Verdizotti, 43, p. 111, édit. 1661, *il Lupo e le Pecore.*

[2] E col bastone in man, co'l fiasco al tergo,
E con la tibia pastorale al fianco, etc.
VERDIZOTTI, *il Lupo e le Pecore.*

Ce n'étoit pas La Fontaine qui pouvoit oublier de reproduire ce trait heureux du fabuliste italien.

[3] Trompeur. (*Note de La Fontaine.*)

La plupart des brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire.
Mais cela gâta son affaire:
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup;
C'est le plus certain de beaucoup.

## FABLE IV.

*Les Grenouilles qui demandent un Roi* [1].

Les grenouilles, se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-temps regarder au visage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière ;

[1] Phædr., I, 2, *Ranæ Regem petentes*. — Æsop., 37, 170, *Ranæ Regem petentes*.

Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue !
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir ;
Et grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : Eh quoi ! votre desir
A ses lois croit-il nous astreindre ?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement ;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

## FABLE V.

*Le Renard et le Bouc*[1].

Capitaine renard alloit de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez ;
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
    Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère ?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
    Je grimperai premièrement ;
    Puis sur tes cornes m'élevant,
    A l'aide de cette machine,

[1] Æsop., 4, *Vulpes et Hircus*; 284, *Hircus et Vulpes*. — Phædr., IV, 9, *Vulpes et Hircus*. Dans l'édition de Nevelet, comme dans celle de Furia, 1810, in-8°, cette fable est la quatrième des fables d'Ésope; mais dans l'édition de Nevelet cette même fable se trouve répétée au numéro 284. Les détails qu'un commentateur prétend avoir *été* empruntés par La Fontaine à Camerarius se retrouvent tous dans la fable IV d'Ésope, qui a été le modèle de celle de notre poëte. — Voyez encore Pulci, *Morgante maggiore*, c. IX, st. 73.

De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu ; j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin [1].

[1] Voyez la préface de La Fontaine, qui fait l'application de cette fable à Crassus allant combattre les Parthes.

## FABLE VI.

*L'Aigle, la Laie, et la Chatte*[1].

L'aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie au pied, la chatte entre les deux,
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisoient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord;
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit: Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine:
L'arbre tombant, ils seront dévorés;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie étoit en gésine[2].

[1] Phædr., II, 4, *Aquila, Feles, et Apes.*
[2] C'est-à-dire venoit de mettre bas ses petits. *Gésine* est un vieux mot qui signifie en couche.

Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits
Obligez-moi de n'en rien dire ;
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits ; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'oiseau royal, en cas de mine ;
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout ; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse !
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

## FABLE VII.

*L'Ivrogne et sa Femme*[1].

Chacun a son défaut, où toujours il revient[2]:
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos d'un conte il me souvient:
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit, et sa bourse:
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve[3]
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus, son épouse. en habit d'Alecton,

[1] Æsop., 234, *Mulier et Vir ebrius*; 73, *Mulier*.

[2] Unicuique dedit vitium natura creato.
PROPERT.

[3] Trouve. Nous avons déja remarqué l'emploi du mot *treuve* par La Fontaine. Voyez liv. II, fable x.

Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau[1] propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
La cellerière du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer:
Tu ne leur portes point à boire?

[1] Bouillon chaud.

## FABLE VIII.

*La Goutte et l'Araignée*[1].

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Également à redouter.
Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étraites[2],
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes;
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'aragne[3], aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.

[1] Gerbel, dans *Camerarii fabulæ*, 1570, p. 458. — Le Passe-temps de messire François Le Poulchre, seigneur de La Motte Messemé, deuxième édition, Paris, 1593, p. 83, ou feuille L, p. 5.

[2] *Étraites* pour *étroites*, dans l'édition de 1668, par licence poétique et pour la rime. Par cette raison, il ne faut pas changer cette orthographe. Dans l'édition de 1678, l'imprimeur a mis *étrètes*. Peut-être aussi ce mot étoit-il alors ainsi prononcé; mais on l'écrivoit comme aujourd'hui. Les poëtes seuls pouvoient altérer à ce point l'orthographe des mots.

[3] Ancien mot, pour *araignée*.

Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant: Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion[1] tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer: goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
Oh! je ne saurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter:
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane:
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger

[1] Petite bête. Mot que notre poëte paroît avoir forgé de l'italien; mais d'un augmentatif il a fait un diminutif. Voyez la note sur la fable VII du liv. X, dans laquelle La Fontaine désigne encore l'araignée par ce mot de *bestion*.

Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte[1],
Et fit très sagement de changer de logis.

[1] La Fontaine a écrit *conte*, non seulement pour la rime, mais parcequ'alors on écrivoit souvent ce mot ainsi, même en prose, comme je l'ai remarqué ailleurs.

## FABLE IX.

*Le Loup et la Cicogne* [1].

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une cicogne.
Il lui fait signe ; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

[1] Phædr., I, 8, *Lupus et Gruis.* — Æsop., 94, 144, *Lupus et Grus.*

# FABLE X.

*Le Lion abattu par l'Homme*[1].

On exposoit une peinture
Où l'artisan[2] avoit tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé[3].
Les regardants en tiroient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire:
Mais l'ouvrier vous a déçus;
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savoient peindre.

[1] Æsop., 169, *Leo et Homo iter habentes*; 223, *Leo et Homo*.

[2] Un des commentateurs de notre poëte le blâme de n'avoir pas employé ici le mot *artiste*. Un autre remarque avec raison qu'*artisan* étoit le mot propre du temps de La Fontaine; il ajoute à tort que cette expression étoit usitée pour indiquer en général ceux qui cultivoient les arts du dessin. *Artisan* signifioit l'auteur d'un ouvrage quelconque, soit des beaux-arts, soit des arts mécaniques, soit même d'une entreprise, de quelque nature qu'elle fût. Le même commentateur ajoute que le mot *artiste* est très moderne: il se trompe; ce mot étoit en usage du temps de La Fontaine; mais on l'employoit presque exclusivement pour désigner ceux qui étoient habiles à exécuter des opérations chimiques ou docimastiques. Voyez le *Dictionnaire de l'Acad. françoise*, 1696.

[3] La Fontaine, dans l'édition de 1668, a écrit *terracé*, pour rimer aux yeux.

## FABLE XI.

*Le Renard et les Raisins*[1].

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment[2],
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvoit atteindre:
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

[1] Æsop., 170, *Vulpes et Uva*; 159, *Vulpes et Uvæ*. — Phædr., IV, 3, *Vulpes et Uva*.

[2] C'est-à-dire en apparence. Ce mot a actuellement une autre signification.

# FABLE XII.

*Le Cygne et le Cuisinier*[1].

Dans une ménagerie
De volatiles[2] remplie
Vivoient le cygne et l'oison:
Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci, pour son goût: l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries[3],
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne; et, le tenant au cou,

[1] Æsop., 288, 74, *Cycnus*.

[2] VAR. Ou lit volatilles, dans les éditions de Didot pour le dauphin; mais à tort.

[3] Un des derniers commentateurs de La Fontaine prétend que dans cette expression *faire ses galeries*, pour dire se promener souvent ou long-temps dans un lieu quelconque, le mot *galerie* n'est pas employé par allusion à ces longues pièces des grands édifices où l'on se promène, mais que c'est l'ancien mot *galerie*, réjouissance, dans son sens propre, qui n'est resté que dans cette phrase. Nous croyons que ce commentateur se trompe. Dès le temps de Nicot, le mot *galerie*, dans le sens de *réjouissance*, n'étoit déja plus dans la langue. Le verbe *galer*, se réjouir, et son dérivé *galerie*, ont disparu; mais leurs composés *régaler* et *régal* sont restés.

Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à [1] mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe!
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien!

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe [2]
Le doux parler ne nuit de rien.

[1] C'est ainsi que portent toutes les éditions publiées par La Fontaine, ainsi que l'édition de 1729, et celles qu'a publiées M. Didot père en 1787 et 1788; mais dans la belle édition de M. Didot, fils aîné, in-folio, 1802, comme dans toutes celles qu'il a fait paroître, et même dans l'édition de Barbou, donnée par Adry en 1806, ordinairement si fidèle au texte primitif, on a mis:

L'oiseau, *près de* mourir, se plaint en son langage.

Cela peut être mieux aujourd'hui; mais ce n'est pas le texte de La Fontaine, et ce n'étoit pas mieux de son temps. Il n'étoit pas le seul auteur célèbre qui alors s'exprimât comme il l'a fait ici. Voyez les *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, Amsterdam, 1693, in-12, par le P. Bouhours, qui emploie deux pages à disserter sur ces expressions *prêt à mourir* et *près de mourir*. Consultez encore ci-après la note sur la fable XIX du livre IV.

[2] Post equitem sedet atra cura.
HORAT., *Carm.*, lib. III, od. 1, v. 40.

Notre poëte a encore imité ce passage d'une manière plus énergique dans le conte du *Faucon*.

## FABLE XIII.

*Les Loups et les Brebis*[1].

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque[2] les brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis:
Car, si les loups mangeoient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages[3]:
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc: on donne des otages;
Les loups, leurs louveteaux; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires[4],
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats[5]

[1] Æsop., 211, 241, *Lupi et Oves*.

[2] Du temps de La Fontaine, on pouvoit écrire *avecque* ou *avec*, et faire ce mot de deux ou trois syllabes à volonté. Boileau a dit:

Tous les jours je me lève *avecque* le soleil.

[3] *Carnage* ne s'emploie ordinairement qu'au singulier; mais, malgré l'assertion d'un habile grammairien, nous pensons qu'on peut aussi fort bien se servir de ce mot au pluriel, et ce vers en fournit un heureux exemple.

[4] Dans les formes. *Aux formes* est pour *ès formes;* style de pratique.

[5] On disoit dans notre ancien langage *louvat*, *lovel*, *loviau*, pour un louveteau ou un petit loup.

Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas,
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrétement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant:
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens: mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi?

## FABLE XIV.

*Le Lion devenu vieux*[1].

Le lion, terreur des forêts,.
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le loup, un coup de deut; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir[2]:
Ah! c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes[3].

[1] Phædr., I, 21, *Leo senex, Aper, Taurus, et Asinus.*

[2] VAR. Manuscrit de Conrart.

. . . . . . Au combat accourir.

[3] Il semble que La Fontaine ait craint d'outrager la majesté du lion en nous le montrant supportant le dernier des opprobres; il n'a fait qu'indiquer le tableau qui dans Phèdre termine cette fable: *Calcibus frontem exterit.* Ainsi c'est de l'auteur ancien que nous vient l'expression proverbiale dont l'application est si fréquente, *le coup de pied de l'âne.*

## FABLE XV.

*Philomèle et Progné* [1].

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue:
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace [2], habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit: Eh quoi! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,

[1] Æsop., 260, 152, *Luscinia et Hirundo.* — Babrias, dans les *Fabulæ Æsopicæ*, edit. Lipsiæ, 1810, in-8°, p. CLXXXIX, Ἀηδὼν καὶ Χελιδών. — Faussement attribuée à Gabrias dans la collection de Nevelet, p. 379, fab. XLIII, *de Hirundine et Luscinia.*

[2] Depuis le temps que vous étiez en Thrace. Ellipse qui n'est que la traduction élégante de l'expression μεθὰ Θράκην de l'auteur grec. Il est remarquable que notre poëte a mieux saisi le sens de son original que le savant Tyrwhit, dont l'erreur a été rectifiée par son éditeur dans une excellente note. Voy. *Æsopicæ fabulæ*, edit. in-8°, Lipsiæ, 1810, p. CXC. — Rochefort, *Notices des Manuscrits*, t. II, p. 699.

Tout au plus à quelque rustique !
Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée [1] autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

[1] Térée, roi de Thrace, ayant, dans un bois écarté, outragé et cruellement mutilé Philomèle, sœur de Progné sa femme, les deux sœurs s'en vengèrent en tuant le fils de ce prince, et en le lui donnant à manger. Philomèle fut changée en rossignol, et Progné en hirondelle. Ovid., *Métamorph.*, lib. VI, 13.

## FABLE XVI.

*La Femme noyée*[1].

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en[2] cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrace,
Des gens se promenoient ignorants l'accident.
Ce mari donc leur demandant

[1] Verdizotti, 54, p. 135, edit. 1661, *d'un Marito che cercava al contrario del fiume la Moglie affogata*. Faern., I, 13, *Uxor submersa et Vir*. Cette historiette se trouve dans Pogge (*Facetiæ*, édit. 1797, t. I, p. 69, et t. II, p. 54-60), dans nos anciens fabliaux, dans Marie de France, et dans presque tous les recueils de *Contes ou joyeux devis* des quinzième, seizième, et dix-septième siècles : elle n'en est pas meilleure pour cela.

[2] VAR. Les exemplaires de l'édition de 1692, avec la date de 1678, portent *dans*.

S'ils n'avoient de sa femme aperçu nulle trace:
Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas;
Suivez le fil de la rivière.
Un autre repartit: Non, ne le suivez pas;
Rebroussez plutôt en arrière:
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avoit raison;
Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà [1].

[1] Morosa, et discors, vel mortua litigat uxor.
FAERN.

# FABLE XVII.

*La Belette entrée dans un grenier*[1].

Damoiselle belette, au corps long et fluet[2],
Entra dans un grenier par un trou fort étroit:
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande fit chère lie[3],
Mangea, rongea: Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion!
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue[4], et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

[1] Æsop., 12, *Vulpes ventre tumefacto*; 161, *Vulpes esuriens*. — Horat., *Ep.*, lib. I, 7.

[2] Var. La Fontaine a écrit *flouet*, selon l'orthographe usitée de son temps. M. Auger, dans son édition de Molière, *Avare*, acte I, sc. VI, t. VII, p. 37, à ces mots: « Voilà de mes damoiseaux *flouets*, » a retenu l'ancienne orthographe, et a fait à ce sujet la remarque suivante: « Ce mot vient de *flou*, qui dans notre ancien langage signifie tendre, délicat, suave, mot que les peintres ont retenu et emploient encore. » — Quant au mot qui rime avec *fluet*, voyez la note 2, p. 137.

[3] Chère joyeuse, fit bonne chère. Cette expression de *chère lie* se rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

[4] Le visage bouffi.

Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise ;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyoit en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir [1].
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres ;
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

[1] Macra cavum repetes arctum quem macra subisti.
HORAT., *Epist.*, lib. I, 7, v. 33

## FABLE XVIII.

*Le Chat et le vieux Rat* [1].

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard [2], l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde :
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étoient prisonnières,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,

[1] Æsop., 67, 28, *Felis et Mures.* — Phædr., IV, 2, *Mustela et Mures.* — Faern., III, 14, *Mures et Feles.*

[2] La Fontaine n'oublie rien. Il a parlé, dans la seconde fable du deuxième livre, du célèbre chat *Rodilard.* Celui-ci est donc Rodilard second du nom, Rodilard II.

Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite ; et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai : notre maître Mitis [1],
Pour la seconde fois, les trompe et les affine [2],

[1] *Mitis*, qui en latin signifie doux, est un surnom qui convient bien à la mine hypocrite du chat.

[2] Les joue. Le mot *affiner* n'est plus usité dans ce sens ; mais on l'employoit encore, avec cette signification, du temps de La Fontaine, puisqu'on le trouve dans Nicot, qui cite cet exemple : « Affiner un trompeur, « *circumventorem circumvenire*. Marot a dit :

> Fuyez du tout, fuyez la garse fine
> Qui soubs beaux dits un vray amant *affine*.
> MAROT, *Elégies*, 14, t. I, p. 362.
>
> Vray est, qu'avant que tu sois *définée*,
> Par *affiner* te verras *affinée*.
> Ibid.

Et dans Rabelais on trouve (prologue du liv. IV, p. 4) : « Par leur « astuce sera trompé et *affiné*. »

Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé:
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour:
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats:
Je soupçonne dessous encor quelque machine:
Rien ne te sert d'être farine;
Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à lui; j'approuve sa prudence:
Il étoit expérimenté,
Et savoit que la méfiance
Est mère de la sûreté.

FIN DU TROISIÈME LIVRE[1].

[1] VAR. Dans la première édition des six premiers livres des fables, 1668, in-4°, et dans la seconde édition, 1669, in-12, ce troisième livre a deux fables de plus; savoir, celles qui sont intitulées *l'OEil du Maître* et *l'Alouette et ses Petits*. Ces deux fables ont été transportées par La Fontaine à la fin du quatrième livre, dans la troisième édition de ces six premiers livres, qu'il fit paroitre en 1678.

# LIVRE QUATRIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

*Le Lion amoureux*[1].

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ[2].

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Graces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près[3],
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,

[1] Æsop., 110, *Leo et Agricola*; 225, *Leo et Rusticus*. — Verdizotti, 90, *il Leone inamorato, e'l Contadino*.

[2] Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la célèbre madame de Sévigné. Elle avoit à-peu-près vingt ans lorsqu'en 1668 La Fontaine fit paroître cette fable qu'il lui avoit dédiée. Ce fut un an après, le 29 janvier 1669, qu'elle épousa M. de Grignan.

[3] Madame de Sévigné, dans une lettre écrite à sa fille, en date du 22 septembre 1680, lui dit: « D'abord on vous craint; vous « avez un air dédaigneux; on n'espère pas pouvoir être de vos « amis. » Ceci explique pourquoi il se présenta si peu de partis pour mademoiselle de Sévigné, quoiqu'elle fût très belle, et par quelles raisons sa mère se détermina à la donner à un homme qui s'étoit déja marié deux fois, et qui avoit eu deux filles de sa première femme.

Un lion qu'Amour sut dompter?
Amour est un étrange maître!
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir:
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnoissance.

Du temps que les bêtes parloient,
Les lions entre autres vouloient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla:

Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré:
Il la demande en mariage.
Le père auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur:
La refuser n'étoit pas sûr;

Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin :
Car, outre qu'en toute manière
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes [1].
Le lion consent à cela,
Tant son ame étoit aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :

[1] E vivrem teco poi lieti, e sicuri ;
E tu ti goderai con dolce pace
L'amata sposa alle tue voglie pronta.
VERDIZOTTI, p. 223, édit. 1661.

Il fit fort peu de résistance.
Amour ! Amour ! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence[1] !

[1] VAR. Dans les deux premières éditions in-4° et in-12, publiées en 1668 et en 1669, on trouve à la suite de ces vers les six vers suivants, que La Fontaine a depuis supprimés :

Par tes conseils ensorcelants
Ce lion crut son adversaire :
Hélas ! comment pourrois-tu faire
Que les bêtes devinssent gens,
Si tu nuis aux plus sages têtes,
Et fais les gens devenir bêtes ?

## FABLE II.

*Le Berger et la Mer*[1].

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il étoit jadis,
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage:
Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux:
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux!
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:
Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre.

[1] *Æsop.*, 164, 49, *Pastor et Mare.*

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles:
Fiez-vous-y; les vents et les voleurs viendront.

## FABLE III.

*La Mouche et la Fourmi*[1].

La mouche et la fourmi contestoient de leur prix.
O Jupiter! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal!
Je hante les palais, je m'assieds à ta table:
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle?
Je le fais; et je baise un beau sein quand je veux:
Je me joue entre des cheveux;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté[2].

[1] Phædr., IV, 24 sive 23, *Formica et Musca.*
[2] L'usage que les dames avoient de coller sur leurs visages de petits morceaux de taffetas noir découpés en rond, pour rehausser

Puis allez-moi rompre la tête
De vos greniers! — Avez-vous dit?,
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie;
J'en conviens: il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche: est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain:
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées;
Les mouchards sont pendus: et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux:
Je n'irai, par monts ni par vaux,

la blancheur de leur teint, ou pour déguiser les inégalités de la peau, étoit commun du temps de La Fontaine, et s'est prolongé jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie:
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par-là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu; je perds le temps: laissez-moi travailler;
Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller.

## FABLE IV.

*Le Jardinier et son Seigneur.*

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue :
Là croissoit[1] à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit ;
Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. Sorcier ! je l'en défie,
Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut[2],
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie. —

[1] Var. *Croissoient* dans quelques éditions modernes, mais à tort. Toutes les éditions originales portent le singulier, en usage dans ces sortes de phrases du temps de La Fontaine.

[2] Nom de chien, dérivé du verbe *mirer*, terme de chasse, qui signifie viser, examiner avec attention.

Et quand? Et dès demain, sans tarder plus long-temps. —
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie; approchez :
Quand la marîrons-nous? quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, léve un coin du mouchoir;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect :
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine[1]. —
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine. —
Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeune très bien; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage

[1] Expression empruntée à Rabelais, liv. I, ch. xi, et liv. IV, chap. x. Il dit de Gargantua : « Il se *ruoit* en cuisine. »

Le pauvre potager : adieu planches, carreaux ;
    Adieu chicorée et porreaux ;
    Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête ; on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
    Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : Ce sont là jeux de prince.
Mais on le laissoit dire : et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
    Que n'en auroient fait en cent ans
    Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
    Ni les faire entrer sur vos terres.

## FABLE V.

*L'Ane et le petit Chien*[1].

Ne forçons point notre talent;
Nous ne ferions rien avec grace[2]:
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie[3],
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment! disoit-il en son ame,
Ce chien, parcequ'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame;
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il donc? il donne la patte;
Puis aussitôt il est baisé:

[1] Æsop., 293, 216, *Canis et Dominus*.

[2] Tu nihil invita dices faciesve Minerva.
HORAT., *Ars poet.*, v. 385.

[3] . . . . . . . . . . . Pauci, quos æquus amavit
Juppiter.
VIRG., *Æneid.*, VI, 129.

S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh ! oh ! quelle caresse ! et quelle mélodie !
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton[1] !
Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

[1] Le valet d'écurie, armé d'un bâton, chargé de corriger l'âne. Cette burlesque dénomination est prise de Rabelais, l. III, ch. IV.

## FABLE VI.

*Le Combat des Rats et des Belettes*[1].

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats;
Et sans les portes étrètes[2]
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en étoit à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança:
Plus d'un guéret s'engraissa

[1] Phædr., IV, 6 sive 5, *Pugna Murium et Mustelarum*.

[2] VAR. *Étrètes* pour *étroites*, à cause de la rime et par licence poétique; d'ailleurs on n'écrivoit pas, mais on prononçoit ainsi ce mot, dont les éditeurs modernes ont changé à tort l'orthographe. Voyez ci-dessus, page 157, la note 2 sur la fable VIII du livre III, qui offre un exemple semblable.

Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Méridarpax[1],
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine;
Il fallut céder au sort:
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail[2],

[1] Ces noms sont tirés de la *Batrachomyomachie*, ou du poëme intitulé le *Combat des Grenouilles et des Rats*, attribué à Homère, et qui se trouve souvent placé à la suite des fables d'Ésope, dans d'anciennes éditions, comme dans celle de Bâle, 1538, in-8°, page 263.

[2] Une touffe de plumes. Le mot *plumail* n'a jamais été admis dans le dictionnaire de l'Académie françoise, et paroît mal défini dans les autres dictionnaires, qui le font synonyme de houssoir. Dans nos anciens auteurs, *plumail* ou *plumats* sont presque toujours employés pour désigner des plumets servant d'ornement.

Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux;
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Esquivent fort aisément:
Les grands ne le peuvent faire.

Ainsi Rabelais a dit: « M'amie, donnez-leur mes beaulx *plumails* « blancs, avec les pampillettes d'or. » *Pantagruel*, l. IV, ch. XIII, t. II, p. 37, édit. in-4°; et Monstrelet: « Et étoient trois cents che- « vaux, entre lesquels avoit dix-huit chevaliers vêtus de vermeil à « beaux *plumats* pailletés d'or, » vol. I, ch. LXII.

## FABLE VII.

*Le Singe et le Dauphin*[1].

C'étoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit[2] ; il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme[3].

[1] Æsop., 242, 88, *Simius et Delphinus.*

[2] Plin., *Hist. nat.*, lib. IX, cap. VIII.

[3] Arion, qui, menacé par les matelots, fut sauvé par un dauphin qui l'avoit entendu chanter. (Voyez Plin., *Hist. nat.*, lib. IX,

Le dauphin l'alloit mettre à bord
Quand, par hasard, il lui demande :
Êtes-vous d'Athènes la grande?
Oui, dit l'autre; on m'y connoît fort:
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge-maire.
Le dauphin dit: Bien grand merci;
Et le Pirée [1] a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense?
Tous les jours : il est mon ami;
C'est une vieille connoissance.
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
Qui prendroient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête,

cap. VIII; Aul. Gell., *Noctes atticæ*, VII, VIII, et XVI, XIX, etc.) L'amitié du dauphin pour l'homme étoit chez les anciens un préjugé fondé sur ce que ce cétacée se rencontre dans toutes les mers, qu'il aime à suivre les vaisseaux, et que peut-être il est jusqu'à un certain point susceptible d'être apprivoisé.

[1] Port d'Athènes.

Et, le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête :
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

## FABLE VIII.

*L'Homme et l'Idole de bois*[1].

Certain païen chez lui gardoit un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayants[2] des oreilles
Le païen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois :
Ce n'étoit que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il[3] fût,
N'avoit eu cuisine si grasse ;
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part ; et sa bourse en souffroit :
La pitance du dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,

[1] Æsop., 21, *Homo fractor simulacri* ; 128, *Homo perfractor statuæ*.

[2] La Fontaine met encore ici au pluriel le participe présent.

[3] La Fontaine fait ici *idole* masculin, et Corneille fournit aussi un exemple semblable ; cependant Ménage, dans ses *Remarques sur Malherbe*, nous apprend que, même du temps de notre poëte, l'usage avoit fixé ce mot au féminin, malgré la raison d'étymologie qui auroit dû le rendre masculin.

Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
    Tu ressembles aux naturels
    Malheureux, grossiers, et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vides :
    J'ai bien fait de changer de ton.

## FABLE IX.

*Le Geai paré des plumes du Paon* [1].

Un paon muoit : un geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda ;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

[1] Phædr., I, 3, *Graculus superbus, et Pavo.* — Æsop., 285, 205, *Monedula et Corvi;* 101, *Monedula et Columbæ.*

# FABLE X.

*Le Chameau, et les Bâtons flottants*[1].

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau ;
Le second approcha ; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
Ce qui nous paroissoit terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendroit bien :
De loin, c'est quelque chose ; et de près, ce n'est rien.

[1] Æsop., 148, 118, *Camelus;* et Planud., *Vita Æsopi*, dans Nevelet, *Fab. var. auct.*, p. 74.

# FABLE XI.

*La Grenouille et le Rat*[1].

Tel, comme dit Merlin, cuide[2] engeigner[3] autrui,
Qui souvent s'engeigne[4] soi-même[5].

[1] Æsop., 307, 249, *Mus et Rana.*

[2] Croit, pense, s'imagine.

« Plusors jones sont si outre *cuidés* qu'ils *cuident* tout savoir, « pooir, et valoir. » PHILIPPE DE NAVARRE.

Regnier a dit, en parlant du soldat :

Il se plaît au trésor qu'il *cuide* ravager.
Satire IX.

[3] Tromper, séduire. On disoit aussi *enganner*, et plus anciennement *engignier*.

Nus ne la péust *engignier*,
Ne de signier ne de guignier,
Qu'il n'est barat qu'el' ne congnoisse.
*Roman de la Rose*, v. 3935, édit. 1814.

C'est-à-dire : « Nul ne la peut *tromper*, ni par des signes, ni par « des regards ; car il n'y a point de ruse qu'elle ne connoisse. »

[4] VAR. Dans la réimpression de 1692, sous la date de 1678, l'imprimeur, ne comprenant pas ce mot, a mis à ce vers et au vers précédent *enseigner*, au lieu d'*engeigner*.

[5] Cette phrase se trouve dans le *Premier volume de Merlin, qui est le premier de la Table ronde*, etc., petit in-4° gothique sans date, imprimé à Paris, dans la grande rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Rose blanche, feuillet XLII, réclame I, ij. Dans la table, le sommaire du chapitre auquel cette phrase appartient, est rédigé de la manière suivante : « Comme Merlin prit congé du roy, et s'en

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris:
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue:
Venez me voir chez moi; je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain:
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage:
Un jour il conteroit à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galand empêché:
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très bon remède:
Le rat fut à son pied par la patte attaché;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,

vint à son maistre Blaise, et lui compta la manière de cette table. » La phrase en question y est ainsi conçue: « Ainsi advient-il de plusieurs, car tels cuident engigner ung autre, qui s'engignent eulx mesmes. »

Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude [1] et curée [2];
C'étoit, à son avis, un excellent morceau.
Déja dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les dieux; la perfide s'en moque:
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enléve, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut; tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

[1] *Gorge-chaude*, en terme de fauconnerie, est la viande chaude qu'on donne aux oiseaux de proie, et qu'on prend du gibier qu'ils ont attrapé.

[2] *Curée*, en terme de vénerie, est la pâture qu'on donne aux chiens de chasse, en leur faisant manger de la bête qu'ils ont prise.

## FABLE XII.

*Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre*[1].

Une fable avoit cours parmi l'antiquité[2];
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité;
Voici la fable toute nue:

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupédes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux;
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par-tout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espéce lige[3]

[1] Gilbertus Cognatus, *Narrationes*, p. 98, et dans Guillaume, *Recherches, etc.*, p. 21, *de Ranarum et Murium Certamine.*

[2] Nullement. On ne la trouve dans aucun auteur ancien; mais La Fontaine aura lu cette assertion dans quelque recueil qui contenoit cette fable, et il l'aura crue exacte.

[3] Esclave de son seul appétit. *Lige*, qui doit un certain droit au seigneur, et est tenu à des obligations plus étroites que le simple

De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres lois.
On s'assemble au désert: tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé: l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine:
Car que donner? il falloit de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion: cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il; et nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart:

vassal. Salluste a dit: *Pecora quæ natura prona atque ventri obedientia finxit.* Catilina, cap. 1.

Ce ne vous sera pas une charge trop grande,
Et j'en serai plus libre et bien plus en état
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchoit sa vie;
Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il; je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:
Rendez-moi mon argent; j'en puis avoir affaire.
On déballe; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit sa joie:
Que de filles, ô dieux, mes piéces de monnoie
Ont produites! Voyez: la plupart sont déja
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît[1] m'en appartient. Il prit tout là-dessus;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

[1] L'accroissement, le produit.

Le singe et les sommiers [1] confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit: Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires [2].

[1] Les bêtes de somme chargées de transporter les marchandises.

[2] Emprunté à Regnier:

Mais c'est un satirique, il faut le laisser là;
Pour moi, j'en suis d'avis, et connois à cela
Qu'ils ont un bon esprit: *corsaires à corsaires,*
*L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.*
Satire XII.

# FABLE XIII.

*Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf*[1].

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentoit,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitoit:
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or, un cheval eut alors différent
Avec un cerf plein de vitesse;
Et, ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie

[1] Stesichorus apud Aristot., *Rhetoric.*, lib. II, c. xx, edit. in-folio, Paris, 1619, t. II, p. 52. — Traduction de la *Rhétorique* d'Aristote, par Cassandre, p. 290. — *Fabulæ Æsopicæ*, 383, *Equus et Cervus*. — Horat., *Epist.*, lib. I, 10. — Phædr., IV, 4 sive 3, *Equus et Aper*.

L'homme son bienfaiteur, disant: Je suis à vous;
Adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel est votre usage [1].
Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'étoit plus temps; déja son écurie
Étoit prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien:
Sage s'il eût remis une légère offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

[1] L'usage dont vous pouvez être. La phrase est amphibologique.

## FABLE XIV.

*Le Renard et le Buste*[1].

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit:
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture:
« Belle tête, dit-il; mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

[1] Æsop., 11, *Vulpes ad personam* (sive *Vulpes*).—Phædr., I, 7, *Vulpes ad personam tragicam.*

## FABLE XV.

*Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau*[1].

La bique, allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son biquet:
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet:
Foin du loup et de sa race!
Comme elle disoit ces mots,
Le loup, de fortune[2], passe;
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde[3],
Il demande qu'on ouvre, en disant: Foin du loup!
Et croyant entrer tout d'un coup.

[1] Anonym. de Nevelet, 29, *de Capra et Hædulo.* — Gilles Corrozet, 24: *Du Loup et du Chevreau.*

[2] Par hasard.

[3] Mignarde, hypocrite. *Papelard* n'est usité que comme substantif; La Fontaine en a fait un adjectif.

Le biquet soupçonneux par la fente regarde:
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet que, de fortune,
Notre loup avoit entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

## FABLE XVI.

*Le Loup, la Mère, et l'Enfant*[1].

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris:
Il y périt. Voici l'histoire:

Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer loup attendoit chape-chute[2] à la porte;
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende[3].
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier:
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit: Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.

[1] Æsop., 104 et 138, *Lupus et Vetula*. — Philibert Hegemon, fable XIII: *D'un Loup, d'une Femme, et de son Enfant*, dans La Colombière, etc., 1583, Paris, in-12, p. 54.
[2] Expression proverbiale, pour dire, attendoit l'occasion de profiter de la négligence ou du malheur d'autrui.
[3] Provision de bouche.

Qu'est ceci? s'écria le mangeur de moutons:
Dire d'un, puis d'un autre! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? me prend-on pour un sot?
Que, quelque jour, ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette...
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison:
Un chien de cour l'arrête; épieux [1] et fourches-fières [2]
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi! lui dit la mère;
Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête:
Le seigneur du village à sa porte les mit;
Et ce dicton picard alentour fut écrit:

« Biaux chires leups [3], n'écoutez mie [4]

[1] L'épieu est une arme à fer plat et pointu, dont on se sert pour la chasse au sanglier.

[2] Ce mot signifie, selon Le Duchat, des fourches de fer attachées à de longues perches, pour renverser les échelles à un assaut ou à une escalade. On trouve les mots d'*épieux* et de *fourches-fières* dans Rabelais. « Les uns esguisoient vouges, picques, lances, *fourches-* « *fières*, javelines, javelots, *espieux*. » *Pantagruel*, prolog. du troisième livre, t. I, p. 360.

[3] Beaux sires loups.

[4] Pas.

Et Dieu du ciel estre ne voudrois *mie*,

« Mère tenchent chen fieux [1] qui crie. »

L'ayant chez moi pour espouse et amie.
MAROT, *Hist. de Léander et Héro*, t. IV, p. 107, édit. 1731, in-12.

[1] Mère tançant son fils.

## FABLE XVII.

*Parole de Socrate*[1].

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage :
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmoit la face, et tous étoient d'avis
Que les appartements en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

[1] Phædr., III, 9, *Socrates ad amicos.*

## FABLE XVIII.

*Le Vieillard et ses Enfants* [1].

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie :
Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;
Je suis trop au-dessous de cette ambition [2].
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;
Pour moi, de tels pensers me seroient mal séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appeloit :
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parloit),

[1] Æsop., 33, *Agricola et Filii ;* 174, *Rustici Filii.* — Plutarque, dans son *Traité de la démangeaison de parler*, attribue ce trait à Salure, roi des Scythes.

[2] Imitation évidente de ces vers de Phèdre :

Si Phryx Æsopus potuit. . . . . . . . . . . .
Illius post semita feci viam. . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Verum ipsam vitam et mores hominum ostendere.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Neque hæc invidia, verum est æmulatio.
PHÆDR., Epilog. ad lib. II, Prolog. lib. III.

Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble;
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant: Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps; le faisceau résista:
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit; on sourit, mais à tort:
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde:
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
Adieu: promettez-moi de vivre comme frères;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains; il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès:
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints; l'intérêt les sépare:
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.

On en vient au partage, on conteste, on chicane:
Le juge sur cent points tour-à-tour les coudamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire:
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

## FABLE XIX.

*L'Oracle et l'Impie*[1].

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentoit quelque peu le fagot[2],
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire[3],
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt[4] d'étouffer la pauvre bête,

[1] Æsop., 32, *Vir Malignus*; 16, *Malignus*.

[2] Expression proverbiale, pour dire, qui méritoit d'être brûlé vif.

[3] C'est-à-dire qu'à condition, et qu'autant que cela ne le gêneroit en rien, et ne lui coûteroit aucun sacrifice. Le *bénéfice d'inventaire* est le droit conféré par la loi de n'accepter un héritage qu'à condition de n'en payer les dettes et les charges que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés.

[4] C'est ainsi qu'a écrit La Fontaine. On s'est conformé à cette leçon dans l'édition de 1729, dans celles de M. Didot, en 1787 et 1802, in-folio; dans celle de Barbou, 1806, in-12, et dans celle

Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête:
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau:
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin; j'atteins de même [1].

de Montenault, in-folio, 1755. Mais dans les dernières éditions données par M. Didot, et dans beaucoup d'autres, on a mis:

*Près* d'étouffer la pauvre bête.

Un des derniers commentateurs des fables de La Fontaine a même dit que cette leçon étoit la seule bonne. Il se trompe. Nous apprenons, par les *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, du P. Bouhours (1693, in-12, Amsterdam, p. 179), qu'on disoit également, *je suis prêt de faire*, ou *je suis prêt à faire ce que vous voudrez*; mais la première locution étoit, selon eux, préférable. Le P. Bouhours cite, parmi beaucoup d'autres, les exemples suivants de Vaugelas: « Nous sommes tout prêts d'aller où vous voudrez. « Nous sommes tout prêts de combattre. » Et dans Voiture: « Je « suis prêt de maintenir, la plume à la main. » Dans ces exemples, dit le P. Bouhours, *à* ne feroit pas si bien que *de*. Depuis l'usage a changé, et on a établi en principe que *près*, préposition, doit avoir toujours pour régime la préposition *de*, et *prêt*, adjectif, la préposition *à*. On a eu tort de dire que les grammairiens avoient toujours réclamé pour le maintien de ce dernier usage, nous venons de prouver le contraire. Voyez ci-dessus, la note sur la fable XII du livre III.

[1] Ἑκϐόλος, « qui atteint au loin, » est une épithète qu'Homère et les autres poëtes grecs donnent fréquemment à Apollon.

## FABLE XX.

*L'Avare qui a perdu son trésor*[1].

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogéne là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux[2].
L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit[3].
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit[4]

[1] Æsop., 188, 59, *Avarus.* — Louys Guichardin, traduit par Belleforest. — *Les Heures de Récréation*, 1605, in-18, p. 145.

[2] Et congesto pauper in auro est.
SENEC., *Herc. fur.*
Magnas inter opes inops.
HORAT., *Carm.*, III, 16, v. 28.

[3] Traduction de ce mot de Bion : *Non hic substantiam possidet, sed ab ea possidetur.*

[4] Autre plaisir.

Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance [1] à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —
C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant cette pierre. —
Eh ! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —
A toute heure, bons dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchois jamais. — Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place ;
Elle vous vaudra tout autant.

[1] Son bien.

## FABLE XXI[1].

*L'Œil du Maître*[2].

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas:
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point[3] regret.
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisoit tous les jours:
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; et pas un d'aventure

[1] Var. Dans les deux premières éditions cette fable étoit la dix-neuvième du livre III, et la suivante la vingtième du même livre. L'auteur mit, dans l'édition qu'il donna en 1678, ces deux fables à la fin du livre IV. Dans l'édition in-8°, qui fut faite en 1729 par la compagnie des libraires, on replaça ces deux fables à la fin du livre III, sans doute pour rendre égal le nombre des fables de chaque livre. Les éditeurs modernes ont avec raison conservé l'ordre que La Fontaine avoit jugé à propos d'établir dans sa dernière édition.

[2] Phædr., II, 8, *Cervus, et Boves*.

[3] Var. Première édition: *Pas*.

N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déja grace aux bœufs, attend dans cette étable
Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit: Cela va bien;
Mais quoi! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue:
Je crains fort pour toi sa venue;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
Qu'est ceci? dit-il à son monde;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille; allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne sauroit on ranger ces jougs et ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu: chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas
Dont maint voisin s'éjouit[1] d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment:

[1] Se réjouit. *S'éjouir* est encore dans le dictionnaire de Nicot, 1606, in-folio; mais on ne trouve plus ce mot dans la premiere édition du dictionnaire de l'Académie françoise.

Il n'est, pour voir, que l'œil du maître[1].
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

[1] . . . . . . . . Hæc significat fabula,
Dominum videre plurimum in rebus suis.
PHÆDR., II, 8, v. 27-28.

Le vers de Phèdre est moins concis et moins élégant que celui de La Fontaine.

## FABLE XXII[1].

*L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ*[2].

Ne t'attends qu'à toi seul[3]; c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit:

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avoit laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.

[1] Dans les deux premières éditions des fables, celle-ci étoit la vingtième du livre III. Voyez la note 1 sur la fable précédente.

[2] Æsop. apud Aul. Gell., *Noct. Attic.*, lib. II, c. XXIX, t. I, p. 246, edit. Lipsiæ, 1762, in-8°.—Avienus, 21, *Rusticus et Aves;* Faern., 5, 19, *Cassita.*—Aulu-Gelle nous apprend qu'Ennius avoit mis cette fable en vers.

[3] Ne quid expectes amicos quod tute agere possies.
ENNIUS, apud *Aul. Gell.*, p. 251.

Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée [1]
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque [2] son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien: selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il: allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence: Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

[1] La nichée. Le mot *nitée* est en usage dans quelques provinces.

[2] *Avecque* est ici de trois syllabes, licence fréquente dans La Fontaine, et que tous les poètes de ce temps se permettoient.

Cependant soyez gais; voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor [1], le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose [2]
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
— Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure...
— Non, mes enfants; dormez en paix:
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille

[1] « Ainsi dit-on un oiseau *être allé à l'essor*, quand il a prins l'amont suivant le vent. » Nicot, *Thrésor de la langue françoyse*, in-folio, 1606, p. 260. Cette définition de Nicot explique parfaitement l'expression de La Fontaine; et ces mots *l'alouette à l'essor* veulent dire que l'alouette s'éleva en l'air, et vola suivant le vent.

[2] C'est-à-dire il a tort aussi celui qui se repose, etc. Les exemples de ces sortes d'ellipses sont fréquents dans La Fontaine.

Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court ; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants [1],
Délogèrent tous sans trompette.

[1] La Fontaine, dans les deux premières éditions de ses fables, usant d'une licence accordée aux poëtes de son temps, avoit donné une syllabe de plus au mot *culbutants*, et avoit écrit *culebutants*. Dans la troisième édition de 1678, in-12, l'imprimeur mit *culbutants*, selon la vraie orthographe ; mais La Fontaine corrigea ce mot dans l'errata de sa troisième édition, et remit *culebutants*, afin de donner à son vers le nombre de syllabes nécessaire. Dans Nicot et dans les deux premières éditions du dictionnaire de l'Académie françoise, on trouve *culbuter*. Il semble qu'on ne devroit écrire *culebuter* ou *culebutant* que par licence poétique. On lit aussi dans Marot :

Ses forts chevaux qui de peur tresbucherent,
*Culebutants* tous ensemble, arracherent
Leurs cols des jougs.
MAROT, *Métamorp. d'Ovide*, liv. II, t. IV, p. 72, édit. 1731.

Plus tard, dans l'épitaphe de Colletet, Ménage a dit :

La mort qui se plaît à la lutte,
Et qui les plus forts *culebute*.
*Menagii Poemata*, 1663, Elzev., p. 290.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

# LIVRE CINQUIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

*Le Bûcheron et Mercure*[1].

A M. L. C. D. B.[2].

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux[3] ;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.

[1] Æsop., 127, 44, *Lignator et Mercurius.* — Rabelais, second prologue du livre IV, t. III, p. xxx, édit. 1741, in-4°.

[2] Nous croyons que ces initiales signifient : *A M. le chevalier de Bouillon.* Nous nous sommes trompés lorsque, dans la première édition de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, nous avons interprété ces initiales : *A monseigneur le cardinal de Bouillon* : elles ne peuvent avoir cette signification, puisqu'elles se trouvent dans la première édition des fables de notre auteur, publiée en 1668, et que l'abbé de Bouillon, duc d'Albret, ne reçut le chapeau de cardinal que le 4 août 1669. Le savant Adry a commis la même erreur. Voyez les *Fables de La Fontaine*, édit. de Barbou, 1806, in-12, p. 414.

[3] . . . . . . . . . . . Ambitiosa recidet
Ornamenta.

HORAT., *Ars poet.*, v. 447.



Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire[1].
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle.
Jupiter comme un autre. Introduisons celui

[1] Nimia cura deterit magis quam emendat.
PLIN.

Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée ; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre :
Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée :
O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écrioit-il : Jupiter, rends-la-moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu ; la connoîtras-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première ;
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée ;

Et boquillons [1] de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt: La voilà!
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr: cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

[1] On disoit autrefois *boquet* pour *bosquet*, et *boquillon* pour *bosquillon*, apprenti bûcheron qui travaille aux bosquets.

## FABLE II.

*Le Pot de terre et le Pot de fer*[1].

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage[2]
De garder le coin du feu :
Car il lui falloit si peu,
Si peu que la moindre chose
De son débris seroit cause :
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure[3],

[1] Æsop., 329, 295, *Ollæ*.

[2] Qu'il feroit fort sagement. Ancienne locution. « *Tu fais que* « *sage* de confesser la vérité avant qu'on te donne la gehenne pour « te la faire dire. » Amyot, traduct. de Plutarque, *Vie de Marc-Antoine*, chap. XII.

[3] VAR. Toutes les éditions modernes portent :

Vous menace, d'aventure,

Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet[1] qu'ils treuvent[2].
Le pot de terre en souffre; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

ce qui forme un sens tout différent; car alors le dernier mot *d'aventure* devient adverbe, au lieu d'être le régime du verbe. Sans la virgule avant le mot *d'aventure*, la phrase signifie *vous menace d'accident fâcheux;* avec la virgule, elle veut dire *vous menace, par hasard.* Mais aucune édition originale ne contient cette virgule, quoiqu'un commentateur de notre poete ait dit le contraire. L'édition de 1729 est conforme aux éditions originales: il en est de même de l'édition in-folio donnée en 1755 par Montenault d'Égly, et de celle de Coste, Paris, 1743. Cette faute remonte à l'édition de M. Didot, en 1787, et a été reproduite dans toutes celles qui ont suivi.

[1] Achopement, secousse, par métonymie. On disoit autrefois *hoqueter* pour secouer fortement.

[2] Trouvent.

## FABLE III.

*Le petit Poisson et le Pêcheur*[1].

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie:
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin:
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière:
Que ferez-vous de moi? je ne saurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir:
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher:
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat: quel plat! croyez-moi, rien qui vaille.

[1] Æsop., 20, *Piscator et Smaris*; 124, *Piscator et Cerrus*.

Rien qui vaille ! eh bien ! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle ; et, vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras[1] :
L'un est sûr ; l'autre ne l'est pas.

[1] Mieux vault un Tiens que deux fois Tu l'auras.
CORROZET, 70, *De l'Oiseleur et du Rossignol.*

## FABLE IV.

*Les Oreilles du Lièvre*[1].

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, beliers, taureaux, aussitôt délogèrent;
Daims et cerfs de climat changèrent:
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon, dit-il; je pars d'ici:
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une autruche,
Je craindrois même encor. Le grillon repartit:
Cornes cela! Vous me prenez pour cruche!
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.

[1] Faern., III, 2, *Vulpes et Simius*.

J'aurai beau protester; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons [1].

[1] Hôpital des fous à Paris, qui a reçu depuis une autre destination, et est devenu l'Hospice des Ménages.

# FABLE V.

*Le Renard ayant la queue coupée*[1].

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur[2] de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il étoit habile),
Un jour que les renards tenoient conseil entre eux:
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe:
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe:
Mais tournez-vous, de grace; et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,

[1] Æsop., 6, *Vulpes cauda mutila*; 7, *Vulpes*. — Faern., IV, 10, *Vulpes*.

[2] Mot inventé par La Fontaine, qui ne se trouve pas dans le dictionnaire, et qui cependant est si clair et si heureusement trouvé qu'il n'a nul besoin d'explication.

Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

# FABLE VI.

*La Vieille et les deux Servantes*[1].

Il étoit une vieille ayant deux chambrières :
Elles filoient si bien que les sœurs filandières
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Téthys chassoit Phébus aux crins dorés,
Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés ;
Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable coq à point nommé chantoit ;
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable,
Allumoit une lampe, et couroit droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras ;
Et toutes deux, très mal contentes,
Disoient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !
Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée :

[1] Æsop., 44, 79, *Mulier et Ancillæ.*

Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par-là
De Charybde en Scylla [1]

[1] Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim.

Ce vers, si souvent cité comme étant d'un ancien, est de Gauthier de Châtillon, poëte du douzième siècle.

## FABLE VII.

*Le Satyre et le Passant*[1].

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfants
Alloient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit:
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie:
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre[2] deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts·

[1] Æsop., 26, 126, *Homo et Satyrus.*
[2] De l'inviter.

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
— Notre hôte, à quoi bon ceci?

— L'un refroidit mon potage ;
L'autre réchauffe ma main.
— Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit !
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid !

## FABLE VIII.

*Le Cheval et le Loup*[1].

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc!
Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serois hoc[2];
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés;
Se dit écolier d'Hippocrate;
Qu'il connoît les vertus et les propriétés

[1] Æsop., 134, 263, *Asinus et Lupus.*

[2] Dans Molière (*Femmes savantes*, act. V, scène III, t. IX, p. 200 de l'édit. d'Auger), Martine dit:

. . . . . Mon congé cent fois en fut-il *hoc*,
La poule ne doit pas chanter devant le coq.

Sur quoi M. Auger fait la remarque suivante: « Cette expression vient du *hoc*, jeu de cartes qu'on appelle ainsi parcequ'il y a six cartes, savoir, les quatre rois, la dame de pique, et le valet de carreau, qui sont *hoc*, c'est-à-dire assurées à celui qui les joue, et qui coupent toutes les autres cartes. »

De tous les simples de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom coursier vouloit
Ne point celer sa maladie,
Lui loup, gratis, le guériroit ;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi, sans être lié,
Témoignoit quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules [1] et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste ;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste [2],

[1] Les mâchoires.

[2] VAR. *L'herboriste* dans les éditions modernes ; mais c'est à tort. La Fontaine a mis *l'arboriste* dans toutes les éditions données par lui. Il suivoit en cela l'usage vulgaire, ainsi que le prouve le passage suivant de Richelet, dans son dictionnaire imprimé à Genève, en 1680, in-4°, t. I, p. 398 : « Le peuple dit *arboriste* ; quelques « savants hommes, *herboriste*. »

Et ne fus jamais que boucher [1].

[1] Imitation évidente de ces vers de Faerne, dans la fable VI du livre II, intitulée : *Asinus et Lupus.*

Ibi lupus, jure, inquit, hoc mihi accidit :
Neque enim, coquus qui sum agere medicum debui.
Quam quisque norit artem, in hac se exerceat.

## FABLE IX.

*Le Laboureur et ses Enfants*[1].

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût[2] :

[1] Æsop., 33, 22, *Agricola et Filii.*

[2] L'*oût*, vieux mot dont on se sert dans quelques provinces pour dire la moisson, parcequ'elle se fait dans le mois d'août. Voyez livre I, fable 1.

Dans la traduction en vers de l'ouvrage de Pierre Alphonse, publiée par la Société des bibliophiles, intitulée le *Castoiement*, on lit :

N'avoit pas ble jusqu'à *aost* ;

Dans les Miracles de Notre-Dame,

Quand ils vendengent et *oustent*.

En espagnol on dit :

Agosto y vendemia no es cada dia.

« Moissoo et vendange n'est pas chaque jour. »

Le même proverbe existe en portugais ; sur quoi, voyez les ré-

Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
    Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par-tout ; si bien qu'au bout de l'an
    Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
    De leur montrer, avant sa mort,
    Que le travail est un trésor.

flexions de M. Raynouard, dans le *Journal des Savants*, mars 1825, p. 183.

## FABLE X.

*La Montagne qui accouche*[1].

Une montagne en mal d'enfant
Jetoit une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit sans faute
D'une cité plus grosse que Paris:
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit: Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup: mais qu'en sort-il souvent?
Du vent[2].

[1] Phædr., IV, 23 (sive 22), *Mons parturiens.*

[2] Parturient montes, nascetur ridiculus mus.
HORAT., *Ars poet.*, v. 139

La montagne en travail enfante une souris.
BOILEAU, *Art poét.*, ch. III.

## FABLE XI.

*La Fortune et le jeune Enfant*[1].

Sur le bord d'un puits très profond
Dormoit, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes:
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant: Mon mignon, je vous sauve la vie;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi;
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde:

[1] Æsop., 62, *Puer et Fortuna*; 256, *Viator et Fortuna*. Regnier, quatorzième satire, le *Malheur et l'Enfant*. Voyez ci-dessus, dans l'Essai sur les fabulistes.

Nous la faisons de tous écots[1];
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures;
On pense en être quitte en accusaut son sort:
Bref, la Fortune a toujours tort.

[1] Var. Dans la réimpression de l'édition de 1692, sous la date de 1678, on a mis à tort *échos*.

# FABLE XII.

*Les Médecins*[1].

Le médecin Tant-pis alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant iroit voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit: Il est mort; je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

[1] Æsop., 126, *Ægrotus et Medicus*, 224; *Medicus et Ægrotus*; 31, *Medicus et Ægrotans*; 43, *Ægrotus et Medicus*. Cependant aucune des deux fables ne se rapporte entièrement, ni pour le sujet ni pour la moralité, avec la fable de La Fontaine. La première (126) s'en rapproche le plus.

# FABLE XIII.

*La Poule aux œufs d'or* [1].

L'avarice perd tout en voulaut tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor;
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches!
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches!

[1] Æsop., 153, 136, *Gallina auripara.*

## FABLE XIV.

*L'Ane portant des Reliques*[1].

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adoroit:
Dans ce penser il se carroit,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit:
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

[1] Æsop., 135; *Asinus gestans Simulacrum*; 261, *Asinus ferens Statuam*.

## FABLE XV.

*Le Cerf et la Vigne*[1].

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyoient leurs chiens en faute
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice: ingratitude extrême!
On l'entend; on retourne, on le fait déloger:
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment:
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée: il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

[1] Æsop., 65, *Cerva et Vitis.* — Phædr., I, 12, *Cervus ad Fontem.*

# FABLE XVI.

*Le Serpent et la Lime*[1].

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'étoit pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
Pauvre ignorant! et[2] que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

[1] Æsop., 271, 187, *Vipera et Lima.* — Phædr., V, 8 (sive 7), *Vipera et Lima.*

[2] Var. *Eh!* dans les éditions modernes.

# FABLE XVII.

## *Le Lièvre et la Perdrix* [1].

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux [2].
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut [3].

[1] Phædr., I, 9, *Passer et Lepus.*

[2] Il y a dans les manuscrits de Conrart, t. XI, p. 536, une fable intitulée *le Renard et l'Écureuil*, qui commence par ces quatre vers ; mais le reste est évidemment d'une autre main que celle de La Fontaine.

[3] Bon surnom de chien, puisqu'il signifie *le glouton*. Nous avons encore le verbe *briffer*, qui veut dire manger avec voracité. Rabelais applique ce mot de *briffaut* à des usuriers. « Cy n'entrerez pas, vous usuriers, *briffaulx*, etc. » (*Gargantua*, liv. I, chap. LIV) ; et aussi à des moines qui le déchiroient dans leurs satires. « Depuis elle en- « gendra les *briffaulx*, caphars, chattemittes, cannibales, etc. »

Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortants de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse ; et Rustant [1], qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit :
Tu te vantois d'être si vite !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

(*Pantagruel*, l. IV, c. xxxii, p. 86.) Le mot *brifaut* a aussi signifié un enfant, *a consueta puerorum voracitate*, dit Nicot, dans son *Thrésor de la langue françoyse*, page 91.

[1] Var. Il y a *Tayaut* dans les deux premières éditions. Depuis, La Fontaine a substitué *Rustaut*, qui signifie campagnard, rustique. Le mot *rustaut* ne se prenoit pas toujours en mauvaise part. Voyez Nicot, p. 576.

# FABLE XVIII.

*L'Aigle et le Hibou*[1].

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou[2].
Connoissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.
Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau:
Je crains en ce cas pour leur peau;
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi: rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez;
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou repartit: Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons:
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien

[1] Verdizotti, fable v, *l'Aquila e'l Guffo*.
[2] Ni beaucoup.

« Après qu'il a *prou* crie. »
BONAV. DES PERRIERS, dial. II.

Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture;
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre aigle aperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi:
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors: N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait:
En avoient-ils le moindre trait?

# FABLE XIX.

*Le Lion s'en allant en guerre*[1].

Le lion dans sa tête avoit une entreprise:
Il tint conseil de guerre, envoya ses prevôts;
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise:
L'éléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire;
L'ours, s'apprêter pour les assauts;
Le renard, ménager de secrètes pratiques;
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi; je les veux employer:
Notre troupe sans eux ne seroit pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoit les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

[1] Abstemius, 95, *de Asino tubicine et Lepore tabellario.*

# FABLE XX.

*L'Ours et les deux Compagnons* [1].

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bientôt; du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le roi des ours au compte de ces gens [2].
Le marchand à sa peau devoit faire fortune;
Elle garantiroit des froids les plus cuisants;
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.

[1] Æsop., 57, *Viatores et Ursa;* 253, *Viatores et Ursus.*—Abstemius, 49, *de Coriario emente pellem Ursi a venatore nondum capti.*—Philippe de Commines, dans ses Mémoires (liv. IV, chap. II), met cette fable dans la bouche de l'empereur Frédéric, pour répondre aux ambassadeurs du roi de France, qui, au nom de leur souverain, l'engageoient à se saisir des terres que le duc de Bourgogne tenoit de l'empire.

[2] VAR. Dans les éditions de MM. Didot, et dans toutes les éditions modernes que nous avons consultées, on lit :

C'étoit le roi des ours : au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devoit faire fortune.

Cette ponctuation n'est point celle des quatre éditions données par La Fontaine, auxquelles nous nous sommes conformés. L'édition publiée par la compagnie des libraires, en 1729, ne s'en est point écartée, quoiqu'un commentateur de notre fabuliste assure le contraire. Montenault, dans son édition de 1755, in-folio, n'a rien changé non plus à la ponctuation des éditions originales.

Dindenaut[1] prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours:
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas; il fallut le résoudre:
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau:
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.

[1] Marchand de moutons, dans Rabelais, *Pantagruel*, l. IV, chap. VIII. Notre poete a mis en vers ailleurs l'entretien de Dindenaut avec Panurge, qui convoite ses moutons. Voyez la variante du conte de *l'Abbesse malade*, t. III, p. 345 de cette édition.

Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec sa serre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

## FABLE XXI[1].

*L'Ane vêtu de la peau du Lion.*

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Étoit craint par-tout à la ronde;
Et, bien qu'animal sans vertu[2],
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur:
Martin[3] fit alors son office.
Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

[1] Æsop., 141, *Asinus pellem Leonis gestans*; 262, *Asinus et leonina pellis.*

[2] Sans courage, dans l'acception propre du mot *virtus.*

[3] Martin-Bâton, qui a déja fait son office dans la fable v du livre IV.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

# LIVRE SIXIÈME.

## FABLE PREMIÈRE.

*Le Pâtre et le Lion*[1].

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui:
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte[2] il faut instruire et plaire;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phédre étoit si succinct qu'aucuns[3] l'en ont blâmé[4];

[1] Æsop., 41, 131, *Bubulcus*.

[2] VAR. Il y a *feintes* dans les deux premières éditions; ainsi le vouloit la grammaire; mais le vers avoit une syllabe de trop. Dans la troisième édition, de 1678, La Fontaine a corrigé ce mot, et a mis *feinte*; mais dans la quatrième édition, et sous la même date, l'imprimeur a mis *feintes*.

[3] Que quelques uns. Voyez ci-après la fable VI de ce livre, et la fable XIX du livre XII, où le mot *aucuns* au pluriel est employé dans le même sens.

[4] C'est ce que Phèdre nous apprend lui-même dans ces vers,

Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec[1] renchérit, et se pique
D'une élégance laconique;
Il renferme toujours son conte en quatre vers:
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un améne un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à-peu-près, Ésope le raconte:

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma préseuce,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande!

liv. III, fable x, v. 60:

Hæc exsecutus sum propterea pluribus,
Brevitate quoniam nimia quosdam offendimus.

[1] Gabrias. (*Note de La Fontaine.*) — Ce nom de Gabrias n'est que celui de Babrias corrompu: et les fables en quatrains que nous avons sous le nom de Gabrias sont celles de Babrias abrégées par Ignatius Magister au neuvième siècle.

A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort;
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort:
Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau;
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte!

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur:
Passons à son imitateur.

# FABLE II.

*Le Lion et le Chasseur*[1].

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un lion,
Vit un berger. Enseigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maison;
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit: C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver;
O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver!

La vraie épreuve de courage[2]
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt:
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

[1] Gabrias, 36, *de Venatore timido et Pastore.* — Æsop., 267, 178, *Venator meticulosus et Lignator.*

[2] VAR. Dans les deux premières éditions: *Du courage.*

## FABLE III.

*Phébus et Borée*[1].

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne:
Il pleut, le soleil luit; et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire:
Les Latins les nommoient douteux, pour cette affaire[2].
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu:
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable:

[1] Lokman, 34, trad. de Marcel, 1803, in-18, p. 115, *le Soleil et le Vent.* — Philibert Hegemon, fable VI, *du Soleil et de la Bise*, dans *La Colombière, ou Maison rustique*, Paris, 1583, p. 50, verso.

[2] . . . . Incertis si mensibus amnis abundans
Exit. . . .

VIRG., *Georg.*, lib. I, v. 115.

Vous plaît-il de l'avoir? Eh bien! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez: je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais[1], fait périr maint bateau:
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le vent perdit son temps;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme.
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras[2] fait qu'il sue,

[1] Davantage, du mot latin *magis*. Sur cette locution, encore en usage du temps de La Fontaine, voyez ci-après, liv. XI, fable IX.

[2] Le *balandras* ou *balandran* étoit une sorte de manteau. Boileau a dit, dans son *Discours sur la satire*: « Le sieur de Provins « avoit changé son *balandran* en manteau court. »

Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

## FABLE IV.

*Jupiter et le Métayer*[1].

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent:
Ce ne fut pas sans bien tourner;
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant[2] et rude, et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit bâillé[3].

[1] Faern., lib. V, fab. XIII, *Rusticus et Jupiter.* — Æsop., 77, 269, *Pater et Filiæ.*

[2] Occasionoit beaucoup de frais ou de dépense.

[3] A commandement, et aussitôt qu'il auroit ouvert la bouche. Si j'explique le sens de cette phrase, c'est que, bien qu'elle ne paroisse pas présenter de doute, les commentateurs de notre poëte, et sur-tout Chamfort, s'y sont tous trompés: ils ont donné au mot *bâiller* le sens de *passer bail*, confondant ainsi le verbe *bâiller* avec celui de *bailler*. La Fontaine a, dans les quatre éditions publiées de son vivant, mis *baailler*, ce qui ne laisse aucun doute sur la

Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
    Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur fut très mal partagé.
    L'an suivant, voilà tout changé :
    Il ajuste d'une autre sorte
    La température des cieux.
    Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux ;
    Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

    Concluons que la Providence
    Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

véritable leçon : elle présente d'ailleurs un sens plus clair, plus françois, et sur-tout plus plaisant.

# FABLE V.

*Le Cochet, le Chat, et le Souriceau*[1].

Un souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère:
J'avois franchi les monts qui bornent cet état,
Et trottois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux:
L'un doux, benin, et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or, c'étoit un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grace aux dieux de courage me pique,

[1] Abstemius, 67, *de Mure quæ cum Fele amicitiam contrahere volebat.*

En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

## FABLE VI.

*Le Renard, le Singe, et les Animaux*[1].

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée:
Dans une chartre[2] un dragon la gardoit.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit:
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns[3] trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries[4],
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu: chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,

[1] Æsop., 69, 29, *Vulpes et Simius.*

[2] Un lieu de réserve, une prison.

[3] Quelques uns. Voyez ci-dessus la fable I de ce livre, et ci-après la fable XIX du livre XII.

[4] Ce mot ne se trouve que dans notre poëte, et il est si bien placé qu'on oublie qu'il a été inventé pour la rime.

Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille[1] après la finance ;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis ; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

[1] Aspire après la finance. Voyez sur cette expression la note sur le vers 46 de la fable XIII du livre II.

# FABLE VII.

*Le Mulet se vantant de sa généalogie*[1].

Le mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment[2]
Que de sa mère la jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

[1] Æsop., 83, *Mula;* 140, *Mulus.*

[2] Sans cesse. Ce mot se trouve encore employé en ce sens dans la fable VI du livre III.

# FABLE VIII.

*Le Vieillard et l'Ane*[1].

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant :
Il y lâche sa bête, et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant, et frottant,
Gambadant, chantant, et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi ? répondit le paillard[2] ;
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et[3] que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon françois.

[1] Phædr., I, 15, *Asinus ad Senem pastorem*.
[2] L'homme qui couche sur la paille, le paysan. Ce mot n'a plus cette signification.
[3] VAR. *Eh!* dans les éditions modernes.

## FABLE IX.

*Le Cerf se voyant dans l'eau*[1].

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet[2] se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur:
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir;
Dans les forêts il s'emporte:
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent

[1] Phædr., I, 12, *Cervus ad fontem.* — Æsop., 66, 184, *Cerva et Leo.* — Aphtonius, 18, *Fabula Cervi admonens ut differatur judicium de aliqua re, priusquam ejus factum sit periculum.* Anonymus Neveleti, 47, *de Cervo et Venatore.*

[2] L'image projetée devant lui: *objectus.* C'est un latinisme.

Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile;
Il estime un bois qui lui nuit.

## FABLE X.

*Le Lièvre et la Tortue*[1].

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
— Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avoit que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt[2] d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes[3],

[1] Æsop., 173, 292, *Testudo et Lepus.* — Lokman, 20, traduction de Marcel, p. 83, édit. de 1803, *la Tortue et le Lièvre.*

[2] Voyez la note de la fable XII du livre III, et celle de la fable XIX du livre IV.

[3] Aux calendes grecques. C'étoient les Romains, et non les Grecs, qui avoient des *calendes* dans leur calendrier : et cette expression les *calendes grecques*, pour signifier un terme ou un temps indéfini, quoique empruntée à la langue de l'érudition, est devenue populaire.

Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent[1], il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue;
Elle se hâte avec lenteur[2].
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose;
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains: la tortue arriva la première.
Eh bien! lui cria-t-elle, avois-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que seroit-ce
Si vous portiez une maison?

[1] Expression vulgaire et proverbiale, pour marquer l'insouciance.

[2] C'est l'expression de l'empereur Auguste: *Festina lente*.

# FABLE XI.

*L'Ane et ses Maîtres*[1].

L'âne d'un jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme!
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier seigneur.
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien:
Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc! dit le Sort en colère,

[1] Æsop., 132, *Asinus et Coriarius*; 45, *Asinus et Hortulanus*.

Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourroient faire !
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avoit raison. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente[1];
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

[1] *Suam quisque conditionem miserrimam putat.*
CICER., *Epist. ad Torquatum.*

## FABLE XII.

*Le Soleil et les Grenouilles* [1].

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse [2]
Noyoit son souci dans les pots.
Ésope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'alégresse.

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants?
Dirent-elles au Sort: un seul Soleil à peine
Se peut souffrir; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.

[1] Phædr., I, 6, *Ranæ ad Solem*.

[2] Réjouissance, plaisir, joie, contentement.

Las! je suis seul sans compagnie,
Adieu, ma dame, ma *liesse!*
CHARLES D'ORLÉANS, *Ballade sur la mort de sa dame.*

O noble cœur, laisserez vous perir
Votre servant par faute de *liesse!*
MAROT, *Chansons*, 3, t. II, p. 326, édit. 1731, in-12.

Adieu joncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

# FABLE XIII.

*Le Villageois et le Serpent*[1].

Ésope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer[2]
D'une action de ce mérite,

[1] Æsop., 155, *Serpens et Agricola;* 173, *Agricola et Serpens.* — Phædr., IV, 18 (sive 19), *Homo et Colubra.*

[2] La récompense. Ce mot est encore en usage en poésie dans ce sens; et Voltaire a dit:

Très peu de gré, mille traits de satire,
Sont le *loyer* de quiconque ose écrire.
*Épître à la duchesse du Maine.*

L'emploi de ce mot est sur-tout très fréquent dans Marot.

. . . . Quiconque de bon vueil,
M'enseignera ou au doigt, ou à l'œil,
En quelle voye, ou devers quel côté
Mon Cupido fuyant s'est transporté,
Pour son *loyer* (qui faire le saura)
Un franc baiser de Vénus il aura.
Marot, *de l'Amour fugitif de Lucien*, t. II, p. 278, édit. 1731, in-12.

Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras! A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte, sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable:
Mais envers qui? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

# FABLE XIV.

*Le Lion malade, et le Renard*[1].

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espéce en ambassade
Envoyât gens le visiter;
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très bien écrite:
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute:
De chaque espéce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison:
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour[2]:

[1] *Æsop.*, 91, 137, *Leo et Vulpes.* — Philibert Hegemon, fable IX dans *la Colombière, ou Maison rustique*, in-12, Paris, 1583.

[2] Olim quod vulpes ægroto cauta leoni
Respondit, referam: Quia me vestigia terrent
Omnia te adversum spectantia, nulla retrorsum.
HORAT., *Epist.*, lib. I, epist. 1, v. 73.

Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense :
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

# FABLE XV.

*L'Oiseleur, l'Autour, et l'Alouette*[1].

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la voix de l'univers :
*Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.*

Un manant[2] au miroir prenoit des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maline[3].

[1] Abstemius, 3, *de Accipitre Columbam insequente.*

[2] Ce mot est pris ici dans son ancien sens, et signifie un paysan, un habitant des campagnes; il ne se prend plus qu'en mauvaise part.

[3] VAR. Dans toutes les éditions modernes on lit *maligne.* La Fontaine a mis au contraire *maline* dans toutes les éditions qu'il a publiées et revues, et c'est son imprimeur qui, en réimprimant en 1692 ces six premiers livres, sous la date de 1678, a écrit *maligne.* Ce n'est pas que ce mot s'écrivit de son temps différemment qu'on ne le fait aujourd'hui, mais parcequ'il a usé du privilége qu'avoient les poëtes d'altérer quelquefois légèrement la pronon-

Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage ?

ciation ou l'orthographe de certains mots pour les assujettir à la rime. Les éditeurs de 1729 se sont avec raison conformés au texte de La Fontaine ; mais tous les éditeurs modernes, à commencer par Monteoault, s'en sont écartés. Chamfort et les autres commentateurs de La Fontaine, qui n'ont pas connu les éditions originales, ont accusé notre poëte d'avoir fait une rime fausse ou insuffisante. Il n'a pas eu ce tort ; mais il en a eu un plus grave, c'est d'avoir fait féminin le mot *ongle*, qui est masculin et qui l'étoit aussi de son temps, ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant la première édition du dictionnaire de l'Académie françoise. Mais notre poëte est excusable ; car ce dictionnaire n'avoit pas été publié lorsqu'il écrivit sa fable. Ce mot vient d'*ungula* qui est féminin en latin ; et Nicot dans son dictionnaire ne détermine pas de quel genre il est en françois, et ne donne d'exemple que du pluriel. Dans le patois lorrain *ongle* est du genre féminin. On dit *eune ingle* ou *eune ingue*, ce que le savant Oberlin traduit par *une ongle*, faisant ainsi le mot *ongle* féminin sans s'apercevoir, comme notre poëte, qu'il commettoit une faute. Il est probable que La Fontaine aura été induit en erreur par l'usage de Château-Thierry, sa ville natale ; les patois champenois et lorrain devant avoir entre eux de grands rapports, attendu la proximité de ces deux provinces. Voyez Oberlin, *Essai sur le patois lorrain*, 1775, in-12, p. 225.

## FABLE XVI.

*Le Cheval et l'Ane*[1].

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnoit un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade ;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

[1] Æsop., 24, *Equus et Asina*; 125, *Equus et Asinus*. — Plutarque, *les Règles et Préceptes de santé*, § LIX, t. XVII, p. 110, de la traduct. d'Amyot, édit. de 1802, ou t. V des Œuvres morales : *le Chameau et le Bœuf*.

## FABLE XVII.

*Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*[1].

Chacun se trompe ici-bas:
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

[1] Æsop., 339, *Canis cibum ferens;* 213, *Canicula carnem ferens.* — Phædr., I, 4, *Canis per fluvium carnem ferens.*

# FABLE XVIII.

*Le Chartier embourbé*[1].

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours : c'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage[2].
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier[3] embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.

[1] Avien., fab. XXXII, *Rusticus et Hercules*. — Faërn., IV, 14, *Bubulcus et Hercules*.

[2] Il est probable que du temps de La Fontaine cette partie de la Bretagne étoit célèbre par le mauvais état des chemins.

[3] On a dit à tort que La Fontaine avoit écrit *chartier* au lieu de *charretier*, par licence poétique. C'étoit l'usage de son temps de l'écrire de la première manière, et on ne le trouve pas écrit autrement dans le dictionnaire de Nicot, en 1606. Le dictionnaire de l'Académie françoise, en 1696, dit qu'on peut l'écrire des deux manières indifféremment. Aujourd'hui on n'a plus le choix, et l'on doit toujours écrire de la dernière manière.

Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue ;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient ;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit ;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.
Or bien je vas [1] t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est ceci [2] ? mon char marche à souhait !
Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

[1] VAR. Éditions modernes : *Je vais.*
[2] VAR. Éditions modernes : *Qu'est-ce ci ?*

# FABLE XIX.

*Le Charlatan*[1].

Le monde n'a jamais manqué de charlatans:
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud;
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne:
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.
Le prince sut la chose; il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en[2] mon écurie

[1] Poggii *Facetiæ*, t. I, p. 258, et t. II, p. 257-265, édit. 1798, in-18: *Asinus erudiendus.* — Abstemius, 133, *de Grammatico docente Asinum.*

[2] VAR. La réimpression de 1692, avec la date de 1678, porte *dans.*

Un fort beau roussin d'Arcadie;
J'en voudrois faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs;
Sinon il consentoit d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace et beaucoup de prestance[1]:
Sur-tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit: Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie

[1] La Fontaine a répété cette idée dans la comédie de *Ragotin*:

Et je voudrois bien voir la grace qu'il aura
Au bois patibulaire, alors qu'on le pendra.
*Ragotin*, acte V, scène XIII.

De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

## FABLE XX.

*La Discorde*[1].

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non, son frère,
Avecque Tien-et-mien, son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Couroit vite aux débats, et prévenoit la Paix;
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre

[1] M. Solvet cite pour cette fable Corrozet, *Hécatongraphie*, *la Discorde*. Cette pièce n'est pas dans les fables de Corrozet.

Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine:
Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hyménée
Lui fut pour maison assignée[1].

[1] VAR. *Assinée*, dans les deux éditions que nous avons données de ces fables en 1822 et en 1826; et à ce sujet nous y avons consigné la note suivante: « Cette leçon se trouve dans la seconde édition de 1669, et dans la troisième édition de 1678, la dernière donnée par l'auteur; mais dans la réimpression faite sous la même date, c'est-à-dire dans la quatrième édition, l'imprimeur a mis *assignée*, croyant bien faire, et parceque ce mot s'imprimoit toujours ainsi. La Fontaine offre plus d'un exemple de cette licence pour les mots qui ont cette terminaison. Ainsi précédemment, dans la fable XV de ce livre, nous avons vu *maline* pour *maligne*, et dans l'épître à madame de Coucy, abbesse de Monzon, il a mis *sine* pour *signe*. Il est probable que la prononciation de ce temps favorisoit cette licence poétique, qu'elle se réduisoit à une légère altération d'orthographe: on prononçoit *assinée*, *sine*, *maline*; cependant, hors les cas de licence poétique, on écrivoit toujours ces mots comme on les écrit, et comme on les prononce, aujourd'hui. » — Nonobstant cette remarque, et sans vouloir rien infirmer de son exactitude, nous avons cru devoir mettre *assignée* dans le texte de cette nouvelle édition, parceque ce mot est ainsi écrit dans l'exemplaire de la première édition, de 1668, in-4°, des fables de notre poëte, le seul de toutes les éditions originales que nous ayons en ce moment sous les yeux.

## FABLE XXI.

*La jeune Veuve*[1].

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole :
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne ;
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable :
On le dit ; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté

[1] Abstemius, 14, *de Muliere virum morientem flente et patre eam consolante.* Il paroît qu'Abstemius a lui-même pris ce sujet dans un ancien fabliau aussi intitulé *la Veuve.* Voyez Le Grand d'Aussy, *Fabliaux* ou *Contes du douzième et du treizieme siècle*, t. III, p. 55, édit. de 1779, in-8°.

Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui crioit: Attends-moi, je te suis; et mon ame,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fait[1] seul le voyage.
La belle avoit un père, homme prudent et sage;
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler:
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes;
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout-à-l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports;
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe;
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure:
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin:

[1] Var. Dans les deux premières éditions on lit *fit*.

On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
Mais comme il ne parloit de rien à notre belle :
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? dit-elle.

## ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur [1].
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens ; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera !

[1] Sed temperatæ suaves sunt argutiæ,
Immodicæ offendunt.
PHÆDR., lib. IV, *Epilog.*

FIN DU TOME PREMIER.

